



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NEDL TRANSFER



HN 1NUZ 0

KD 1417

11/7

11/7
2

CONTES SANS PRÉTENTION.

PARIS. — IMPRIMERIE L. GRIMAU^x ET C^{ie}, RUE DU CROISSANT, 16.

ALBÉRIC SECOND

CONTE
SANS PRÉTENTION

COMMENT ON ÉPOUSE UN MILLION.
LE JOURNAL D'UNE JEUNE FEMME. — LE TREIZIÈME JURÉ.
HISTOIRE DE DEUX BASSONS DE L'OPÉRA.
LE LIÈVRE ET LA TORTUE.
LA PART DU FEU.
L'OUVERTURE DE LA CHASSE.
LE PORTRAIT DE FEU DUHAMEL.
LES TROIS SÉPARATIONS. — LA FAMILLE VERDOLIN.

PARIS
VICTOR LEÇOU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
40 — RUE DU BOULOI, — 40

1854

KJ 1417

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF THE
ESSEX INSTITUTE
OF SALEM

Mar. 26, 1941

A MON ONCLE QUATRE ÉTOILES.

Je vous ai vu chez moi tomber un beau matin ,
Plus bourru , plus crispé , plus vert que de coutume ;
Vous étiez tout confit de fiel et d'amertume
Et vous m'avez traité de cuistre et de crétin.

« Si tu veux mon avis sur ta littérature ,
» M'avez-vous dit , c'est plat , c'est bête , c'est banal...
» Et je ne conçois pas comment un grand journal
» Offre à ses abonnés cette maigre pâture...
» Quoi ! dans ce numéro ton nom figure encor ?
» Je vais écrire au *Siècle* et je m'y désabonne ! »

Sur cette question qui nous mettra d'accord ?
Vous exécutez ma prose ; elle me semble bonne.
Vous êtes fort tétu... moi de même... et qui sait
Lequel se trompe?... *Adhuc lis est sub judice.*

Permetts donc , cher lecteur , lecteur mon seul refuge ,
Qu'entre mon oncle et moi je te prenne pour juge.

ALBÉRIC SECOND.

Paris, janvier 1854

CONTES SANS PRÉTENTION.

COMMENT

ON ÉPOUSE UN MILLION.

I

La veille du jour solennel où il épousa en justes noces la charmante femme qui est, depuis six ans, la joie et l'orgueil de son foyer domestique, Gérard de Fontenay nous convia à dîner au Palais-Royal, chez les Frères Provençaux, conformément à l'article 44 de notre règlement.

En ce temps-là, il faut le dire, nous avions fondé le club des Célibataires, composé de vingt membres liés par un même serment. On s'engageait à ne se point marier, sauf le cas, d'ailleurs fort improbable, où l'on aurait la bonne fortune de rencontrer une fille ou une veuve riche au moins de cinquante mille francs de rentes. A cette condition, le célibataire était relevé de ses vœux de céli-

bat ; il rentrait sous l'empire de la loi commune ; il avait le droit d'être époux et d'être père. Encore devait-il, aux termes de l'article 44 déjà cité, réunir aux Frères Provençaux tous les membres du club, leur offrir un splendide repas et raconter au dessert par quelle suite d'aventures incroyables il en était arrivé à jeter l'ancre dans ce port merveilleux, pavé d'or et ensablé de perles, qui s'appelle UN MILLION !

Donc, le 15 mars 1846, nous étions assis autour d'une table couverte des miracles culinaires les plus exquis et les plus rares. Vers dix heures, Gérard de Fontenay prit la parole et nous raconta dans les termes suivants l'histoire de son mariage :

— J'errais un vendredi soir dans le foyer de l'Opéra durant un entr'acte des *Huguenots*. Pourquoi, ce soir-là, me trouvais-je à l'Opéra et non ailleurs ? Étais-je venu entendre le quatrième acte, ce chef-d'œuvre de passion ardente et sublime ? Je le confesse à ma honte : des amours de Raoul et de Valentine, je me souciais comme du premier verre de Madère que nous avons bu il y a trois heures. J'étais accouru afin de lorgner à ma guise une certaine demoiselle des chœurs, splendide, il m'en souvient, dans son costume de dame d'atours de la reine de Navarre, et à laquelle, peu de jours auparavant, j'avais jeté le mouchoir. Or comme ledit mouchoir était fait de la batiste la plus fine qui fût, et attendu qu'il était garni de valenciennes légères autant que les flottantes vapeurs d'une matinée d'automne, il va sans dire qu'on l'avait empoché de la meilleure grâce du monde.

— Vous parlez d'Arabelle? interrompit un des convives.

— Précisément, reprit Gérard; dans l'intimité on supprimait volontiers les deux premières syllabes. Ceux qui la connaissent savent qu'elle ne faiblit point sous le poids de son nom ainsi mutilé. A cette époque, Belle était la lionne de l'Académie royale. Aux foyers de la danse et des chœurs, dans les loges, dans les couloirs, un peu partout, on s'entretenait de son luxe et l'on citait ses mots; car elle a fait des mots adorables et qui mériteraient de passer à la postérité la plus reculée, brodés en soutache bleue sur des carreaux de satin rose. Pourquoi faut-il que de tels mots soient difficiles à raconter dans un temps de fausse pruderie comme le nôtre, où l'on masque habilement les dérèglements de sa pensée sous l'hypocrisie de son langage, et où l'oreille se fait honnête, le cœur ne l'étant pas?

Quant à la façon dont Arabelle se logea victorieuse dans mon âme, le fait vaut la peine qu'on le raconte. C'était pendant une représentation de *la Sylphide*; Arabelle, que son service ne retenait pas au théâtre, était restée à coqueter dans les coulisses, au milieu d'un groupe de diplomates, de journalistes et d'abonnés, tenant tête à chacun de nous, attaquant, parant et ripostant sans rompre d'une réplique. Je la vois encore : vêtue comme une duchesse qui se met bien; rien de trop, ni de trop peu; des étoffes simples, mais d'une forme et d'un goût!... Le seul détail par où son luxe se trahit brillait comme un soleil au milieu de sa poitrine : je parle d'une

COMMENT ON ÉPOUSE UN MILLION.

épingle en diamants fixée sans prétention aux plis de son écharpe de tarlatane. Lord Stewart la complimenta touchant ce bijou qu'il estima huit mille francs au bas mot.

— Vous me flattez de deux mille francs, mylord, répondit-elle; cette épingle ne me coûte pas plus de trois cents louis.

Près de nous, adossée contre un portant, se tenait une figurante de la danse, créature maussade parce qu'elle était vertueuse, et vertueuse parce qu'elle était laide, — honnête épouse de qui les loisirs se passaient à moucher ses enfants et à raccommorder les chausses de son conjoint.

— Trois cents louis ! murmura la danseuse avec une sourde rage; ça vous a des bijoux de six mille francs et ça n'a pas de linge à se mettre sur le corps !

Belle se retourna du côté de la mégère qu'elle dévisagea d'un regard dédaigneux; puis, soulevant sa robe par un geste empreint d'une coquetterie provocante, comme font les danseuses espagnoles au milieu d'un fandango :

— Pas de linge ! dit-elle avec un accablant sourire.

Et l'on aperçut, emprisonné dans une mince bottine de prunelle, un bas de soie brodé à jour qui se détachait dans un fouillis d'éblouissants jupons à l'extrémité desquels couraient toutes sortes de malines et de points d'Angleterre.

Mais je reviens au foyer de l'Opéra, où j'errais seul pendant un entr'acte des *Huguenots*, attendant que la fin du spectacle rendit Arabelle à mon impatience amoureuse.

Parmi les groupes qui passaient et repassaient à mes côtés, un surtout avait fixé mon attention : il se composait de trois personnages décorés à toutes les boutonnières. L'un avait figuré dans les conseils du roi Charles X; l'autre occupait une place éminente parmi les orateurs de la chambre des pairs; quant au troisième, je ne le connaissais point; mais à en juger par son grand air et par la brochette qu'il portait suspendue à une chaînette d'or, je ne doutai pas que sa position sociale n'égalât celle de ses deux compagnons. Après quelques tours de foyer, le groupe se divisa; le pair de France et l'ex-ministre rentrèrent dans la salle; le troisième, celui qui m'était inconnu, vint à ma rencontre, et me saluant avec une grâce infinie :

— C'est à M. Gérard de Fontenay que j'ai l'honneur de parler ? me demanda-t-il.

Je m'inclinai profondément.

Il se fit un silence durant lequel, et tout en marchant, nous nous examinâmes du coin de l'œil. C'était un homme de soixante ans environ, mais auquel on n'en eût point donné plus de cinquante, n'eussent été ses cheveux d'une blancheur de neige. Son pied paraissait à l'aise dans un petit escarpin de femme; sa main gauche dégantée étalait des lignes d'une pureté et d'une distinction irréprochables.

— Monsieur, me dit-il, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

Je m'inclinai de nouveau.

— Ne seriez-vous pas originaire de Berlin ?

COMMENT ON ÉPOUSE UN MILLION.

— De Berlin ? répétai-je très surpris. Non, Monsieur, je suis né à Marseille.

— C'est étrange, reprit-il ; ma femme, qui est une Fontenay, est née à Berlin, et j'aurais parié que nous étions parents. Outre qu'il existe entre elle et vous un certain air de famille, je ne vous dissimule pas que je me sens depuis plusieurs semaines, autant dire depuis que je vous connais, entraîné vers vous par un attrait irrésistible.

Et comme je le considérais probablement d'un air stupide, il ajouta :

— Il n'est pas une seule page signée de votre nom que je n'ai lue et relue. Je raffole de votre prose, je suis fou de vos vers. J'eusse été heureux d'apprendre qu'un lien de parenté nous unissait ; puisqu'il n'en est pas ainsi, laissez-moi espérer que nous deviendrons bons amis avec le temps. Je ne me dissimule point que l'amitié d'un vieillard est un assez piètre cadeau à offrir à un jeune homme ; mais cette amitié, je vous l'offre de tout cœur. A quelle heure serez-vous visible demain dans l'après-midi ? Je serais aux regrets de vous déranger, mais j'ai hâte de vous revoir.

Toutes ces paroles furent dites d'une voix douce et ferme à la fois, une de ces voix qui ont l'habitude d'être obéies. Ce que je ne saurais rendre, c'est le charme extrême qui présidait à ses intonations, à ses gestes, à tous ses mouvements. Je lui donnai ma carte et il me remit la sienne ; j'y lus le nom d'un homme haut placé dans la diplomatie. Je l'appellerai le marquis de Mortain,

si vous voulez bien le permettre, l'article 44 de notre règlement nous autorisant à taire les noms propres.

Cependant le spectacle tirait à sa fin ; Arabelle, que les nécessités de la mise en scène transformaient au cinquième acte en Huguenote, Arabelle venait d'être massacrée dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. C'était le signal de ma délivrance. J'allai l'attendre dans le passage noir qui aboutit à la rue Grange-Batelière, et nous ne tardâmes pas à disparaître, semblables à deux colombes qui, la nuit venue, regagnent leur nid à tire d'ailes.

Le lendemain, vers trois heures, un grand laquais en livrée bleue et or, en culotte courte, en perruque poudrée, sonnait à ma porte. Il était suivi du marquis de Mortain, qui entra chez moi la main tendue et le sourire aux lèvres.

— Si je vous suis importun, si je vous gêne le moins du monde, chassez-moi impitoyablement, me dit le marquis en s'installant dans un fauteuil. Peut-être étiez-vous occupé à travailler ; peut-être n'étiez-vous pas seul ? car j'en sais long sur votre compte. Soyez franc : mon approche n'a-t-elle fait fuir vers les saules aucune nymphe Galathée ?

— Quelles histoires calomnieuses vous a-t-on débitées ? m'écriai-je ; j'ai les mœurs d'une demoiselle...

— D'Opéra... interrompit M. de Mortain en souriant ; mais vous avez raison de vous taire ; je ne possède encore aucun droit à votre confiance. Que faites-vous ce soir ?

— Pas grand'chose de bon, selon ma coutume.

— Alors donnez-moi votre soirée ; mon coupé est en

bas ; nous pousserons jusqu'à Saint-Cloud en passant par le bois, et nous reviendrons à Paris dîner au cabâret.

— Je vous appartiens jusqu'à minuit.

— Et passé minuit ?

— Ah ! passé minuit, je ne m'appartiens plus, répondis-je avec une fatuité qui méritait cent coups de bâton.

Six heures sonnant, nous rentrions par la barrière de l'Étoile ; une demi-heure après, la voiture s'arrêtait à la porte du *Rocher de Cancale*. C'était un dîner fin, commandé à l'avance, et comme on en faisait dans cet établissement célèbre, aux beaux temps de la splendeur de Borel. M. de Mortain se montra pétillant de verve et d'esprit. Il avait vécu dans l'intimité des Tuileries sous quatre règnes, et il me raconta les anecdotes les plus piquantes, les plus curieuses.

— Or ça, dit-il au moment de nous séparer, convenons de nos faits. Demain je vais à la campagne ; ma seconde visite n'aura lieu qu'après-demain. Le ministre des affaires étrangères ne tardera pas à me donner l'ordre de retourner à mon poste ; j'entends donc vous cultiver le plus souvent qu'il me sera possible durant mon court séjour à Paris.

La voiture s'éloigna, et je demeurai sur le seuil de ma porte, immobile, abasourdi, ne comprenant rien à cette aventure. Le surlendemain, à l'heure indiquée, M. de Mortain entra dans mon salon, et je pensai que j'allais enfin connaître le secret mobile de sa conduite à mon égard. Mais il n'en fut rien. Il se montra plus charmant encore que le premier jour, me proposa une promenade

aux Champs-Élysées et m'offrit à dîner chez Véry. Notre soirée se termina à la Comédie-Française, où l'on donnait *Phèdre* par mademoiselle Rachel.

— A demain, mon cher Gérard, me dit-il lorsque nous nous séparâmes.

J'étais intrigué de la plus violente façon, et je résolus de me soustraire aux assiduités de M. de Mortain. C'est pourquoi je sortis un peu avant l'heure indiquée. Lorsque je rentrai, le soir, je trouvai trois cartes cornées déposées à mon adresse, et à trois reprises différentes, par le marquis en personne. Le lendemain, une lettre à peu près conçue en ces termes me fut apportée par la petite poste :

« Mon cher ami,

» Il vous est donc survenu à l'improviste des affaires
» d'une gravité capitale, que vous vous soyez vu dans la
» nécessité de me manquer de parole ? Vos gens (mon
» portier) vous auront dit combien j'ai été fâché de ce
» contre-temps. Venez donc ce matin, et sans façon, me
» demander à déjeuner. Je vous recevrai en garçon,
» comptant beaucoup, il est vrai, sur votre indulgente
» amitié. Soyez chez moi à onze heures. Je vous attends.

» Marquis DE MORTAIN. »

— Parbleu ! m'écriai-je, j'irai et saurai à quoi m'en tenir, ou le diable m'emporte ! Si M. de Mortain a quelque envie de m'adopter, il est inutile de faire tant de

4.

façons. Veut-il me marier richement ? Qu'il me nomme la femme qu'il m'a choisie. A-t-il le projet de m'attacher à sa personne en qualité de secrétaire intime ? J'attends ses offres. Mais, pour Dieu ! qu'il s'explique sans fard et le plus tôt possible.

L'hôtel Mortain, situé dans une rue silencieuse du faubourg Saint-Germain, est une vaste demeure abritée par un jardin planté d'ormes séculaires. Avant d'arriver au perron, je traversai une grande cour égayée par un boulingrin de verdure, tandis que le suisse tirait la corde d'une manière de beffroi placé devant sa loge. A ce signal, un valet de pied apparut sur le perron, et m'ayant demandé mon nom, il me précéda à travers une enfilade de pièces meublées somptueusement. Aussitôt que le marquis m'aperçut, il vint à ma rencontre.

— Soyez le bien-venu, me dit-il ; je meurs de faim, et vous aussi sans doute ? Valentin, voyez si l'on nous sert bientôt.

Nous ne tardâmes point à passer dans la salle à manger, une merveille d'élégance et de haut goût. Les panneaux de la boiserie représentaient des scènes de chasse traitées par de Dreux et par Jadin. Diaz et Laurent Jan, aux pinceaux féeriques, avaient jeté sur le plafond tous les trésors de leurs palettes étincelantes. Sur des dressoirs en chêne sculpté, sur des crédences en bois de rose, et dans le plus piquant désordre, brillaient des porcelaines de vieux Sèvres, des émaux et des pièces d'argenterie ciselée du plus haut prix.

— Vous savez que je me suis présenté trois fois à votre

porte ? me dit M. de Mortain en éventrant un pâté de foie gras.

— J'en suis confus , répliquai-je ; mais vous avez deviné juste ; une affaire très grave m'avait forcé à sortir.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu à l'avance ?

— Parce que je n'en ai pas eu le loisir.

— Quelque aventure galante, je gage ?

— Vous perdriez votre gageure.

— Il s'agissait donc d'une chose sérieuse ?

— Très sérieuse, en vérité.

— Quoi donc, mon cher ami ?

— Un duel, répondis-je au hasard.

— Vous vous êtes battu ? demanda-t-il avec un vif intérêt.

— Non pas moi, un de mes amis à qui j'ai servi de témoin.

— O jeunesse insensée, qui joue sa vie à pair ou non, comme si elle disposait de plusieurs existences ! Et vous, Gérard, je pense que vous n'avez jamais fait la folie de vous battre ?

— Pardon, monsieur le marquis, j'ai eu deux duels.

— Et vous vous en êtes tiré, mon cher ?

— Sain et sauf ; il est vrai que j'avais tort, ce qui était, en dépit du jugement de Dieu, une assez bonne raison pour démonter mes adversaires.

— Vous ne recommenceriez plus cette folie, j'espère ?

— J'y suis tout prêt, le cas échéant.

— Vous entendez donc quelque chose à la science de l'escrime et au maniement du pistolet ?

— J'ai cette réputation parmi mes amis.

— Il y a tant de réputations usurpées ! Vous me permettrez bien de douter jusqu'à preuve du contraire ?

— Cette preuve, je vous l'administrerai aussitôt qu'il vous plaira, monsieur le marquis.

— Rien de plus facile. J'ai fait établir un tir dans mon jardin et j'ai une salle d'armes dans mon hôtel. Après déjeuner, je jugerai par moi-même de votre science et de votre adresse. C'est une façon de digérer qui en vaut bien une autre : que vous en semble ?

— Je suis à votre disposition, lui dis-je.

Le reste du repas fut très-gai. M. de Mortain, que j'avais mis sur le chapitre de ses souvenirs amoureux, raconta certaines histoires qui semblaient des feuillets détachés des *Liaisons dangereuses* et de *Faublas*. Le déjeuner terminé, nous descendîmes au jardin, où je brisai plusieurs poupées à la grande satisfaction de mon hôte.

— Êtes-vous aussi fort à l'épée qu'au pistolet ? dit-il en me conduisant à la salle d'armes.

— Bien plus fort, sans contredit.

— C'est ce que nous allons voir ! s'écria M. de Mortain, qui se plastronna, couvrit son visage d'un masque et se prit à ferrailler contre moi avec une vigueur que je ne soupçonnais pas dans son poignet sexagénaire. Après dix minutes de cet exercice, il se déclara vaincu et déposa les armes.

— Recevez mes sincères compliments, dit-il en s'essuyant le front ; je vous proclame de première force, et

j'ai la prétention d'être un assez bon juge dans la matière.

Au même instant, un domestique entra et lui remit sur un plateau d'argent une large enveloppe, scellée d'un grand cachet de cire rouge.

— C'est de mon ministre, dit le marquis après en avoir pris connaissance ; je suis mandé boulevard des Capucines pour affaires de service ; vous m'excuserez, mon cher Gérard, mais le devoir avant tout.

Évidemment c'était un congé. Je pris mon chapeau et fis quelques pas vers la porte. Tout à coup je m'arrêtai, et, rougissant de ma sotte timidité, je rebroussai chemin. Je vins me planter devant le marquis, et plongeant mon regard dans son regard :

— Vous n'avez rien de particulier à me dire ? lui demandai-je résolument.

— Moi ? fit-il d'une voix étonnée.

— Vous, monsieur le marquis, répétais-je en appuyant sur ces quatre mots.

— Si fait, parbleu ! et je vous suis obligé de m'en faire souvenir.

Mes oreilles se dressèrent ; je retins mon souffle. M. de Mortain me dit en souriant :

— Soyez chez vous demain à quatre heures ; j'irai vous prendre et nous dînerons ensemble. Décidément, mon cher Gérard, je ne saurais plus me passer de votre aimable compagnie.

Le vieux gentilhomme me fit un signe amical de la main et rentra dans son appartement. Huit autres jours se passèrent de la même façon ; enfin un soir (nous avions

ditné au café Anglais, dans un des petits cabinets de l'entresol), lorsque le garçon qui nous servait eut achevé son service, le marquis posa ses deux coudes sur la table, appuya sa belle tête dans ses deux mains, et, d'une voix sourde et pleine de mystère :

— Je suis persuadé, me dit-il, qu'il vous tarde de savoir pourquoi, comment et à quel propos je me suis jeté au travers de votre existence. Le moment de vous l'apprendre est venu : écoutez-moi.

II

— Mon cher Gérard, me dit le marquis, nous nous connaissons depuis quinze jours à peine ; c'est peu et c'est beaucoup tout ensemble. C'est peu pour les esprits superficiels ; cela équivaut à des années quand on s'entend à la pratique des hommes. Si vous n'êtes pas le plus rusé comédien de ce temps, et à moins que vous n'exerciez la dissimulation à la façon de Sixte-Quint avant son élévation au trône pontifical, je me vante de lire dans votre cœur à livre ouvert ; je me flatte de vous connaître comme si vous étiez mon fils. L'étude approfondie que j'ai faite de votre personne et de votre caractère m'encourage à vous confier des choses dont vous apprécierez vous-même l'extrême gravité. Quel que soit l'accueil réservé à mes ouvertures, je ne vous ferai point l'insulte de vous recommander la discrétion la plus absolue. Je m'adresse à un galant homme, à un homme d'honneur. Cette conviction me suffit.

— Je vous remercie d'avoir conçu une opinion si favorable de mon caractère, et je crois en être digne à tous égards, répondis-je au marquis, ne sachant point où il voulait en venir, assez ému de la solennité de son langage et de plus en plus intrigué par un tel déploiement de précautions oratoires.

— Lorsque je vous ai abordé dans le foyer de l'Opéra, reprit M. de Mortain, je cherchais un prétexte à peu près plausible de vous aborder, et j'ai saisi le premier qui s'est offert à ma pensée. Je vous ai demandé, je crois, si nous sommes parents et si vous êtes originaire de Berlin. La vérité est que ma femme ne s'appelle point Fontenay du nom de son père et qu'elle est née en France, comme vous et moi. Pour des motifs graves et que vous allez connaître, il m'importait de me lier avec vous et de me renseigner exactement sur votre compte. Le hasard m'a servi à souhait, et j'ai réussi au delà de mes espérances. Je vous savais homme d'esprit et homme du monde par la lecture de vos ouvrages; je vous savais homme de cœur par le bruit qu'ont fait certaines aventures dont vous avez été le héros. Vous êtes brave, vous avez du sang-froid, vous êtes passé maître dans le maniement des armes... Gérard, mon cher Gérard, je vous demande la mort d'un homme.

Je crus avoir mal entendu; je fis un bond sur ma chaise et je laissai tomber mon cigare sur la table.

— Vous avez dit, monsieur le marquis? m'écriai-je.

— Je dis qu'il est dans Paris un être infâme; que ce misérable tient dans ses mains souillées l'honneur et le

repos de la femme la plus noble et la plus pure qui existe; et je vous demande de tuer cet homme comme vous feriez d'un chien enragé ou d'une louve furieuse.

— Je n'essaierai point de vous peindre ma surprise lorsque j'écoutai un si étrange discours, nous dit notre cher amphitryon Gérard de Fontenay. Mais je me marie demain; il se fait tard, et je poursuis mon histoire.

— Je conçois l'étonnement profond où vous plongent mes paroles, reprit M. de Mortain; je m'y attendais. Plus jeune et dans une autre position sociale, je n'eusse réclamé de personne un service de cette nature. Si j'avais des fils, mes fils auraient tué cet homme ou ils auraient été tués par lui. Mais j'ai soixante ans, je suis ambassadeur et n'ai point d'enfants. Voilà pourquoi je m'adresse à vous, mon cher Gérard. Insultez cet homme; provoquez-le, et quand vous le tiendrez au bout de votre épée ou de votre pistolet, tuez-le sans pitié ni remords.

En proie aux sensations les plus étranges, les plus diverses, je gardai le silence. Le marquis continua en baissant la voix :

— L'an passé, une toute jeune femme, mariée depuis quelques mois à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, arrivait dans une petite ville d'Allemagne, pendant la saison des eaux. Dans l'hôtel où elle descendit logeait un soi-disant gentilhomme français, grand joueur, grand chasseur et beau valseur. Je l'appellerai Raoul; quant à la jeune femme, je l'appellerai Louise. Leurs véritables noms, je vous les révélerai plus tard, s'il vous convient de me seconder dans mes projets. Louise, je dois vous le

dire, est aimée par son mari d'un de ces amours passionnés, jaloux, tyranniques, comme nous savons les ressentir, nous autres vieillards, lorsqu'en dépit des années nous avons le malheur de rester jeunes et amoureux. J'ajoute que le mari de Louise n'est pas français, et que dans ses veines coule un sang brûlé par le soleil des plus chaudes régions. Sans doute vous connaissez la vie des eaux ; vous savez avec quelle incroyable facilité on ébauche des relations que l'habitude ne doit point cimenter, amitiés éphémères, qui naissent et meurent en quelques semaines et qui sont d'autant plus rapides, d'autant plus intimes qu'on est à peu près certain, de part et d'autre, de ne se plus rencontrer. Louise est sans contredit la femme la plus charmante, la plus séduisante que j'aie vue. Je ne vous ferai point son portrait, vous la reconnaitriez ; car si vous l'avez aperçue, à coup sûr vous l'avez remarquée et admirée. L'homme que j'appelle Raoul vit cette femme...

— Et il l'aima ? interrompis-je.

— Il lui dit qu'il l'aimait. Le matin durant leurs excursions au milieu des campagnes les plus poétiques du monde ; le soir, au bal, en valsant, il lui murmurait d'une voix émue ces banalités sentimentales qui germent si vite dans un cœur de dix-sept ans. Un jour, il osa lui écrire ; l'imprudente enfant reçut sa lettre et répondit. Voici cette fatale réponse adressée à un misérable sans honneur, une arme terrible, meurtrière entre les mains de ce condottiere en gants jaunes : « Si vous m'aimez sincèrement, disait-elle, fuyez-moi. Après la faute que j'ai commise... » (Elle faisait allusion à cette lettre reçue

par elle dans une minute d'enivrement et de folie.) « Après » la faute que j'ai commise, je tremble devant mon mari. » Si M. de *** le savait, il me tuerait. Par grâce ! partez » et oubliez-moi. » Raoul ne partit point ; ce fut Louise qui s'enfuit. Elle supplia son mari de la ramener en France ; M. de *** , que les triomphes de sa jeune femme rendaient jaloux et sombre comme une nuit de tempête, ne chercha point à approfondir les causes de cet inexplicable caprice, et, tout joyeux, il revint à Paris.

— Eh bien ? demandai-je à M. de Mortain.

— Vous ne devinez pas ? me dit-il. Et qui donc pourrait soupçonner tant de lâcheté, de cynisme et d'infamie ? Trois mois écoulés, Louise avait oublié cette aventure, lorsqu'un jour, et comme elle était seule dans son hôtel, on annonça M. Raoul. A ce nom, qui ravivait tous ses souvenirs, la jeune femme se prit à trembler comme le petit oiseau à l'approche du milan. Vous l'eussiez vue pâlir et s'affaïsser dans son fauteuil. Une voix secrète lui cria que le malheur venait d'entrer dans sa maison.

— J'aurais presque le droit de vous en vouloir d'un départ qui semblait une fuite, lui dit Raoul ; mais en vous retrouvant si merveilleusement belle, j'oublie tous mes griefs contre vous.

— Monsieur, interrompit-elle, j'ai eu un tort grave dans ma vie : je vous ai prêté une oreille trop complaisante peut-être. Ce tort, je l'ai expié par mes remords et par mes larmes. Ne me revoyez jamais ; c'est au nom de mon repos, de ma considération, de mon honneur que je vous adresse cette prière.

— Votre repos, votre considération et votre honneur, je les tiens enfermés dans mon portefeuille, dit le misérable. J'ai conservé votre lettre, et je ne vous dissimule point qu'elle est conçue dans des termes aussi flatteurs pour ma vanité d'homme que compromettants pour votre sécurité de femme et d'épouse.

— Vous avez gardé ma lettre ? s'écria Louise ; je suis perdue !

— Rassurez-vous, madame, je n'en ferai usage que si vous m'y contraignez et dans le cas où mes conditions ne seraient pas acceptées.

— Vos conditions ? répéta la pauvre femme, qui entrevit un abîme sous ses pieds.

— Je suis venu causer affaires avec vous et rien de plus. Veuillez donc m'écouter. Votre brusque départ avait mis le deuil et la mort dans mon cœur. Je demandai au jeu quelques heures de trêve à mes tortures amoureuses, et le jeu m'a traité avec une rigueur qui ne saurait être comparée qu'à la vôtre, madame. Quelques jours ont suffi à ma ruine. J'ai trente ans, l'habitude d'une vie élégante, l'horreur du travail et pas le moindre espoir de succession, ni directe ni collatérale.

— Vous voulez emprunter de l'argent à M. de ... ! s'écria Louise, qui ne soupçonnait point encore l'horrible vérité.

— Non, madame : c'est à vous que j'en demande. Votre mari me refuserait, ou bien il ne me prêterait qu'une somme insignifiante. Nous nous entendrons beaucoup mieux ensemble, vous et moi. Il me faut dix mille francs

demain, avant midi. Voici mon adresse. Si je ne les reçois pas en temps utile, je me verrai dans la nécessité de communiquer votre cher petit autographe à votre époux, un véritable Othello, à ce qu'on assure. Vous le voyez, madame, le repos, la considération, l'honneur d'une femme de votre rang et de votre nom, pour dix mille francs, c'est donné, sur ma parole !

— J'abrége les détails de cette scène odieuse, me dit M. de Mortain. Le lendemain, à l'heure de la messe, Louise se fit conduire à Saint-Roch. Sa voiture stationna, selon la coutume, à l'angle des rues Saint-Roch et Saint-Honoré. La jeune femme traversa l'église d'un pas rapide, sortit par une petite porte latérale ouvrant sur une ruelle obscure, monta dans une voiture de place, courut à l'adresse indiquée, où elle déposa dix billets de mille francs, et revint en toute hâte. Lorsqu'elle reparut devant ses gens, elle dut se composer un visage calme et souriant. N'était-elle pas censée sortir de la messe ? ne venait-elle pas d'élever son âme à Dieu ?

M. de Mortain se tut un instant ; il essuya une larme et continua :

— Depuis ce temps, l'existence de Louise est plus triste, plus misérable que je ne saurais vous le dire et que vous ne sauriez l'imaginer. Les menaces et les demandes d'argent se renouvellent sans cesse. Dans cette lutte quotidienne avec un monstre, elle a épuisé ses forces morales et ses ressources pécuniaires. Un jour qu'elle faiblissait sous le poids de son infortune, elle s'est confiée à moi, qui l'aime comme un père. Je suis allé chez

ce Raoul ; je l'ai vu, j'ai essayé de réveiller dans son âme des échos endormis de probité, d'honneur. Vains efforts ! tentatives infructueuses ! Cet homme est un coquin cynique et ignoble qui a sa place marquée au baignoire de Toulon. Je l'ai supplié de me rendre la lettre de Louise. Il ne s'en dessaisira pas, m'a-t-il dit, à moins de cinq cent mille francs ! — Comprenez-vous, mon cher Gérard, poursuit le marquis, pourquoi cet homme mérite la mort ? Je l'ai jugé, je l'ai condamné ; voulez-vous être l'exécuteur de la justice humaine et divine ?

Et comme j'ouvrais la bouche pour répondre :

— Quelle que soit votre détermination, me dit-il en m'imposant silence, elle ne doit pas être improvisée. Réfléchissez pendant huit jours. Jeudi prochain, à cinq heures, je serai chez vous ; attendez-moi.

M. de Mortain sonna le garçon, paya la carte, descendit l'escalier du restaurant en s'appuyant sur mon bras, et lorsque nous fûmes sur le boulevard, il me tendit la main, et nous nous séparâmes.

Arrivé à cet endroit de son récit, Gérard de Fontenay consulta sa montre.

— Onze heures ! s'écria-t-il, j'ai une furieuse envie de vous souhaiter le bonsoir et de renvoyer la suite au prochain numéro.

Tous les convives se récrièrent d'une commune voix. Faute de sonnette, le président du club des Célibataires frappa sur son verre avec la lame de son couteau ; le silence se rétablit peu à peu.

— Mon cher, dit notre président qui rédigeait le feuil-

leton dramatique d'un grand journal, je pourrais, en vertu de l'article 12, te condamner à garder la parole jusqu'au dénouement de tes aventures. Organe fidèle, impartial des impressions de l'auditoire, je préfère te dire que tu nous as fortement empoignés. Or, il n'est pas d'usage qu'un directeur de théâtre baisse la toile et congédie les spectateurs juste au moment où le drame entre dans son période culminant de complications, d'intérêt et de passion.

Gérard remercia le président et poursuivit :

— Demeuré seul, je rentrai chez moi et je me couchai; mais il me fut impossible de dormir. Les confidences du marquis me tinrent éveillé toute la nuit. Devais-je accepter ou refuser l'étrange mission qu'il m'avait proposée? fallait-il mettre mon épée au service d'une inconnue? avais-je le droit de me transformer en Providence et de punir un criminel, si grand que fût son crime? Sans compter que je pouvais être tué ou tout au moins blessé par ce sacripant, hypothèse parfaitement vraisemblable et qui n'avait en soi, vous en conviendrez, rien de fort enthousiasmant.

Si M. de Mortain m'eût demandé une réponse immédiate, je ne doute pas qu'elle n'eût été conforme à son désir; en me laissant le loisir d'envisager la question sous toutes ses faces, évidemment il avait fait une grosse faute de stratégie pour un diplomate. Mon humeur chevaleresque, surexcitée par sa douleur vraie et par ses appels incessants, réitérés, à mon dévouement et à mon héroïsme, allait se refroidissant de plus en plus au contact glacé de la réflexion. D'autre part, ne m'étais-je point

eugagé implicitement vis-à-vis du marquis en ne l'arrêtant pas au premier mot de son discours ? Qu'avais-je besoin de connaître les faiblesses de cette Louise, d'être initié aux infamies de ce Raoul ? En un mot, que penserait-il de moi, quand je l'accueillerais par un refus ? Il me répugnait de démeriter dans l'estime de ce noble vieillard ; j'étais fier de ses éloges et je sentais bien, au fond de toutes mes oscillations, que ma vanité était en jeu bien plus encore que mon courage. Tout bien considéré, je résolus de m'en rapporter à un ami sûr, à un homme de bon conseil, — cœur honnête, intelligence élevée, nature loyale, esprit droit s'il en est. Aussitôt que je me fus arrêté à cette salutaire pensée, je sautai à bas de mon lit et je m'habillai à la hâte. A six heures, je sonnais à sa porte.

— Qu'y a-t-il ? qui vous amène ? me demanda Rodolphe, que je réveillai en sursaut.

— Vous dormez, vous ! lui dis-je ; vous êtes bien heureux !

— Parbleu ! voilà un bonheur dont vous ne vous privez pas, j'imagine ?

— Moi ? je n'ai pas fermé l'œil cette nuit.

— Peut-on connaître les causes de votre insomnie ?

— C'est à ce sujet que je viens vous consulter.

— Parlez, cher ami ; je suis tout oreilles.

— Vous êtes-vous battu en duel, Rodolphe ?

— Jamais, Dieu merci.

— Pourquoi ? est-ce un système de votre part ?

— Non, c'est que l'occasion ne s'en est point présentée.

- Ainsi vous vous battriez ?
- Si j'y étais contraint par les nécessités de mon honneur, sans aucun doute. Pourquoi ces questions ?
- Vous allez le savoir.
- Auriez-vous donc quelque fâcheuse affaire sur les bras ?
- Oui et non.
- Il s'agit d'une femme ?
- Vous avez deviné.
- Une femme que vous adorez ?
- Je ne sais ni son nom ni son visage.
- Et votre adversaire ? Vous le connaissez, je pense, celui-là ?
- Pas davantage.
- Ah ça, mon cher Gérard, êtes-vous devenu fou, ou bien est-ce que je dors encore ? s'écria Rodolphe en se frottant les yeux.
- Imaginez, lui dis-je, que ce duel vous soit demandé à titre de service ; ce service, le rendriez-vous ?
- C'est votre père qui vous confie le soin de son honneur ?
- Ce n'est point mon père.
- C'est un ami bien cher, alors ?
- Un ami qui était un inconnu il y a deux semaines.
- Vous avez contracté envers lui de graves obligations ?
- Il m'a fait l'honneur de m'inviter plusieurs fois à dîner.
- Décidément, mon cher Gérard, vous êtes fou, mais

fou à lier, ce matin. Êtes-vous donc un bravo, un spadassin dont le bras et l'épée appartiennent au premier venu ?

— Je comprends votre [stupéfaction, répartis-je; c'est un roman assez incroyable. Je vais vous en conter tout ce qu'il m'est permis de vous en dire sans manquer aux réserves et à la discrétion qui me sont imposées.

Rodolphe m'écouta avec une grande attention. Lorsque j'eus fini :

— Mon ami, me dit-il, l'histoire de cette femme innocente, malheureuse et persécutée, est fort touchante assurément, et le scélérat caché sous le pseudonyme de Raoul est un gredin de la plus laide venue. Cela ferait très-bien à l'Ambigu-Comique : Saint-Ernest, le mari; Chilly, Raoul; Louise, la belle Emilie Guyon : voilà la vraie distribution de l'ouvrage, et je n'en vois pas d'autre. Quant au personnage du vengeur, je le confierais à Mélingue ou au jeune Fechter : ils y seraient à merveille. Mon avis est que vous y seriez détestable et que le rôle n'est pas du tout de votre emploi. Nous vivons, il ne faut pas l'oublier, en l'an de grâce 1846, M. Dupin étant procureur général près la cour suprême, dans un temps où les paladins s'appellent des duellistes et où MM. les avocats du roi requièrent durement contre les paladins. Pourquoi ne dénonce-t-on pas tout simplement ce Raoul à la police? Pour éviter un scandale fâcheux, me répondrez-vous. Eh bien! je vous dis, moi, que mieux vaut encore du scandale que du sang. Un duel est une affaire trop sérieuse pour qu'on ne réfléchisse pas à deux fois avant de se rendre sur le terrain.

Quand on est un honnête homme, jouer sa vie à pile ou face contre celle d'un misérable, c'est de la démence, et rien de mieux. Si vous n'occupez pas une position éminente comme le personnage illustre qui cherche à vous entraîner dans cette sottise affaire, vous avez une famille que vous aimez et de laquelle vous êtes chéri tendrement. Avez-vous songé au désespoir de tous les vôtres si vous succombiez dans votre rencontre avec ce Raoul, à leur vive douleur s'ils vous voyaient figurer sur les bancs de la cour d'assises ? Je me résume : ce duel est impossible ; sous aucun prétexte, il ne doit avoir lieu, et dans huit jours, lorsqu'on ira chercher la solution, j'espère que vous refuserez nettement, carrément. J'ai dit.

En dépit de mes propres hésitations, et malgré les sages paroles de Rodolphe, je ne sais vraiment à quel parti je me serais arrêté si une lettre de mon père, reçue le même jour, ne m'avait forcé de m'absenter sans aucun retard. Ma mère, souffrante depuis longtemps, était dangereusement malade, et mon père m'écrivait de hâter mon arrivée à Marseille si j'avais à cœur de recevoir ses derniers embrassements. Tout aussitôt j'oubliai Louise, Raoul, M. de Mortain, Arabelle elle-même. Je ne songai plus qu'à ma pauvre mère. Je courus à l'hôtel des postes, j'arrêtai ma place, et, deux heures après, je roulais sur la route de Lyon.

Pendant un mois, ma mère fut entre la vie et la mort ; nous eûmes la joie de la sauver, et je ne me séparai d'elle qu'après son entier rétablissement. Dans cet intervalle, je reçus quatre lettres d'Arabelle, qui avait su le

motif sacré de mon voyage, et qui me pardonna d'être parti sans l'avoir prévenue. La première lettre était brûlante, la seconde était tiède, la troisième fut froide et la quatrième glacée. Cette dégradation de température ne me surprit en aucune façon. Est-ce qu'on s'étonne qu'un thermomètre centigrade ne marque pas le même nombre de degrés à l'ombre qu'au soleil? Or, en amour, la présence c'est le soleil, et l'ombre c'est l'absence.

De retour à Paris, je trouvai la carte du marquis de Mortain, avec ces mots écrits à la main : *Pour prendre congé*. Je passai à son hôtel et j'appris qu'il avait rejoint son poste diplomatique. Arabelle avait changé de logement, et le concierge, qui me connaissait bien, ne voulut pas ou ne sut pas m'indiquer sa nouvelle adresse. Comme je sortais de chez mon infidèle, assez maussade, assez décontenancé, je rencontrai Rodolphe.

— Eh bien! me dit ce cher ami, je ne vous ai pas aperçu depuis votre visite matinale.

— J'arrive de Marseille.

— Je le sais; et votre roman?

— Il en est resté au premier volume.

— Tant mieux! J'ai beaucoup songé à cette affaire; décidément il ne s'agissait de rien moins que de vous travestir en don Quichotte, un personnage ridicule!

— Laissons cela, interrompis-je, et donnez-moi des nouvelles d'Arabelle.

— Faut-il vous dire la vérité?

— Oui.

— Toute la vérité?

- Sans doute.
- Rien que la vérité ?
- Parbleu !
- Et sans pâlir vous l'entendrez ?

Je commençai un sourire, je finis une grimace.

— Arabelle a pris un amant ? demandai-je d'une voix émue.

- On le dit.
- Il se nomme ?
- Le vicomte d'Entrevaux.
- Le vicomte d'Entrevaux ? répétai-je.
- C'est du moins ainsi qu'on l'appelle.
- Et qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?
- Un gentilhomme millionnaire, à en juger par l'or qui ruisselle dans ses mains ; un aventurier, si l'on en croit de méchants propos.

Je quittai Rodolphe en répétant le nom du vicomte ; je ne connaissais point cet homme, et déjà je le haïssais cordialement.

III

Ce jour-là, l'Opéra était ouvert et l'on donnait encore les *Huguenots*. Avant de reparaitre dans les coulisses, je crus qu'il était prudent de me montrer de loin à mon Arabelle. Rodolphe l'avait peut-être calomniée ; et d'ailleurs je ne désespérais pas, au fond de ma vanité masculine, de raviver par ma seule présence une flamme que je savais allanguie, mais que je ne croyais pas éteinte.

Un peu après sept heures, je pris donc possession de ma stalle d'orchestre, juste au moment où le petit page de la reine de Navarre apporte au duc de Nevers un message de sa belle maîtresse. Qui de vous ne se souvient de Marie Flécheux, cette pauvre fille d'un si grand talent et d'une mort si prompte, qui créa ce joli rôle où elle n'a pas été remplacée ? Vous savez avec quelle voix de fauvette elle disait la cavatine *Une dame noble et sage*, et quelles jambes rondes et fines elle montrait sous son maillot de soie grise. La demoiselle qui remplissait ce rôle était un peu cagneuse et chantait volontiers au-dessous du ton. C'est pourquoi je me bouchai les oreilles et fermai les yeux, d'autant plus qu'Arabelle ne figurait point dans le premier tableau.

La salle se remplissait rapidement, l'orchestre surtout. Sur mon rang, une seule place, contiguë à la mienne, était inoccupée. La toile se baissa ; et, dans l'entr'acte, un homme grand et mince, blond, la moustache relevée en crocs, habillé avec la recherche la plus élégante et décoré d'un ruban d'une nuance inconnue, vint s'asseoir à mes côtés.

— Pardon, monsieur, dit-il en passant devant moi.

Ces deux mots furent jetés d'une voix brève et dure qui sonna à mon oreille de la façon la plus déplaisante. Pour ma part, je ne sais rien d'insolent comme une phrase polie prononcée d'une voix impertinente. Dès le premier abord, ce nouveau spectateur me déplut souverainement. Tout m'irritait en lui, son attitude, ses gestes, la manière dont il lorgnait les femmes, les odeurs péné-

trantes qui parfumaient sa barbe, son linge et ses cheveux. Au moment où le régisseur frappa sur le plancher de la scène les trois coups traditionnels, un grand œil noir, brillant comme une escarboucle, apparut à l'une des ouvertures pratiquées dans cette vaste toile qui représente Louis XIV signant le privilège de l'Académie royale de musique et de danse. Ce regard, chargé d'effluves magnétiques, m'atteignit en plein cœur. Comme si l'on eût voulu m'enlever toute incertitude, deux doigts blancs et effilés se montrèrent à travers le rictus du rideau, et je reconnus à l'un de ces doigts une bague que j'avais offerte à Bellé la veille de mon départ.

—C'est elle, pensai-je; elle m'a vu; elle m'a fait un signe perceptible de moi seul... En me parlant de ce vicomte d'Entrevaux, Rodolphe ne se serait-il pas fait, à son insu, l'écho d'une médisance de coulisses?

Au deuxième acte, le théâtre représente les jardins de Chenonceaux; la reine de Navarre, entourée de ses dames d'honneur, célèbre *le beau pays de la Touraine*, tandis qu'un essaim de jeunes filles court-vêtues se plonge amoureusement dans le Cher aux ondes argentées. C'est un tableau charmant auquel je prêtai une admiration fort distraite. Toute mon attention se concentra sur Arabelle; et mon âme s'épanouit de la joie la plus vive quand j'observai, à n'en point douter, qu'elle souriait et saluait de mon côté. Je saluai et souris aussitôt, enivré, transporté, radieux. Cet enivrement fut de courte durée: en me retournant je vis mon voisin sourire et saluer comme je venais de le faire moi-même. Nos deux regards se choquèrent comme deux épées

— Monsieur, me dit-il en se penchant à mon oreille, les signes d'intelligence que vous avez surpris au passage ne s'adressent point à vous, ainsi que vous paraîsez le croire.

— Vous supposez cela ? lui demandai-je en donnant à mes intonations leurs dièzes les plus dédaigneux et leurs bémols les plus impertinents.

— Je ne le suppose pas, répliqua-t-il ; j'en suis certain.

— Et moi, je suis assuré du contraire.

— Est-ce que vous auriez l'honneur de connaître mademoiselle Arabelle ?

— J'ai cet honneur. Et vous, monsieur ?

— Moi, de même, monsieur.

— Cela étant, je prends pour moi la moitié des faveurs qu'elle vient de nous accorder.

— Soit, dit-il ; je vous abandonne le salut et je garde le sourire.

— Pardon, répliquai-je : il se peut faire que le salut soit pour vous, mais c'est à moi que le sourire s'adresse.

— Monsieur, murmura mon voisin en proie à un tremblement nerveux, un telle insistance est ridicule !

— La vôtre est inconvenante ! repartis-je en me sentant pâlir de colère.

Sans nous rien dire nous fouillâmes dans la poche de notre habit. Mon voisin me tendit sa carte et je lui passai la mienne.

— M. le vicomte d'Entrevaux ! dis-je en froissant sa carte avec rage ; la branche régnaute !

— M. Gérard de Fontenay ! dit-il en serrant la mienne dans son portefeuille ; la branche exilée !

— Nous vivons dans un temps fertile en révolutions et en contre-révolutions , repris-je ; il arrive souvent que les branches exilées détrônent les branches régnantes.

— Duprez entre en scène, répliqua-t-il ; si vous voulez bien le permettre, nous reprendrons cette causerie pleine d'intérêt après l'acte, dans le foyer.

Nous gardâmes le silence ; aussitôt que le rideau fut tombé, je sortis de l'orchestre et je montai au foyer suivi du vicomte. Nous primes place sur une banquette dans un angle écarté, et je ne suppose pas qu'aucun des promeneurs ait soupçonné la nature de notre entretien.

— Monsieur, me dit le vicomte en frisant sa moustache, j'aime Arabelle et j'en suis aimé. Vous n'avez pas, j'imagine, la prétention de faire obstacle à mon amour ? Pour continuer votre métaphore de tout à l'heure, je vous préviens que je ne crois pas à la possibilité d'une restauration monarchique. Vous êtes à Frohsdorf ; je règne aux Tuileries et j'y resterai, ne vous en déplaise.

— Vous aimez Arabelle, je ne le conteste pas ; mais que vous ayez son amour, je le nie.

— Je reconnais, dit-il en me saluant avec une courtoisie ironique, je reconnais que, vous ayant remarqué, elle a le droit désormais de se montrer difficile. Néanmoins j'ai l'avantage de vous avoir succédé. Voilà un triomphe trop flatteur, vous en conviendrez, pour que je n'en tire pas un légitime orgueil.

— Ainsi vous persistez à dire que c'est vous qu'elle a salué, que c'est à vous qu'elle a souri ?

— Sans aucun doute. Vous plaît-il un argument vainqueur ? Lisez cette lettre, dont l'écriture doit vous être connue.

Je pris la lettre qu'il me présentait et je la déchirai en petits morceaux. Le visage du vicomte s'empourpra, et ses yeux lancèrent des flammes.

— Monsieur, dit-il, j'ai fait preuve avec vous d'une modération, d'une patience qui ne sont pas précisément dans mes habitudes. J'ai pu vous pardonner votre colère ; je ne saurais tolérer vos insultes. J'ai le regret de vous annoncer que demain, à pareille heure, vous serez mort ou que vous n'en vaudrez guère mieux.

— Vous croyez-vous donc invulnérable ?

— Non ; mais je me crois de première force à l'épée et au pistolet. Je ne vous manquerai pas. A demain, monsieur, à sept heures, devant la mare d'Auteuil.

Il se leva ; nous nous saluâmes, et nous descendîmes reprendre nos places à l'orchestre, où nous restâmes assis côte à côte jusqu'à minuit. Il n'était pas loin d'une heure du matin lorsque j'entrai dans la chambre de Rodolphe.

— Rodolphe, lui dis-je, je me bats dans quelques heures et je compte sur vous.

— Avec qui vous battez-vous ?

— Vous ne devinez pas ?

Rodolphe se frappa le front.

— Avec ce vicomte d'Entrevaux ! s'écria-t-il.

— Précisément.

— L'affaire est-elle de celles qu'on arrange ?

— Non certes. Je l'ai insulté; je le crois brave; l'un de nous restera sur le carreau.

— Vous souvient-il de la morale que je vous ai faite, il y a quelques semaines, un certain matin, à six heures, dans cette chambre ?

— Parfaitement; vous m'avez entretenu de M. Dupin, des avocats du roi, de leurs réquisitoires et de la Cour d'assises.

— N'ai-je pas ajouté que je considérais à l'égal d'un acte déraisonnable de se battre avec un inconnu ?

— Mais, mon cher, interrompis-je, les circonstances sont bien changées. Si le misérable Raoul était un mythe, le vicomte d'Entrevaux est une réalité; Arabelle existe, tandis que Louise n'était qu'une fiction; enfin, c'est moi qui suis en cause cette fois : aucune volonté étrangère ne me pousse en avant; aucun fil invisible ne dirige mon bras.

— Le duel aura-t-il lieu à l'épée ou au pistolet ? me demanda Rodolphe, persuadé que son éloquence serait inutile.

— Vous réglerez cela avec le témoin de M. d'Entrevaux.

— Voulez-vous qu'on vous dresse un lit, dans mon salon ?

— Volontiers.

La chose fut faite en un tour de main.

Le domestique de Rodolphe nous éveilla à six heures; nous passâmes chez Grisier et chez Lepage prendre des

épées et des pistolets de combat. A sept heures précises, nous touchions au lieu du rendez-vous. Le vicomte et son témoin nous attendaient en fumant leurs cigars. Rodolphe s'aboucha avec le témoin du vicomte. Une pièce de cinq francs fut jetée en l'air; mon adversaire demanda face et je demandai pile. Le sort l'ayant favorisé, il choisit le pistolet. On convint qu'on nous placerait à vingt-cinq pas et que nous tirerions ensemble. Les armes chargées et armées nous furent remises par nos témoins. D'une voix que j'entendais trembler, Rodolphe compta jusqu'à trois. A ce signal, deux détonations simultanées roulèrent dans les profondeurs du bois. Je poussai un cri et m'affaissai sur le gazon. Lorsque je repris connaissance, j'étais couché sur mon lit, couvert de linges sanglants. Rodolphe tenait une de mes mains serrée dans les siennes.

— Eh bien ? lui demandai-je d'une voix éteinte.

— Eh bien ! répondit-il, si votre adversaire vous avait touché un centimètre plus haut ou un centimètre plus bas, vous connaîtriez en ce moment le grand problème de la mort. Mais il vous est enjoint de garder le silence le plus rigoureux. Taisez-vous.

— Grâce à Rodolphe, grâce à vous tous, mes chers camarades du club des Célibataires, poursuivit Gérard de Fontenay, la conspiration du silence s'organisa autour de mon duel. L'affaire ne fut ébruitée dans aucun journal. A nos âges la vie est si rudement chevillée dans le corps, qu'en dépit de la formidable blessure que j'avais reçue, ma guérison fut rapide et je ne tardai point à me rétablir.

Rodolphe, qui me soignait avec le dévouement le plus tendre, entra un jour chez moi d'un air vainqueur et triomphant.

— Mon cher Gérard, me dit-il, savez-vous avec qui vous vous êtes rencontré au bois de Boulogne, le mois dernier ?

— Avec le vicomte d'Entrevaux, à ce que je crois du moins.

— Souvent c'est se tromper que de croire, comme disait notre professeur de philosophie.

— Où voulez-vous en venir ? lui demandai-je.

— A ceci : Qu'il n'existe point, qu'il n'a jamais existé de vicomte d'Entrevaux.

— Qu'en savez-vous ?

— A force de recherches géographiques, j'ai découvert qu'Entrevaux est une petite localité située dans l'arrondissement de Castellane, à l'extrémité la plus reculée des Basses-Alpes, sur la frontière du Piémont.

— Après ?

— Après, j'ai écrit au sous-préfet de Castellane, un de mes camarades de collège. Il résulte de sa réponse que la ville d'Entrevaux tire son nom des vallées et des gorges qui l'avoisinent ; — qu'elle est située sur la rive gauche du Var et bien fortifiée ; — que le climat d'Entrevaux est tempéré ; — qu'il produit du blé, de l'huile, des légumes et plusieurs espèces de fruits, — mais qu'on n'y récolta jamais de vicomtes.

— D'où vous concluez, mon cher Rodolphe ?...

— Je conclus que vous avez failli être tué par un che-

valier d'industrie. A l'avenir, je vous en conjure, soyez plus avare de votre sang. Je vous ai démontré qu'un duel avec Raoul était impossible ; eh bien ! cher ami, Raoul et le soi-disant vicomte me semblent appartenir l'un et l'autre à la grande famille des lazzaroni parisiens.

— Trois ou quatre mois s'écoulèrent, poursuivit Gérard de Fontenay, qui, tout en parlant, jetait de fréquents regards sur le cadran de la pendule. Je n'avais eu de nouvelles ni directes ni indirectes du marquis de Mortain, et cet épisode s'était complètement effacé de mon souvenir. Entraîné par un camarade, je montai, certain soir, dans une de ces tables d'hôte dirigées par des femmes galantes sur le retour, où le dîner n'est qu'un prétexte, où la grande affaire c'est le jeu. A peine le maigre repas fut-il achevé, on passa dans le salon, où des tables de haccarat et de lansquenet étaient préparées. Une douzaine d'hommes et de femmes qui n'avaient point pris part au dîner arrivèrent successivement, et le tapis vert fut bientôt constellé de pièces d'or.

J'assistais à ce spectacle d'un œil assez indifférent, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et le domestique de la maison, d'une voix retentissante, annonça le vicomte d'Entrevaux. Il entra de cette façon impudente que je lui connaissais, le lorgnon dans l'arcade sourcillière, un camélia fiché dans la boutonnière de son habit et badinant avec une petite canne dont la pomme était faite d'un rubis étincelant. Tout d'abord je songeai à me retirer ; mais je me ravisai, ne voulant pas lui donner à penser que je m'enfuyais à son approche. Lorsque le vicomte

m'aperçut, il me fit un salut glacé et parut désagréablement surpris de cette rencontre imprévue. Il s'installa à la table de jeu, hasarda et perdit quelques louis, après quoi il attendit que les cartes revinssent entre ses mains. On faisait un lansquenet; il gagna plusieurs coups et passa les cartes. Cette manœuvre se renouvela souvent. On eût dit qu'il voyait à travers le carton, beaucoup mieux que les somnambules dits lucides, car il ne manquait pas de s'arrêter au moment où la chance devenait défavorable. Pour moi, qui ne crois guère aux miracles du magnétisme, involontairement je soupçonnai une fraude. Je quittai la place obscure où j'étais assis et me campai derrière son fauteuil, résolu à surveiller ses moindres mouvements. Je n'eus pas besoin, pour me former une conviction, d'exercer un long espionnage. A la suite de plusieurs coups, l'enjeu était monté à la somme de quatre-vingt-douze louis.

— Banquo ! dit M. d'Entrevaux.

— Je passe la main, répondit le joueur.

— Je la prends, dit un des assistants.

— Je la prends premier; je suis avant vous; c'est mon droit ! interrompit le vicomte.

— Quel empressement ! observa la maîtresse de la maison ; on croirait, à vous entendre, que vous êtes certain de gagner.

— Dites que je l'espère, répondit-il ; est-on jamais sûr de ces choses-là ?

M. d'Entrevaux s'empara des cartes, et je vis fort distinctement qu'il en glissait deux sur le paquet. On lui

tint son jeu ; il tourna un huit de pique et un huit de cœur.

— J'ai gagné ! s'écria-t-il.

— Vous n'avez pas gagné, dis-je en lui saisissant le bras ; vous avez volé !

Le vicomte se dressa devant moi et me lança son paquet de cartes à la figure ; je ripostai par deux soufflets. Les femmes jetèrent des cris perçants ; les hommes intervinrent ; on nous sépara.

— Vous comprenez , monsieur, me dit le vicomte , lorsque le calme se fut rétabli, vous comprenez que nous nous battons demain et que ce sera un duel à mort cette fois.

— A mort ! répondis-je, sentant bien que je haïssais cet homme comme je n'avais jamais haï personne au monde et ne me rendant pas compte à moi-même des motifs inconnus qui me le faisaient haïr à ce point.

Nous primes rendez-vous pour le lendemain, à un endroit convenu dans le bois de Meudon, et je me dirigeai chez Rodolphe, assez embarrassé, j'en conviens, et redoutant qu'il refusât de m'assister une seconde fois. Je lui tus prudemment le nom de mon adversaire. Je parlai d'une querelle au jeu. Cet excellent ami me promit son concours. Nous arrivâmes les premiers sur le terrain.

— Savez-vous, me dit-il, que vous devenez querelleur en diable !

— Je vous donne ma parole, répondis-je, que ce duel sera le dernier de ma vie, dussé-je dépasser l'âge des patriarches.

— C'est un engagement sérieux, Gérard ?

— Sur mon honneur, Rodolphe, j'en fais le serment.

Nous entendîmes marcher dans le bois ; le vicomte et son témoin parurent au bout d'une allée.

— Encore cet homme ! s'écria Rodolphe. Vous m'avez trompé, mon cher ; c'est mal !

— M'auriez-vous accompagné si vous aviez su que je me battais contre lui ?

— Non !

— Vous voyez donc que j'ai eu raison de vous faire un mensonge.

Je lui tendis la main ; il me la serra vigoureusement en murmurant : « Bonne chance ! » Le choix des armes m'étant échu, je pris l'épée. Le vicomte et moi nous étions à peu près d'une force égale. Au bout de quelques minutes je le blessai au bras ; des gouttes de sang teignirent la manche de sa chemise.

— Assez, messieurs, assez ! s'écrièrent les témoins.

— C'est une lutte à mort ! répondit mon adversaire, qui se remit en garde.

A la seconde passe, mon pied gauche glissa sur l'herbe humide de rosée, je fis un écart, je me découvris, et l'épée du vicomte entra dans ma poitrine comme dans un fourreau. Je ne poussai pas un cri, je n'articulai pas une plainte, et je tombai lourdement dans les bras de Rodolphe. On me transporta dans une maison du voisinage, et pendant quatre semaines, les médecins désespérèrent de me rappeler à la vie. Parfois, durant mes longues heures de délire et d'insomnie, je croyais apercevoir le marquis

de Mortain penché sur mon lit et pleurant de grosses larmes silencieuses; certains jours, je me figurais qu'une jeune femme l'accompagnait, tout habillée de noir et belle comme les madones de la grande école italienne. O rêvasseries folles d'une creuse cervelle! J'aurais juré qu'elle s'agenouillait au pied de mon lit et qu'elle priait avec ferveur. Il me sembla qu'un soir, tandis qu'elle était seule avec moi, elle appuyait furtivement ses lèvres fraîches sur mon front brûlant, et que, d'un geste rapide, elle coupait une boucle de mes cheveux. Même à dater de ce jour, une légère amélioration se manifesta dans ma santé; la fièvre diminua, tomba, disparut; mes forces revinrent peu à peu.

— Je ne vois pas Rodolphe? demandai-je au docteur aussitôt qu'il me fut possible d'associer deux idées ensemble.

— M. Rodolphe a été obligé de s'absenter pour une affaire très-grave.

— Revient-il bientôt?

— Il m'écrit qu'il arrivera prochainement.

Le lendemain, le docteur me demanda si je me sentais assez fort pour recevoir une visite et soutenir une émotion.

— C'est Rodolphe! m'écriai-je; qu'il entre vite! je l'attends!

La porte s'ouvrit; à la place de l'ami que j'espérais, j'aperçus le marquis de Mortain. Je lui tendis la main; mais lui se jeta à mon cou, m'embrassa et fondit en larmes.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il ; vous voilà sauvé ! Si vous aviez succombé, quels remords horribles, éternels, pour moi qui aurais été votre assassin !

— Je ne vous comprends pas, monsieur le marquis, répondis-je, ému d'une douleur si sincère.

— Cher Gérard ! reprit-il ; noble cœur ! Le ciel a pris en pitié nos larmes et nos prières ! Et moi qui vous poussais impitoyablement contre l'épée de cet homme, sans songer que vous pouviez être tué par lui !

— Quel homme ? interrompis-je ; de quel homme parlez-vous ?

— De Raoul... ou plutôt du vicomte d'Entrevaux.

Je ne sus pas contenir mon émotion.

— C'était lui ! m'écriai-je ; ah ! voilà ma haine expliquée !

— Eh quoi ! vous l'ignoriez ? Je n'en crois rien, cher ami.

— Cependant je vous en donne l'assurance.

— Je vous comprends, reprit le marquis : c'est encore une délicatesse de votre cœur d'essayer de me convaincre que je suis étranger à vos deux rencontres avec ce misérable. Rassurez-vous, Gérard, il ne sera plus question de cet homme entre nous. Désormais nous n'avons rien à redouter de ses infamies. Il règle ses comptes avec la justice.

— Et celle que vous appeliez Louise, qu'est-elle devenue ? son repos est-il donc assuré ?

— Elle est veuve. Pauvre femme ! elle a tant prié Dieu pour vous que Dieu l'a entendue.

— Elle a prié Dieu pour moi, dites-vous ?

— Ici même, à cette place, dit M. de Mortain en désignant une image du Christ pendue à une des parois de la muraille.

— Une année s'est écoulée depuis les événements que je viens de raconter, nous dit Gérard de Fontenay en finissant. Minuit sonne ; dans douze heures je serai marié. Je ne vous parle pas de ma femme, de mon adorée Louise. Trouvez-vous demain, à midi, dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse ; vous la verrez.

Le club des Célibataires existe toujours ; mais nous n'avons plus eu l'occasion de nous réunir dans le grand salon des Frères Provençaux, conformément à l'article 44 de notre règlement.

LE JOURNAL

D'UNE JEUNE FEMME.

Paris, 8 décembre 1845.

Aujourd'hui, à six heures, Didier est parti pour Toulouse où de graves intérêts réclament impérieusement sa présence.

J'ai demandé à le suivre ; j'ai supplié, je crois même que j'ai eu la faiblesse de pleurer, larmes vaines, supplications inutiles... mon cher tyran ne s'est point laissé attendrir. Il a objecté les fatigues d'une route si longue, les rigueurs de la température, et il a mis en avant, avec une éloquence passionnée, ma précieuse santé qui exige, a-t-il dit, de si grands ménagements.

Il a donc été convenu que je resterais à Paris, je l'ai accompagné à l'hôtel des Postes, et lorsque la malle a eu

tourné l'angle de la rue Jean-Jacques-Rousseau, je suis rentrée chez moi les yeux bien rouges et le cœur bien gros.

Didier m'a promis qu'il serait revenu dans quinze jours sans faute. Quinze jours, comme c'est long, mon Dieu ! moi qui n'entends rien à la science des chiffres ; moi de qui les notions mathématiques consistaient jusqu'à présent à savoir que deux et deux accouplés ensemble ne font pas cinq, je viens de me livrer à des calculs dignes du bureau des longitudes. Après avoir noirci plusieurs feuilles de papier, je suis arrivée à ce résultat décourageant :

Quinze jours donnent un total de trois cent soixante heures ;

Trois cent soixante heures représentent vingt et un mille six cents minutes ;

Vingt et un mille six cents minutes équivalent à un million deux cent quatre-vingt-seize mille secondes !

Ainsi donc nous allons vivre séparés durant un million deux cent quatre-vingt-seize mille secondes, nous qui, mariés depuis quatre mois, ne nous étions pas encore quittés un instant.

Sont-ils méchants, ces vilains hommes !

Aussitôt arrivé, Didier me donnera de ses chères nouvelles, et si un espoir peut adoucir mon chagrin, c'est la pensée que je recevrai bientôt une lettre adorable. Il écrit avec tant de poésie, avec tant de cœur ! Je me rappelle comme si c'était d'hier l'enivrante émotion causée par la lecture des billets qu'il me glissait à la dérobée

avant notre mariage. Je les conserve pieusement, comme des reliques. Quelle âme ! quel feu ! Que de grâce, de sentiment et d'esprit.

— A quelle adresse enverrai-je ma réponse ? lui ai-je demandé.

— Il est inutile que tu m'écrives, m'a-t-il dit ; je ne serais plus à Toulouse lorsque ta lettre y parviendrait.

— Eh bien ! je ferai mieux, me suis-je écriée toute joyeuse de mon inspiration ; jour par jour, heure par heure, je tiendrai le journal exact et minutieux de mes actions, de mes paroles et de mes pensées. Tu le liras à ton retour et il te sera facile de te convaincre que je n'ai pas cessé, pendant ton absence, de vivre pour toi, avec toi et dans toi.

Didier m'a souri et il m'a embrassée pour mon idée qu'il trouve ingénieuse et charmante.

Quelle heure est-il ? Huit heures dix minutes. Que faire jusqu'au moment où je me coucherai ? Si je relisais ses lettres ? C'est une façon de passer ma soirée en tête-à-tête avec lui. Pourvu qu'on ne vienne pas me déranger ? mais qui pourrait venir ? Ma belle-mère, madame de Serthain, est encore à la campagne. D'ailleurs je vais donner des ordres à ma femme de chambre.

— Julie, je n'y suis pour personne... pour personne, entendez-vous bien !

Mon Dieu ! quel temps horrible ! La bise qui pleure dans le tuyau de la cheminée fait claquer les enseignes du voisinage. Pauvre Didier ! doit-il avoir froid ! je m'en-

rhume rien que d'y songer. Julie, baissez la portière et mettez du bois au feu.

Je fouille au hasard dans le coffret en bois de rose où sont enfermées les lettres de mon mari. Qui es-tu, toi qui t'offres la première ? tu portes le numéro 49. Oh ! je te reconnais à ta forme mince et allongée. Tu me fus remise un soir que je venais de chanter l'*Adieu* de Schubert. Didier s'était approché du piano, sous prétexte de tourner la page, et Dieu sait comme il s'acquitta de ses fonctions ! Il était toujours en retard de cinq ou six mesures... Heureusement, je sais l'accompagnement par cœur.

Mais que dis-tu, cher numéro 49 ? Lisons : « On maudit les retards apportés à notre mariage ; il semble que ce beau jour ne luira jamais ; chaque soir, quand sonne l'heure de la retraite, on sent son cœur se gonfler, et n'était sa dignité d'homme, on se laisserait aller à pleurer comme un enfant. Aussi lorsqu'on sera mon mari, on ne me quittera jamais, et l'on arrangera sa vie de façon à ce que la mort seule nous sépare. »

Et dire que cinq mois écoulés, l'auteur de ce petit morceau d'éloquence amoureuse galope seul sur la route de Toulouse, tandis que moi, sa femme, j'ai la sottise de me lamenter rue Saint-Lazare, à Paris.

Oh ! Didier ! Didier ! m'aimeriez-vous moins qu'à cette époque bénie où, me disiez-vous, le contact de ma main sur votre main remplissait votre poitrine d'ineffables délices ?

Toujours est-il que cette lecture, sur laquelle je comptais pour passer une soirée à peu près supportable, m'a

mis, je le sens, d'une humeur massacrante. Hélas ! pourquoi le mari réalise-t-il si rarement les charmants programmes de l'amoureux ? d'où vient qu'*avant* et *après* sont deux points séparés l'un de l'autre, sur la carte conjugale, par d'incommensurables abîmes ?

J'ai les nerfs agacés ; voici ma migraine qui me prend ; je vais me coucher toute maussade et bien triste.

Vilain, vilain Didier ! il me semble que je vous haïrais comme une Corse... si je ne t'aimais comme une Espagnole !

9 décembre, midi.

A peine éveillée, j'ai sonné Julie qui m'a remis la petite lettre ci-jointe, apportée ce matin par le valet de pied de ma belle-mère :

« Ma bru,

» Didier m'ayant donné avis de son brusque départ, j'ai hâté mon retour et suis arrivée cette nuit. Il ne convenait pas qu'une jeune femme de votre âge et de votre condition restât seule, livrée à elle-même et sans chaperon, pendant l'absence de son protecteur légitime, qui est son époux. Je suis donc accourue à Paris où m'appelaient mon cœur et mon devoir tout ensemble. Je compte sur votre visite aussitôt qu'il fera jour dans votre alcôve.

» Votre belle-mère affectionnée qui vous embrasse,

» Marquise EDMÉE DE SERTHAIN. »

Bien que la forme de cette épître soit un peu roide et empesée, bien qu'elle exhale un parfum assez vif de douairière, je me suis sentie pourtant toute joyeuse après l'avoir lue. Madame de Serthain, que je connais à peine, est la mère de mon mari et, à ce titre, elle a droit à tout mon respect comme à toutes mes tendresses.

Je viens de déjeuner seule et j'ai fait, je l'avoue, un très-sot et très-maigre repas. Quand je me suis vue assise à cette table qu'égaie ordinairement la présence de Didier et qui m'a paru grande comme le monde, tout mon pauvre appétit s'en est allé en fumée et je n'ai guère dévoré autre chose que mes larmes.

Julie m'annonce que mon coupé est attelé, je vole chez ma belle-mère. Moi qui, depuis hier, suis condamnée à penser tout bas à mon Didier, je pourrai donc enfin parler de lui tout à mon aise.

Même journée, dix heures.

Je rentre fatiguée, exténuée, harassée de corps et d'esprit et riche d'un fonds de bâillements dont, j'imagine, je ne me débarrasserai jamais. Pourtant j'ai bâillé au nez de mon cocher et de mes chevaux, au nez des passants, tout le long du chemin ; au nez de mon concierge ; au nez de Julie ; je bâille à mon propre nez et il me paraît que ma provision de bâillements n'a pas diminué d'une unité. S'il m'avait fallu me contraindre et dissimuler cinq minutes de plus, à coup sûr je serais morte d'un bâillement foudroyant.

Sans doute ma belle-mère est une personne très-digne

et très-honorable, mais avec elle la vie commune me serait odieuse, pour ne pas dire impossible. Nous sympathisons à peu près comme l'eau sympathise avec le feu. Elle me glace, elle m'éteint. Elle a réussi à blâmer la coupe de ma robe, à critiquer la nuance de mon châle, à improuver la forme de mon chapeau. N'ai-je pas eu l'imprudence de dire que j'aime la musique et que je consacre deux heures par jour à mon piano ? Coupables paroles qui m'ont attiré une mercuriale en cinq points.

— Avant toutes choses, a conclu madame de Serthain d'un ton sentencieux, une femme mariée doit s'occuper de ses enfants.

— Quand elle a des enfants, ai-je répondu en souriant ; mais je suis mariée depuis quatre mois ; Didier et moi n'y avons pas encore songé sérieusement.

Il faut croire que j'ai avancé là, sans m'en douter, une proposition fort déplacée. Ma belle-mère m'a imposé silence, en murmurant avec une pruderie britannique :

— *Shoking ! oh ! shoking !*

Et attendu que je serais désolée d'avoir, vis-à-vis de ta mère, l'apparence d'un tort, si léger qu'il soit, je me suis mise à lui parler de toi, cher Didier, lui disant combien je me sens fière et heureuse de t'appartenir et à quel point me voilà désespérée de ton absence.

— Prenez garde, ma bru, de confier ces sornettes à des oreilles plus sévères que les miennes, a-t-elle dit en fronçant ses noirs sourcils. — Entre nous, ils sont bien noirs pour leur âge, les noirs sourcils de ta mère.

— Et pourquoi donc, madame ? ai-je demandé avec une certaine vivacité.

— Parce qu'on pourrait croire que vous aimez votre mari d'une façon inconvenante.

D'une façon inconvenante ? Qu'a-t-elle voulu dire ? Il y aurait donc deux façons d'aimer son mari ? Une façon qui est convenante et une autre qui ne l'est pas ? J'y réfléchirai.

Ainsi s'est écoulée cette journée ; journée si longue , si longue , que je soupçonne l'horloger de la marquise d'avoir retardé de trois heures toutes les pendules. Nous avons diné en tête-à-tête , un grand diner farci de solennité , truffé d'étiquette et servi par deux laquais vêtus de noir, qu'on eût dit empruntés à l'administration des pompes funèbres.

Après le diner les intimes de la marquise sont venus lui faire leur cour. J'ai compté dix personnes qui, en se cotisant, dépasseraient l'âge de Mathusalem. J'ai été déshabillée , analysée , commentée par des yeux qui ne pétillaient point de bienveillance. On a organisé une table de whist et une table de reversi. Alors, moi, j'ai étudié les arabesques du plafond et j'ai étouffé mes bâillements. A neuf heures, j'ai levé la séance , prétextant une migraine affreuse.

— A demain , ma bru , a dit madame de Serthain qui m'a embrassée au front.

Je me suis inclinée profondément.

Mon Dieu ! mon Dieu ! vous qui êtes juste et bon, envoyez moi une petite entorse qui ne soit pas Lien douloureuse.

10 décembre, onze heures. —

Didier, j'ai fait un méchant rêve; il m'a tourmentée une partie de la nuit; il a jeté un crêpe noir sur ma tête et sur mon cœur.

J'ai rêvé qu'en traversant je ne sais quelle ville, Châlons, je crois, une femme prenait place à tes côtés, dans la malle-poste. Cette femme, jeune et charmante, était bien autrement jolie que moi. Elle entra dans la voiture en souriant et s'y installa avec une grâce coquette et perfide qui, soudain, me la fit prendre en haine. Toi, cependant, cher Didier, adossé dans un angle de la voiture, tu contemplais d'un œil amoureux mon portrait que j'ai glissé dans ta main au moment du départ. Tu n'avais de regards et de pensées que pour moi et je me sentais bien joyeuse. Alors je vis ta compagne de voyage, blessée de ton indifférence, s'approcher de toi, appuyer sa tête blonde sur ton épaule et souffler légèrement sur mon portrait. Peu à peu, — prodige étrange! — mes traits s'effacèrent et disparurent de l'ivoire où ils furent remplacés par les siens.

Aussitôt, grâce à cette finesse d'intuition merveilleuse acquise par nos organes durant les songes, j'entendis ton cœur battre plus fort dans ta poitrine et je vis ton sang circuler plus rapide dans tes veines.

— Didier! je t'aime! murmura la femme inconnue.

Et elle te fit un collier de ses deux bras.

Loin de la repousser avec colère, tu l'attirais sur ton cœur, et vous vous tintes embrassés étroitement.

Alors je sentis une rage furieuse s'emparer de tout mon

être ; je me jetai à la tête des chevaux ; je coupai les traits, et la voiture roula , avec un bruit effrayant , dans un noir précipice.

Je me suis réveillée trempée de sueur et de larmes.

Ce n'est qu'un rêve , mon ami , je le sais , et pourtant me voilà bien chagrine.

Même journée, midi.

Encore un message de ma belle-mère.

L'aurais-je donc jugée trop sévèrement ? Voici ce que me mande la marquise :

« Ma bru ,

» Une jeune femme , de qui le mari est absent , ne
» saurait être trop réservée dans le choix de ses plaisirs.
» Néanmoins il y aurait de l'injustice à la sevrer de toute
» espèce de distractions. Il en est d'honnêtes qui défient
» la critique la plus sévère. C'est une de celles-là que je
» vous offre de bien bon cœur. Vous plait-il de la partager
» avec moi ? Apportez vous-même la réponse.

» Votre bien affectionnée ,

» Marquise EDMÉE DE SERTHAIN. »

Et vite, et vite, faisons-nous belle et courons remercier, ainsi qu'il convient, cette bonne marquise. Précisément , on donne, ce soir, à la Comédie-Française, une représentation brillante, et je gage que ma belle-mère a fait retenir une loge, attention délicate et spirituelle dont je lui sais un gré infini. Tout bien considéré , madame de Serthain gagne à être connue.

Même journée, minuit moins un quart.

Il y a progrès : hier je suis rentrée mourante ; aujourd'hui je rentre morte.

Une autre fois , lorsque la marquise me proposera une distraction honnête, je saurai de quoi il retourne.

J'étais chez elle à une heure et demie.

— Êtes-vous folle , ma bru ? s'est-elle écriée du plus loin qu'elle m'a aperçue.

Et comme je la considérais d'un air ahuri, elle a ajouté :

— Qu'est-ce que c'est que tout cet attirail de toilette ? Et pourquoi ces élégances hors de saison ? Laissez là ces bracelets , jetez ce voile sombre sur les roses de votre chapeau , et quittez ce paletot de velours garni de dentelles superflues que nous remplacerons par une douillette bien plus chaude que je vais vous prêter.

J'ai obéi , ainsi qu'obéit l'agneau que l'on traîne à la boucherie , et ta malheureuse petite femme , mon cher Didier , a été métamorphosée en un tour de main.

Si tu m'avais vue fagotée de la sorte , tu aurais plaidé tout de suite en séparation de corps ; et — ce qui est le plus triste à dire — tu aurais gagné ton procès.

— Seigneur tout-puissant , ai-je pensé en moi-même , quelle distraction honnête est suspendue sur ma tête innocente ?

— A présent que vous voilà habillée à peu près convenablement , a repris la marquise , nous allons partir. Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard et que nous trouvions à nous placer !

En écoutant ces paroles, j'ai fait mon deuil de la représentation de la Comédie-Française, et j'ai eu le vague espoir que nous assisterions à une matinée musicale chez Herz, ou dans la salle des Menus-Plaisirs.

Distraction honnête, s'il en est !

Mais, hélas ! j'ai pu me convaincre que nous ne prenions pas le chemin du Conservatoire, et, peu d'instant après, nous laissions la rue de la Victoire derrière nous. Nous cheminions dans la direction du faubourg Saint-Honoré.

A la hauteur de la petite église de Saint-Philippe-du-Roule, les chevaux se sont arrêtés. La marquise est descendue de voiture ; je l'ai suivie, et nous sommes entrées dans le temple où deux chaises nous étaient réservées.

En ce moment, j'ai interrogé ma montre ; elle marquait deux heures.

Depuis deux heures jusqu'à cinq heures et demie, j'ai eu l'inexprimable satisfaction d'entendre prêcher l'abbé Gondole, jeune prédicateur très-gras, très-rose, très-fleuri, fort à la mode et très-demandé cet hiver.

J'ai ressenti un froid horrible aux pieds, j'ai bâillé, même je crois que j'aurais dormi si ta mère n'avait eu la charité chrétienne de me pincer jusqu'au sang toutes les fois que je succombais à la tentation du sommeil. Enfin, juge si je me suis ennuyée et à quel degré je me suis ennuyée, mon Didier aimé ! J'ai pensé à toi, et elle n'a point triomphé de mon ennui, cette chère pensée, en tout temps souveraine !

Le sermon fini, je suis revenue chez madame de Ser-

thain où m'attendait le même dîner que la veille, servi par les mêmes laquais noirs et silencieux. Je ne te parle pas du whist obligé, un aimable jeu qui consiste à se disputer avec ses adversaires et avec ses partenaires.

Mon Dieu ! donnez-nous notre pain quotidien et délivrez-moi des distractions honnêtes de mon honorée belle-mère !

Amen.

11 décembre.

Aujourd'hui j'ai fait une folie et je vais te la confesser, à condition que tu ne te moqueras pas trop de ta pauvre Ernestine. Ton absence, véritablement, trouble ma faible cervelle.

Où est Didier ? que fait Didier ? à quoi pense-t-il ? Trois questions que je rumine incessamment, et auxquelles j'enrage de ne pouvoir accrocher une réponse satisfaisante.

Sans compter qu'à cette époque de l'année où les routes sont si mauvaises, les journaux sont pleins de récits d'accidents arrivés aux voitures publiques. Je me figure que tu as versé, et je te vois blessé, mourant, sur le grabat de quelque misérable auberge de village, en butte aux férociétés malhabiles des Dupuytren de l'endroit. Alors mon cœur cesse de battre et j'ai froid partout.

Je me suis levée sous l'empire de ces images sombres, et j'ai pris la résolution de m'éclairer sur ton sort. Je me suis souvenue d'avoir ouï chanter les louanges d'une demoiselle Amanda, jeune somnambule douée d'une lucidité extraordinaire, dit-on, et qui opère des merveilles de

clairvoyance et de double vue , sous la direction d'un célèbre magnétiseur.

— J'irai consulter cette demoiselle Amanda, me suis-je dit; je veux savoir à quoi m'en tenir; cette incertitude me pèse horriblement.

Sur ces entrefaites, la marquise m'a fait prévenir qu'elle viendrait me visiter dans l'après-midi. J'ai répondu que j'étais désolée de ne la point recevoir, ayant moi-même à sortir tout le jour pour des courses indispensables.

Vers deux heures, je me suis embarquée à pied, et seule, ne voulant initier personne aux faiblesses de mon cœur. Devant Notre-Dame-de-Lorette, j'ai pris un coupé; je m'y suis blottie, et j'ai donné au cocher l'adresse de la somnambule, qui demeure à côté de l'Observatoire, à l'autre bout de Paris.

J'étais fort émue en montant l'escalier de mademoiselle Amanda. Quoique je n'aie pas une foi très-robuste dans les miracles du magnétisme, on raconte des choses si prodigieuses que souvent il m'arrive de me sentir disposée à augmenter le nombre des croyants.

Une sorte de valet en livrée équivoque m'a introduite dans un grand salon assez démeublé. Un monsieur chauve se taillait les ongles devant un bureau en bois d'acajou. C'était l'illustre magnétiseur en personne.

— Monsieur, lui ai-je dit, je désire une consultation de votre somnambule. Est-ce possible?

Le magnétiseur a sonné.

— Prévenez mademoiselle Amanda qu'on l'attend au

salon, a-t-il dit au valet qui paraît composer à lui seul tout le domestique de la maison.

Peu d'instants après, mademoiselle Amanda est apparue. C'est une grosse fille laide et commune; elle porte les cheveux courts et frisés à la Ninon.

— Asseyez-vous! a proféré le magnétiseur d'une voix terrible.

La pauvre fille s'est laissée choir dans un fauteuil à la Voltaire qui est le trépied de cette pythonisse.

— Dormez! s'est-il écrié d'une voix plus terrible encore.

— Je dors, a répondu la somnambule, qui s'est trémoussée légèrement sur son fauteuil.

— Et présentement, madame, que vous plaît-il de savoir? a demandé le magnétiseur en se tournant de mon côté.

— Je suis sans nouvelles d'une personne absente, ai-je répondu; que fait cette personne? et comment se porte-t-elle?

— Vous êtes-vous munie de quelque objet qui provienne de cette personne?

— Voici dans ce médaillon une mèche de ses cheveux. Cela convient-il?

— A merveille.

J'ai donné le médaillon au magnétiseur qui l'a remis à la somnambule. Tu connais ce médaillon, cher Didier; c'est celui sur lequel Maxime David a peint le portrait de mon frère, le capitaine, en garnison depuis quinze mois à Montauban.

Mademoiselle Amanda a regardé du coin de l'œil le portrait du capitaine, puis elle a flairé tes cheveux avec une ardeur qui m'eût rendue jalouse, si elle n'était si laide.

Tout à coup elle a poussé un grand cri, et moi je suis devenue pâle comme une morte.

— Qu'y a-t-il ? mon Dieu ! qu'y a-t-il ? ai-je demandé avec angoisse.

— Silence ! a répondu le magnétiseur avec autorité.

Alors, et d'une voix entrecoupée, la somnambule a déclamé les paroles suivantes :

— Je le vois... je le vois... il est à la tête de sa compagnie... plusieurs centaines d'Arabes les entourent, les enveloppent, les harcèlent... Une balle ennemie frappe son cheval qui s'abat et meurt... Il fait des prodiges de vaillance... son sabre est teint du sang arabe... Déjà son bras puissant a fait mordre la poussière à quatorze Beni-zoug-zoug... Il s'élance au milieu des ennemis... il fait une trouée... il se sauve... il est sauvé !

Moment de silence, durant lequel mademoiselle Amanda remue les lèvres sans parler et pleure des larmes grosses comme des lentilles.

— Je le vois encore, mais plus confusément, reprend-elle ; il s'agenouille, il remercie l'Être Suprême, et le nom de son épouse adorée, le vôtre, madame, monte vers l'azur du ciel dans une prière ardente.

— Voulez-vous en apprendre davantage sur le compte de M. votre mari ? a murmuré le magnétiseur à mon oreille.

— Merci, je sais tout ce que je voulais savoir.

— Je puis réveiller le sujet ?

— A votre aise.

— Réveillez-vous ! a-t-il crié d'une voix de stentor.

— Je suis réveillée, a soupiré mademoiselle Amanda en se frottant les yeux et en se détirant les bras.

Je n'y tenais plus ; j'étouffais, j'étais suffoquée par une violente envie de me fâcher, et par une envie de rire plus violente encore. J'ai repris mon médaillon et suis partie à la hâte.

Didier, ça m'a coûté vingt francs !

12 décembre.

Ceux qui ont inventé le mariage étaient sans doute deux orphelins. Ils ont dû être bien heureux, ceux-là, ne s'apportant en dot ni beaux-pères ni belles-mères réciproques !

Moi, je possède une belle-mère, et je tremble pour mon bonheur.

Me voilà, sinon brouillée avec madame de Serthain, du moins en grand froid avec elle. Nous pourrions bien jouer la comédie de la réconciliation, lorsque mon mari sera de retour ; mais je suis sûre qu'elle m'en voudra éternellement ; — moi, je suis certaine de ne lui pardonner jamais.

Non, certes, je ne lui pardonnerai pas ses soupçons blessants, son injurieuse déflance et l'odieux espionnage qu'elle n'a pas rougi d'employer envers sa belle-fille.

Je sors de chez elle ; la scène a été courte et vive. Pif ! paf ! pouf ! les impertinences tombaient dru comme grêle et sifflaient comme des balles, un jour de bataille.

Étonnée que j'aie eu l'audace de ne point l'attendre,

l'autre jour, alors qu'elle m'avait annoncé sa visite, la marquise a ordonné à un de ses gens de se tenir tapi à l'angle de ma rue et de me suivre partout où j'irais.

On m'a vue sortir d'un pas inquiet, monter furtivement dans une voiture de place et me diriger vers un quartier perdu.

On m'y a accompagnée; je me suis arrêtée devant la porte d'une maison d'apparence douteuse; je suis entrée dans cette maison; j'y suis restée une demi-heure, et quand j'ai reparu sur le seuil, j'étais rouge et semblais agitée.

Après cette longue et minutieuse énumération de mes faits et gestes, ma belle-mère s'est croisé les bras et m'a regardée dans le blanc des yeux.

— Suis-je bien informée? a-t-elle dit d'une voix qu'elle cherchait à rendre accablante.

— Parfaitement, madame.

— Ainsi vous ne niez pas?

— Pourquoi nier la vérité?

— Votre conduite est bien légère, madame!

— Et la vôtre bien odieuse.

— M'éloigner pour courir je ne sais où!

— M'espionner comme une coupable!

— Défiance est mère de sûreté!

— Assez, madame; votre doute me salit. Vous allez tout savoir.

J'ai raconté ma visite à la somnambule et n'ai omis aucun détail. Lorsque j'ai eu fini, la marquise a haussé les épaules.

— Cette histoire n'est pas mal imaginée, a-t-elle dit ; il est fâcheux qu'elle ne soit guère vraisemblable.

— Vous n'y croyez pas ?

— Médiocrement ; et je suppose que M. Gaston de Nangis n'y croirait pas davantage.

— M. Gaston de Nangis ! ai-je repris avec étonnement ; quel est ce monsieur ? Et qu'importe son opinion ?

— Oh ! que voilà donc une surprise admirablement jouée ! a ricané la marquise. Vous ne connaissez pas M. de Nangis, à présent ? un célibataire qui fait profession de vous adorer, et qui va soupirant partout que vos beaux yeux le feront mourir d'amour.

Mes oreilles se sont dilatées outre mesure.

— Vous parlez en rébus et en charades, ai-je dit ; veuillez vous expliquer.

— C'est inutile ; à bon entendeur, salut.

Je me suis levée et me suis dirigée vers la porte.

— Encore un mot, a repris aigrement madame de Serthain ; et ce mot est un avis que vous ferez bien de suivre : s'il vous plaît de commettre des imprudences, obligez-moi de patienter jusqu'au retour de votre mari.

Je suis partie n'y comprenant rien et me demandant quel est ce M. de Nangis qui m'adore et que je ne connais pas du tout ?

Gaston de Nangis... un joli nom.

17 décembre.

Aujourd'hui, si je calcule bien, je recevrai la lettre de Didier. Je me suis déjà informée trois fois si le facteur

est passé, et Julie m'a fait trois réponses négatives. Pourquoi ce retard ? Manquerait-il à sa promesse ? Oh ! ce serait affreux ! J'ai tant besoin d'être aimée et consolée ! Je n'ai point revu ma belle-mère ; je vis seule, triste, découragée, et comme la fleur brûlée par les ardeurs du jour attend les larmes de la nuit, ainsi j'attends les douces paroles et les serments d'amour de mon cher absent.

Quel est ce bruit ? voici Julie ; elle accourt. Soyez béni, mon Dieu ! enfin je vais goûter un moment de bonheur. Hélas ! je ne suis pas gâtée : c'est le premier depuis dix jours.

Encore une déception, mais j'avoue qu'elle est cruelle. Cette lettre rêvée si tendre, si amoureuse, si passionnée, je la copie textuellement :

« Ma chère Ernestine,

» J'ai fait un excellent voyage ; à peine arrivé, je me suis
» abouché avec tous mes gens ; l'affaire prend une bonne
» tournure. Mon départ a été si prompt que j'ai négligé
» de voir mon agent de change et de lui donner mes
» ordres.

» Écris donc à Villedieu de vendre mes Orléans, d'acheter du Centre et de veiller à mes Fampoux.

» Je n'ai pas le loisir de t'en dire davantage. Je serai à Paris à l'époque convenue.

» Adieu ; tout à toi.

» DIDIER DE SERTHAIN. »

Je me rappelle avoir vu jouer un beau drame de M. Vic-

tor Hugo intitulé *Ruy-Blas*. Dans ce drame, on voit une jeune femme, une reine, qui est séparée de son époux et qui attend de ses nouvelles avec une vive impatience. Au plus fort de son inquiétude et de sa tristesse, on annonce un envoyé porteur d'un message. Elle brise le cachet d'une main tremblante; le message de l'époux est ainsi conçu :

« Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups. »

J'étais bien jeune alors, et je ris beaucoup du laconisme bourru de cet alexandrin conjugal. Hélas ! je ne supposais point que la fiction du poète se changerait en une désolante réalité.

Pauvre femme ! pauvre reine ! que je vous plains si vous avez souffert la moitié seulement de ce que je souffre depuis une heure !

18 décembre.

Ce matin, en me tirant du bain, Julie m'a trouvée changée à faire peur.

— Oh ! mon Dieu ! s'est-elle écriée, est-ce que madame serait malade ?

La vérité est que j'ai les yeux battus, le teint fatigué, les ombres jaunes. J'ai passé la nuit sans sommeil, pleurant comme une Madeleine. De temps en temps, vaincue par la fatigue, j'ai senti mes idées se troubler, et j'ai rêvé tout éveillée. Alors mille fantômes se sont dressés devant moi, m'insultant de leurs voix ironiques, me poursuivant de leurs sourires moqueurs.

— Nous sommes les âmes des épouses trahies, des amantes délaissées, disaient ces blancs fantômes en m'en

fermant dans une ronde infernale. — Viens avec nous, viens, ô notre sœur, comme nous délaissée, ainsi que nous trahie !

Et un chœur de voix railleuses chantait sur une mélodie d'un rythme étrange :

« Fais vendre mes Orléans ! »

« Achète du Centre ! »

« Veille à mes Fampoux ! »

D'autres fois, je croyais voir la reine d'Espagne ; elle s'appuyait amoureusement sur le bras de Ruy-Blas, et, se penchant à mon oreille, elle soufflait des paroles embrasées qui empourpraient mon front et me donnaient la fièvre.

Pourquoi le nom de M. Gaston de Nangis m'est-il apparu en lettres de feu sur les murs de ma chambre et sur les tentures de mon lit ?

Didier, je viens de relire votre lettre ; j'ai beau l'interpréter de toutes les façons, la tordre dans tous les sens, il m'est impossible d'en extraire un mot tendre, une syllabe affectueuse. Ainsi donc, huit jours d'absence ont suffi à effacer mon souvenir de votre cœur, comme le souffle de la méchante femme de mon rêve suffisait à effacer mes traits de l'ivoire où ils étaient représentés. Qu'ai-je fait pour être ainsi traitée ? Quel est mon crime ?

19 décembre.

J'ai pris mon grand courage, et j'ai fait une visite à ma belle-mère plus empesée, plus roide, plus douairière que jamais.

Le thermomètre de son affection est descendu à seize degrés au-dessous de zéro, température de 1829, l'année du grand hiver.

Je l'avais laissée neige, je l'ai retrouvée glaçon.

Toutefois, l'extrême froideur de son accueil ne m'a point démontée ; je m'y attendais et m'étais résignée d'avance à prendre à ma charge tous les frais de la réconciliation.

C'est pourquoi je me suis faite humble et soumise, moi qui sens bouillonner dans mon cœur l'indépendance et l'orgueil des anges révoltés.

A tout prix je voulais reconquérir les bonnes grâces de madame de Serthain. Mon père et ma mère sont morts il y a longues années, hélas ! Le tuteur qui m'a élevée et qui recevait trois mille francs par an pour ses frais de tutelle ne m'a jamais témoigné de la tendresse que pour mille écus. L'affection de madame de Serthain me devient donc indispensable, aujourd'hui surtout que je parais avoir perdu l'amour de mon mari.

Voilà ce que je me disais afin de m'encourager dans la voie si difficile de modération et de patience où je me suis résolument engagée.

Et d'ailleurs, à qui me plaindrais-je de Didier, si ce n'est à sa mère ? ajoutais-je en moi-même.

Enfin, lorsque j'ai supposé le moment propice, j'ai donné un libre cours aux larmes qui m'étouffaient.

— Qu'avez-vous donc ? Qu'est-ce qui vous prend ? a demandé la marquise avec plus d'étonnement que de réel intérêt.

J'ai sanglotté, et, sans avoir la force de parler, j'ai tendu la lettre de mon mari.

Madame de Serthain l'a déployée méthodiquement et l'a parcourue d'un œil impassible.

— Eh bien ? a-t-elle dit en me rendant la lettre.

— Eh bien ! il ne m'aime plus, c'est évident. — Je ne suis plus sa petite femme chérie, je suis son homme d'affaires. On dirait un extrait de la correspondance de M. et de Madame Denys... Après quatre mois de mariage... quelle indignité !

— Vous extravaguez, ma bru, a repris la marquise ; ce billet me semble très-convenable. Didier commence en vous appelant sa *chère Ernestine* ; il termine en disant *tout à vous*. Qu'exigez-vous de mieux, je vous prie ? Vous-driez-vous qu'il s'amusât à vous écrire comme on s'écrit dans les romans ? Voilà où serait l'indignité.

— J'espérais une lettre comme il savait si bien les tourner avant notre mariage. Ce n'est point dans ce temps-là qu'il m'eût entretenue de ses Orléans et de ses Fampoux !

La marquise est restée foudroyée un bon moment.

— Mon fils a osé vous écrire avant que vous soyez sa femme ? a-t-elle enfin demandé avec une voix de réquisitoire.

— Oui, madame.

— Et vous avez accepté ses lettres ?

— Il me les offrait si poliment !

— Et vous les avez lues ?

— Puisque j'avais tant fait que de les recevoir...

— Et vous avez répondu, peut-être ?

— Puisque j'avais tant fait que de les lire...

— Belle morale, en vérité ! a reparti madame de Serthain ; c'est-à-dire que le jour où il plaira à M. Gaston de Nangis d'entrer en correspondance avec vous, sans doute il vous paraîtra tout naturel de recevoir ses billets, de les lire et d'y répondre ?

A peine ce maudit nom a-t-il été prononcé, j'ai senti que je devenais cramoisie.

— Vous rougissez, ma bru ? a dit la marquise d'un ton sévère.

— Oui, madame ; je rougis d'indignation, de colère. Je me demande qui vous a donné le droit de m'insulter comme vous le faites ? Quant à moi, ce vilain droit, je vous le refuse absolument.

J'ai pris congé d'elle par une froide révérence et me suis retirée en proie à une indicible émotion.

C'est le bon Dieu qui a formé le cœur des mères ; — c'est le diable qui a pétri l'âme des belles-mères.

Gaston de Nangis... malgré moi ce nom bourdonne dans ma pensée ; où donc ma belle-mère a-t-elle rêvé les folies qu'elle me débite sur le compte de ce galant mystérieux ? Il me semble bien impossible qu'on m'adore, alors que je ne sais ni l'âge, ni la position sociale, ni la couleur des cheveux de mon adorateur. Aurais-je donc affaire à un autre chevalier de Maison-Rouge ? Mais moi je ne m'appelle point Marie-Antoinette et ne suis pas la reine de France.

20 décembre.

J'ai dix-neuf ans, la taille souple, le pied mignon, la main petite, les dents blanches, la bouche vermeille, les yeux noirs, les cheveux blonds et je suis folle de mon mari.

Et l'on me traite comme si j'avais les cheveux gris, les yeux éraillés, la bouche plissée, les dents branlantes, la main ridée, le pied énorme, la taille déformée et soixante ans.

Énigme que je ne peux deviner; mystère qu'il ne m'est pas donné d'approfondir.

Quand je suis tout amour, d'où vient qu'on est tout chemin de fer?

20 décembre.

Eh bien! le mystère est approfondi; l'énigme est devinée.

J'ai fait aujourd'hui une trouvaille précieuse.

J'étais dans le cabinet de Didier, furetant dans son bureau où je cherchais quelques feuillets de papier glacé, afin de continuer mon journal.

Par hasard, ma main s'est posée sur un ressort caché; le ressort a joué et j'ai vu s'ouvrir un tiroir inconnu. Ce tiroir est plein de lettres parfumées. Tout d'abord, j'ai espéré que j'avais là, devant moi, serrée précieusement, ma correspondance de jeune fille; mais cet espoir s'est évanoui aussitôt. Il m'a suffi d'un coup-d'œil pour me convaincre que ces lettres ne sont point miennes. C'est un

épisode de la vie de garçon de M. de Serthain, un vrai roman épistolaire relié dans une vingtaine d'enveloppes élégantes.

Voici le dernier chapitre de ce petit roman amoureux. Je le transcris à cette place afin de m'en souvenir toujours.

« Laissez-moi, mon cher ami, venir au secours de
» votre hypocrisie et de vos mensonges. Vous m'avez
» aimée, vous ne m'aimez plus. Je fais mieux que de
» m'en douter, j'en suis sûre. Épargnez-vous donc une
» comédie qui doit vous être pénible et qui m'est odieuse.
» Reprenez votre liberté, puisqu'il vous a plu de me re-
» prendre votre cœur.

» Je vous dis ces choses sans amertume, croyez-le.
» Je ne suis point surprise de ce qui arrive ; cela devait
» arriver infailliblement. N'ai-je pas fait tout ce qui est
» nécessaire pour qu'il en soit ainsi ? Donc, c'est ma
» faute, ma propre faute, ma très-grande faute !

» Mon amour pour vous a été trop sincère, trop pro-
» fond pour que j'aie songé le moins du monde à appor-
» ter dans nos relations de la coquetterie ou de la ruse.
» Je vous ai laissé fouiller à votre aise dans les replis les
» plus secrets de mon âme. Qu'y avez-vous trouvé ? votre
» seule pensée, votre seule image. Je me suis montrée à
» vous telle que je suis : fière de votre amour, heureuse
» d'un regard, joyeuse d'un sourire. Les autres hommes
» me semblaient disgracieux, stupides, mal bâtis. Je ne
» voyais que vous, je ne songeais qu'à vous, vous seul
» éclairiez ma vie. Voilà mes torts ; aujourd'hui je les
» expie.

» Vous autres, messieurs, vous ne nous aimez *beaucoup* que si nous paraissions ne vous aimer qu'*un peu*.
» Êtes-vous assurés de votre triomphe ? tout aussitôt
» vous vous préoccupez d'une victoire nouvelle. La
» crainte, les soupçons, la jalousie, autant d'énergiques
» condiments indispensables à vos cœurs blasés. Une
» femme spirituelle qui veut durer longtemps doit vous
» cacher avec soin la moitié de sa tendresse. Le jour où
» vous êtes sûrs de régner sans partage, hélas ! nous
» sommes à la veille d'être détrônées.

» Adieu, donc, et non plus au revoir. »

Quelle leçon ! et comme elle vient à propos !

22 décembre.

Tout à l'heure Julie m'a abordée d'un air joyeux.

— Est-ce que madame ira au bal ce soir ? m'a-t-elle demandé.

— Au bal ! en l'absence de M. de Serthain ! Perdez-vous l'esprit ?

— Pardon, madame ; c'est qu'on vient d'apporter un bouquet... et je croyais...

— Un bouquet ?

— Délicieux.

— Pour moi ?

— Pour madame.

— Qui me l'envoie ? Savez-vous ?

— Non, madame ; on a sonné ; Joseph a ouvert la porte ; on le lui a remis et l'on est parti en disant : « Pour
» madame. »

— C'est étrange ; voyons ce bouquet.

Julie est sortie un instant ; puis elle est rentrée portant dans ses deux mains une botte de camélias blancs encadrée dans une bordure de violettes de Parme.

— C'est bien, ai-je dit ; laissez-moi.

Si mes pressentiments ne m'égarèrent pas, ce bouquet a dû être cueilli dans la serre de M. Gaston de Nangis. Faut-il le garder ou le renvoyer ? Ah ! j'y songe : un billet est sans doute caché dans ces fleurs. Ces hommes... c'est si rusé et si audacieux !

J'ai passé en revue chaque fleur l'une après l'autre ; je n'ai rien découvert.

Vraiment, ce M. de Nangis est d'un sans-gêne incroyable ; et j'admirerais son aplomb si je n'étais révoltée de son audace. — Mais il a bon goût : son bouquet est ravissant... et il me trouve jolie.

S'il allait venir ? Si ces fleurs annonçaient sa présence ? Le recevrai-je ? Non ; ce ne serait pas convenable. D'autre part, s'il allait conclure que j'ai peur de lui et que je me défie de moi-même ? Ces hommes, c'est si présomptueux !

Tout bien considéré, s'il se présente on le recevra. Je lui ferai comprendre la légèreté, l'inconvenance de sa conduite, et lorsque je le verrai accablé, repentant, convaincu de l'énormité de sa faute, alors, mais seulement alors, je ferai entendre quelques paroles miséricordieuses et je lui permettrai d'aspirer un jour, plus tard, à mon amitié. Voilà tout ce qu'il doit ambitionner et tout ce que je peux lui offrir.

Mais à quoi pense donc Julie ? Je suis coiffée et habillée en dépit du sens commun. Comme c'est heureux pourtant que je me sois regardée dans cette glace, — par hasard.

Même journée, deux heures.

Julie m'annonce qu'on me demande. C'est un monsieur, dit-elle; un monsieur qu'elle ne connaît pas et qui a refusé de dire son nom.

Plus de doute, c'est lui... M. Gaston de Nangis... Déjà !... Quel empressement ! M'aimerait-il donc aussi sincèrement que ma belle-mère l'assure ? Oh ! je me sens émue, tremblante... Cependant ce n'est pas l'heure de trembler et d'être émue. A moi ma force, mon courage à moi ! Soyons femme, en un mot !

Deux heures et demie.

Ayant ouvert la porte du salon d'une main moite et crispée, je me suis trouvée face à face avec un personnage ni vieux ni jeune, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni bien ni mal.

Il m'a saluée en s'embarrassant dans son salut ; je lui ai fait signe de prendre un fauteuil et me suis assise à l'autre extrémité de la cheminée.

— Madame, je viens pour le bouquet, a-t-il dit en balbutiant.

— Quel bouquet, monsieur ?

Je balbutiais plus fort que lui.

— Mon Dieu ! madame, a-t-il repris, c'est un malentendu, et je le déplore.

— Un malentendu ?...

— J'ai commandé un bouquet... une galanterie dédiée à ma femme. J'ai laissé mon adresse, rue Saint-Lazare, 28, au troisième étage ; j'apprends que le porteur s'est arrêté au premier étage et qu'il a sonné à votre porte.

Bonsoir à mes rêves, à mes chimères ; j'ai rendu le bouquet de camélias.

Et moi qui accusais M. Gaston de Nangis !... Qui sait seulement s'il pense encore à moi ?

Ces hommes... c'est si léger !

Huit heures.

J'ai voulu savoir le nom de l'époux modèle qui dédie des galanteries à sa femme. Ils sont si rares, ces époux-là ! J'ai mis Julie en campagne ; voici ce que cette fille a récolté :

Mon visiteur s'appelle M. Joblot ; il est le mari de madame Euphrasine Joblot, dame de lettres en réputation, si j'en crois ma femme de chambre.

Mariés depuis sept ans ; ont trois garçons et deux filles. Madame fait de nombreux romans ; on lui attribue plusieurs collaborateurs. Ménage fort uni. Madame mène par le bout du nez Monsieur, — qui l'adore.

Est-ce qu'on ne serait heureux qu'à ces conditions-là ?

25 décembre.

Madame de Zerny est venue me voir et nous avons passé l'après-midi en tête-à-tête.

Madame de Zerny est une cousine de Didier ; elle a vingt-six ans ; elle est riche, veuve, charmante.

— Eh bien ! chère Ernestine ! m'a-t-elle demandé, avez-vous de fréquentes nouvelles de votre mari ? revient-il bientôt ?

J'ai répondu que je l'attends prochainement et qu'il m'a écrit une fois depuis son départ.

— Une seule fois ! s'est écriée madame de Zerny ; rien qu'une seule fois ! En vérité, ce n'est pas trop... Mais j'imagine que cette lettre est bien longue, bien remplie. Quatre grandes pages couvertes d'une écriture fine et serrée, n'est-il pas vrai ? Il y en a partout, dans tous les sens, et dans les marges ? Oh ! je les connais, ces chères lettres, à qui l'on parle, que l'on tutoie comme des amies, que l'on baise cent fois par jour et qu'on garde longtemps sur son cœur.

Ces paroles m'ont fait un mal affreux. Je me suis rappelé les Orléans et les Fampoux, cette unique affection de M. de Serthain ; mais j'ai fait bonne contenance et j'ai trouvé le courage de grimacer un scurire.

— Vous êtes heureuse, n'est-il pas vrai ? a repris madame de Zerny.

— Oh ! oui, bien heureuse, ai-je soupiré.

— Tant mieux ! et que Dieu vous continue votre bon-

heur. Voyez-vous, ma chère, tous les maris n'y mettent pas la bonne grâce du mien, qui, après m'avoir rendue heureuse durant deux ans et demi et malheureuse pendant six mois, s'est laissé mourir fort à propos au commencement de la quatrième année. La plupart des maris font enrager leur femme et se portent à merveille. Même on a observé que ceux-là surtout jouissent d'une santé florissante. Je vous ferai donc cet aveu parce que votre mari vous adore et que vous le lui rendez bien : « La plus heureuse entre toutes les femmes mariées de ma connaissance (et j'en connais beaucoup !) c'est moi — depuis que je suis veuve. »

Et madame de Zerny m'a glorifié les joies du veuvage avec un entraînement si convaincu, avec une éloquence si spirituelle, que j'ai dû l'interrompre. Dans les bas-fonds de mon cœur j'ai presque senti germer une mauvaise pensée.

— À propos, a-t-elle dit en partant, savez-vous le bruit qui court ?

— Quel bruit fait-on courir ?

— On assure que vous causerez un affreux malheur.

— Moi, grand Dieu ! et pourquoi ?

— M. Gaston de Nangis parle de se brûler la cervelle en l'honneur de vos beaux yeux.

Malgré le ton léger dont ces horribles paroles ont été prononcées, j'ai senti mes jambes trembler ; je me suis cramponnée au dossier d'un fauteuil.

— Qu'avez-vous ? a demandé madame de Zerny, à qui ce trouble subit n'a point échappé.

— Je ne sais; j'ai des étouffements, je ne me sens pas bien. Quant à ce M. Gaston de Nangis, ai-je repris en raffermissant ma voix, il est étrange que chacun m'entretienne de son amour, et que lui seul ne m'en dise rien.

— Vous ne le connaissez pas?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Voulez-vous que je vous le présente?

Cette question si naturelle m'a bouleversée. J'ai répondu *oui* sans savoir ce que je répondais.

Madame de Zerny a réfléchi deux secondes.

— Demain tout mon temps est pris, a-t-elle dit; mais après-demain je suis libre comme une veuve. Restez chez vous vers trois heures, je vous l'amènerai.

Disant ces mots, elle est partie.

J'ai voulu la rappeler, lui dire que je défendrai ma porte, que je n'entends point, mon mari absent, donner l'entrée de ma maison à un jeune homme qui me compromet par une passion indiscrete et diverses autres raisons tout aussi concluantes.

Mais il était trop tard; elle avait disparu.

24 décembre.

J'ai profité d'une belle journée, et j'ai passé deux heures aux Tuileries.

Le hasard m'a dirigée vers cette partie du jardin appelée la Petite-Provence.

Des enfants et des vieillards se chauffaient au soleil.

Un petit garçon se prélassait à la meilleure place. Tout à coup il se lève et court après une balle qu'un camarade vient de lui jeter. Alors une petite fille s'élance, et la place vide est remplie aussitôt.

— Émile, lui dit-elle, nous sommes en hiver; qui quitte sa place la perd !

— Hein ! Didier, quel présage ! — Qui quitte sa place la perd !

Si l'on était superstitieux, pourtant !

25 décembre, deux heures et demie.

C'est dans une demi-heure que madame de Zerny va me présenter M. Gaston.

Resterai-je ?

M'en irai-je ?

Ces deux points d'interrogation oscillent dans ma pensée avec la régularité désespérante du balancier de ma pendule.

Trois fois j'ai dit à Julie que j'ai mal aux nerfs et que je ne recevrai pas.

Trois fois je lui ai dit que mes nerfs vont mieux et que je pourrai recevoir.

Oh ! Gaston, il faudra que vous m'aimiez bien pour me payer de tout ce que j'ai déjà souffert... de tout ce que je suis appelée à souffrir pour vous !

Je viens de relire la lettre trouvée dans le bureau de mon mari. Cette lettre fixe mes irrésolutions. Je te recevrai, Gaston !

Quatre heures.

Madame de Zerny est venue , mais elle est venue seule.

— Et M. de Nangis, ai-je demandé, où est-il?

— Dans son lit, ma chère.

— Malade?

— Oui; son catharre le fatigue beaucoup à cette époque de l'année.

— Son catharre! me suis-je écriée, il a un catharre!

— Entre nous, il s'y mêle un peu de goutte et de rhumatisme, mais nous ne sommes point censées nous en douter. Il a toutes les susceptibilités d'un jeune homme.

— Il n'est donc pas de la première jeunesse?

— Ni de la deuxième non plus.

— Il a?...

— Soixante ans; aussi la passion que vous lui avez inspirée est-elle pour nous tous un grand sujet de divertissement. Pour ma part, je suis désolée de ce contretemps, me faisant une fête d'assister à ce premier rendez-vous. Vous auriez vu à quel point il est réjouissant dans son rôle d'amoureux!

J'ai ressenti une commotion comparable à celle qu'on doit éprouver lorsqu'on se précipite la tête la première du haut des tours Notre-Dame.

Avoir soixante ans, la goutte, des rhumatismes, un catharre, et s'appeler Gaston de Nangis, — comme un jeune premier du répertoire de M. Scribe!

Passé trente-cinq ans, un homme devrait être déposé de son nom de baptême.

27 décembre.

Hier Didier est arrivé à Paris.

Il a demandé à lire mon journal; j'ai répondu que cette sottise de Julie m'en a fait des papillotes.

J'étais folle, en vérité! Didier m'aime toujours; il m'aime plus tendrement que jamais.

Mon Dieu! comme on nous ferme aisément la bouche... avec un baiser.

Mais il peut se faire que Didier ne soit pas toujours si éloquent, que je ne sois pas toujours si crédule, et que je rencontre sur mon chemin des Gaston jeunes, alertes, dispos et bien portants.

C'est pourquoi, à l'avenir, je suivrai mon mari dans tous ses voyages, dût-il m'emmener au bout du monde.

C'est la moralité de mon journal.

LE

TREIZIÈME JURÉ.

I

Lorsque Pierre Granger, escorté de quatre gendarmes, entra dans la salle de la Cour d'assises et prit place sur le banc des accusés, il se fit un grand mouvement dans la foule, qui était venue de tous les points du département pour assister aux débats de cette cause célèbre. Ceux qui n'avaient pu pénétrer dans la salle se dressèrent sur leurs orteils; d'autres, agiles comme des couleuvres, s'enroulèrent autour des colonnes qui décoraient la salle des Pas-Perdus; on en vit qui, s'accrochant aux chambranles de la grande porte, se suspendirent aux sculptures de la boiserie, simulant toutes sortes de cariatides vivantes. Même, il y en eut un qui poussa la curiosité et l'oubli des

convenances jusqu'à poser un pied indiscret sur la gibberne du factionnaire chargé de maintenir le bon ordre. Grâce à ce point d'appui improvisé, il sauta sur les épaules du soldat, et s'y assit commodément, jambe de ci, jambe de là. Mais cette ruse ne lui réussit guère. Le soldat, humilié des rires moqueurs de l'assistance, lui détacha de grandes bourrades dans la figure et un bon coup de crosse dans les reins. Je me souviens aussi que le mauvais plaisant fut conduit en prison et qu'on l'y retint pendant douze heures.

Pierre Granger n'était point un criminel ordinaire, un de ces pauvres diables de coquins auxquels la Cour nomme un défenseur d'office, qu'on juge en présence d'un auditeur inattentif et qui s'en vont peupler obscurément les lagnes de l'Etat, sans que les populations se préoccupent du passage de la voiture cellulaire. Pierre Granger avait eu les honneurs des journaux judiciaires. Le *Droit* lui consacra trois colonnes de biographie, et la *Gazette des Tribunaux* reproduisit l'acte d'accusation; faveur insigne! Enfin on savait que diverses feuilles parisiennes avaient envoyé des sténographes, ce qui est le comble du succès en matière criminelle.

On savait, en outre, que M^e Lepervier s'était chargé de la défense, et que M. Tourangin, le procureur du roi, prendrait la parole, ce qui ne lui arrivait que dans les circonstances tout à fait solennelles. Or, ces deux noms en disent plus que deux pages de commentaires, M^e Lepervier étant, au temps dont je parle, la gloire du barreau, de même que M. Tourangin était l'honneur du ministère

public. Lorsqu'il leur arrivait de s'escrimer l'un contre l'autre, la foule accourait comme au Théâtre-Italien quand les noms de Mario et de Lablache figurent sur la même affiche; comparaison d'autant plus juste que l'avocat possédait un registre de ténor fort agréable, tandis que le gosier du procureur renfermait des cordes graves et cavernueuses, bien faites pour porter un trouble salutaire dans les consciences bourrelées. Et l'on voyait se presser aussitôt tous ceux qui aiment la belle éloquence, les périodes sonores et les phrases rondes comme des billes de billard. C'était alors une véritable dél'auche de tropes et d'onomatopées, une orgie de prosopopées, de périphrases et de métaphores. Toutes les figures de rhétorique défilaient devant l'auditoire charmé, s'appelant, se fuyant, folâtrant et se livrant entre elles des luttes charmantes, à la manière des bergers de Virgile. C'était un luxe d'épithètes à désespérer l'abbé Delille. Point de substantif qui ne fût suivi incontinent de son adjectif, comme ces grandes dames d'un autre siècle qui traînaient toujours après elle un petit laquais chargé de porter la queue de leurs jupes de satin. Dans ce langage pompeusement imagé et qui avait horreur du mot propre, un homme s'appelait un mortel, un cheval s'appelait un coursier et la lune s'appelait la pâle Phœbé. On ne disait point mon père et ma mère; on disait les auteurs de mes jours : un rêve était un songe, un verre une coupe, une voiture un char, un couteau un glaive, et le vent devenait l'aquilon — ce qui produisait, à la longue, des effets de style de toute beauté.

Pierre Granger était un solide gaillard de cinq pieds neuf ou dix pouces, âgé de trente-huit ans, aux cheveux crépus, au teint coloré, aux formes carrées, avec de petits yeux ronds et brillants comme ceux des oiseaux nocturnes. On l'accusait d'avoir étranglé sa femme, de l'avoir coupée en morceaux, et d'avoir mis le feu à sa maison pour faire disparaître les traces du crime, ce qui occasionna l'asphyxie de ses trois enfants. Cet entassement de monstruosité n'avait point tardé à lui donner un relief considérable. Des bassesses furent commises auprès du geôlier de la prison par de très-jolies femmes, qui brûlaient du désir de contempler cet horrible drôle. On s'arrachait ses autographes depuis qu'on savait que madame Césarine Langelot — qui était la lionne du chef-lieu — possédait quatre lignes de son écriture sur son album, entre une ballade du professeur de rhétorique et un problème résolu par l'ingénieur en chef du département, lesquels ne se montraient que médiocrement flattés du voisinage.

J'en ai dit assez, je crois, pour qu'on s'explique aisément toutes les circonstances énumérées ci-dessus : l'envoi des sténographes de Paris, la présence simultanée du célèbre Lepervier et de l'éloquent Tourangin, l'empressement de la foule, et surtout le grand mouvement de curiosité qui se manifesta dans l'auditoire, lorsque Pierre Granger entra dans la salle de la Cour d'assises et s'assit, entre quatre gendarmes, sur le banc des accusés.

Mais Pierre Granger n'était point une de ces lymphatiques natures qui s'embarrassent gauchement dans une

timidité niaise et maladroite. Sans se préoccuper des douze ou quinze cents paires d'yeux rivées sur sa personne, son attention se fixa tout d'abord sur les belles dames privilégiées auxquelles des places avaient été réservées derrière la Cour, et il se prit à darder sur elles des regards pétillants du cynisme le plus effronté et de la plus ardente convoitise.

Les noms des douze jurés furent tirés au sort et le président demanda au ministère public et à la défense s'ils avaient des récusations à exercer.

La défense répondit que les douze noms proclamés appartenant à des personnes essentiellement honorables, impartiales et éclairées, elle croirait leur faire une injure si elle exerçait la moindre récusation.

Le ministère public fit une déclaration analogue ; mais, attendu la longueur présumée des débats, il requit l'adjonction d'un juré supplémentaire. La Cour ayant fait droit à ses conclusions, le président plongea de nouveau la main dans l'urne, d'où il tira un bulletin portant le nom du major Vernoc.

A ce nom, un léger frémissement courut dans la salle. M. Tourangin et M^e Lepervier échangèrent un rapide regard qui pouvait se traduire ainsi :

— Est-ce que vous ne récusiez pas cet homme ?

Mais ni l'un ni l'autre ne parut se soucier de prendre l'initiative. Un huissier conduisit donc le treizième juré à la place qui lui était destinée. Le président ayant donné l'ordre de commencer la lecture de l'acte d'accusation, peu à peu le silence se fit dans la foule, qui ne voulait

rien perdre de cet intéressant morceau de littérature criminelle, dans la rédaction duquel le procureur général, son auteur, avait déployé, lui aussi, un grand luxe de métaphores, de prosopopées, d'épithètes sonnantes et de phrases peut-être encore plus rondes que celles de M. Tourangin lui-même.

Ce major Vernoc habitait la ville depuis quatre ans. Tout le monde le saluait du nom de major, et cependant personne ne pouvait dire dans quel régiment il avait gagné son grade. On ne lui connaissait ni parents, ni alliés, ni famille. Quelques-uns cherchèrent à le sonder à cet égard; mais le major avait une façon uniforme de répondre qui n'était point faite pour encourager les questionneurs.

« Est-ce que je m'inquiète de vos affaires, moi ? disait-il invariablement à l'indiscret qui venait de hasarder un point interrogatif. Votre bicoque de ville me convient; l'air y est vif, les femmes y sont jolies, le vin n'y est pas mauvais, et j'ai la fantaisie d'y manger ma retraite. Cette prétention vous offense-t-elle ? Touchez là, je suis votre homme; à l'épée, au sabre, au pistolet, me voilà prêt à vous rendre raison. »

Le major Vernoc était de taille à accomplir scrupuleusement sa promesse. Le très-petit nombre de personnes qui avaient pénétré dans son appartement racontaient que sa chambre à coucher offrait l'aspect d'une vraie panoplie. On citait entre autres une douzaine de pistolets, artistement entrelacés, avec lesquels le major se vantait de faire mouche à tout coup, de couper à trente-cinq pas une balle sur la lame d'un couteau et de tuer les hirondelles au vol.

C'était, au demeurant, un fort galant homme, indifférent aux affaires du voisin, très-régulier dans ses habitudes, ponctuel comme une échéance et fumant d'excellents cigares qu'un sien ami, disait-il, lui envoyait directement de la Havane.

Au physique, il était grand, d'une maigreur excessive, toujours habillé de noir, très-chauve, portant de longs éperons vissés aux talons de ses bottes, la moustache relevée en croc et le chapeau légèrement incliné sur l'oreille gauche.

Il faisait partie de notre cercle, où il arrivait invariablement à sept heures. Il ne jouait jamais, s'asseyait à l'écart, prenait un journal et ne tardait pas à s'endormir pour ne se réveiller qu'au premier coup de minuit. Alors il allumait un cigare, frisait le croc de ses moustaches, faisait sonner sur le parquet la mollette de ses éperons et s'éloignait après nous avoir salués avec une raideur toute militaire.

Parfois il arrivait qu'un de nous lui disait :

— Bonne nuit, major !

A ces mots, le major s'arrêtait tout d'une pièce, et, fixant son œil gris sur son interlocuteur, il inclinait légèrement la tête et répondait un : *Bonne nuit, Monsieur* ; mais d'un ton si sec, avec un accent si rude, que cela ressemblait infiniment plus à un souhait maléfisant qu'à une parole de politesse.

Nous finîmes par observer que celui d'entre nous qui se hasardait ainsi à converser avec ce diable de major était, tout le reste de la soirée, victime d'un guignon que

rien ne pouvait combattre. Au jeu, il vidait ses poches sans avoir la consolation de gagner une seule partie; d'un coup de coude il renversait une lampe qui se brisait en cent morceaux, et il était rare qu'en rentrant chez lui il ne fût pas le héros de quelque méchante aventure. Si bien que nous en vinmes à nous persuader que le major avait le *mauvais œil*, comme disent les Italiens; et cette locution, lorsqu'un désagrément quelconque nous survenait : « Il faut croire que j'ai souhaité une bonne nuit au major, » était devenue familière parmi nous.

Le major Vernoc dinait à la table d'hôte de l'hôtel des *Armes de France*. Il s'y montrait silencieux comme partout, et paraissait assez content de l'ordinaire. Un seul jour — et ce jour était précisément le vendredi saint — il se plaignit, fit grand tapage et donna lieu à une scène très-blâmable d'irréligion qui se répandit promptement dans la ville, où elle produisit un effet que je vous laisse à penser.

Après avoir mangé son potage, il jeta un coup d'œil sur la table, fronça le sourcil et appela le maître d'hôtel.

— Pourquoi un diner exclusivement maigre? demanda-t-il.

— Monsieur le major oublie sans doute que c'est aujourd'hui le vendredi saint.

— Servez-moi deux côtelettes.

— Impossible, monsieur le major. On ne trouverait pas un gramme de viande chez les bouchers, objecta le maître d'hôtel scandalisé.

— Avez-vous du gibier, au moins?

— Pas davantage.

— Tas de brutes ! s'écria le major, qui asséna sur la table un si furieux coup de poing que les bouteilles se prirent à trébucher comme si tout le vin contenu dans leurs flancs leur était subitement monté au goulot.

Puis il fit un signe au garçon.

— Baptiste, dit-il, va chez moi et apporte la carabine rayée qui est pendue au chevet de mon lit.

Le maître d'hôtel devint très-pâle et trembla de tous ses membres.

Baptiste reparut l'instant d'après. Il portait une très-belle carabine à deux coups. La crosse était incrustée de minces niellures d'argent qui dessinaient des arabesques folles. Le major fit jouer les batteries de sa carabine, renouvela les capsules et coula des chevrotines dans les canons.

Le maître d'hôtel se laissa tomber sur une chaise plus mort que vif.

— Grâce ! grâce ! murmura-t-il en joignant les deux mains.

Le major haussa les épaules et sortit sans répondre. Tous les convives le suivirent à distance.

L'hôtel des *Armes de France* était voisin d'une vieille église consacrée à saint Patrice, que surplombait un clocher très-pointu et d'une prodigieuse hauteur. Tout en haut du clocher des corbeaux avaient fait leurs nids, et chaque jour, à l'heure où les cloches étaient mises en branle, nous les apercevions voleter tout effarés autour du clocher en poussant des cris sinistres.

Le major fit le tour de l'église, s'adossa à un pan de mur délabré où croissaient, en toute liberté, le lierre, le lichen et la joubarbe, et il attendit le passage des corbeaux. Une minute ne s'était pas écoulée que deux coups de feu retentirent, et deux énormes corbeaux, tombant aux pieds du tireur, vinrent témoigner de la justesse de son coup d'œil.

— Sacrebleu ! fit le major en les ramassant, je suis volé... ils sont maigres !

Il rentra à l'hôtel, et, suivant son ordre exprès, une moitié de sa chasse fut accommodée en salmis ; l'autre fut mise à la broche. Il soupa du meilleur appétit, ne laissa pas une miette de son étrange festin, et déclara que, de sa vie, il n'avait fait un plus succulent repas.

A dater de cette époque, le major devint un sujet d'inquiétude pour les uns, de terreur pour les autres, de curiosité pour tous. Lorsqu'il se promenait sur le cours, l'allée qu'il avait choisie ne tardait pas à devenir solitaire ; au théâtre, il était rare que sa loge ne restât pas vide, et il arriva souvent que de vieilles femmes se signèrent en se croisant avec lui dans les rues étroites de la ville.

Pour le major, il se montrait superbe d'indifférence. Un jour que je l'avais mis sur ce chapitre, il se contenta de hausser les épaules.

— Vos compatriotes sont des crétins ! me dit-il entre deux bouffées de tabac.

Et il me tourna le dos.

On avait observé qu'il ne lui arrivait jamais d'entrer

dans une église. Souvent on l'avait invité à assister à des enterrements; mais il faisait la sourde oreille, se bornant à déposer sa carte chez les parents du mort. Quant aux lettres d'invitation, elles lui servaient à allumer son cigare.

On peut même dire qu'il en portait toujours quelque'une dans sa poche, destinée à cet usage qu'on trouvait indécent.

Le major était logé chez une dame d'un certain âge, qui eût bien été la meilleure créature du bon Dieu, sans une dévotion un tant soit peu outrée. Elle se nommait madame Robin, et, comme elle n'était pas des plus fortunées, elle n'habitait que le rez-de-chaussée de sa maison, dont elle louait le surplus tout meublé à ces oiseaux de passage qu'on appelle des fonctionnaires. Son mari occupait un mince emploi dans les bureaux de la préfecture, et, à force d'ordre et d'économie, ce petit ménage allait cahin-caha, comme vont la plupart des petits ménages de province.

Madame Robin s'était donné pour confesseur l'abbé Joulu, qui passait, à juste titre, pour le plus sévère et le plus impitoyable directeur de tout le diocèse. Imaginez un petit prêtre, sec et bilieux, à la bouche serrée, aux narines pincées, aux tempes dégarnies, pointu comme une arête de brochet, et fulminant ses plus terribles anathèmes contre le bal, le spectacle, les manches courtes et les robes décolletées. Or, soit que l'histoire des corbeaux eût indisposé la pieuse madame Robin contre le major, soit que l'abbé Joulu eût circonvenu sa pénitente, toujours est-il qu'elle signifiâ, un beau matin, à son locataire, d'avoir à déguerpir dans la journée.

Le major se fit répéter plusieurs fois cet ordre inattendu.

— Madame, dit-il enfin à la dévote, je vous engage à réfléchir mûrement avant de me mettre à la porte. Vous êtes une honnête femme et vos cheminées ne fument pas. Donc je ne vous veux point de mal : ne me forcez pas à vous en vouloir.

— Vos menaces ne m’effraient pas, répondit madame Robin avec une assurance plus feinte que réelle. Je vous prévienne que vous ne coucherez pas cette nuit chez moi.

— C’est donc un projet sérieux, madame ?

— Très-sérieux, je vous assure.

— Vous me chassez ?

— Je ne vous chasse point ; je vous prie de me céder un appartement dont j’ai besoin. Les propriétaires sont maîtres chez eux, apparemment.

M. Proudhon n’avait pas encore, à cette époque, formulé son évangile social.

— C’est bien, dit le major avec amertume ; dans deux heures j’aurai quitté votre toit hospitalier.

Effectivement, deux heures écoulées, il avait terminé son déménagement ; mais, attendu qu’il se montrait fort poli avec les dames, il ne voulut pas s’éloigner sans prendre congé de son hôtesse.

— Rappelez-vous, madame, dit-il en la saluant, que c’est vous qui l’avez voulu.

— Qu’est-ce que j’ai voulu ? demanda madame Robin, qui commençait à se repentir de la précipitation qu’elle

avait apportée dans cette affaire. Expliquez-vous, major, je vous prie.

Mais le major ne s'expliqua point, et il s'éloigna après avoir craché sur le seuil.

Le lendemain, Babelon, la domestique des Robin, aperçut une croix rouge crayonnée sur la porte. Elle pensa que c'était l'œuvre de quelque petit polisson, n'en dit rien à personne et l'effaça avec son tablier. Quand elle rentra, sa maîtresse lui demanda si elle s'était coupée : son tablier était en effet taché de sang.

— Non, madame, dit la servante ; c'est sans doute le sang du canard que j'ai tué hier soir pour le souper ; il gigotait comme un diable dans de l'eau bénite.

La dévote fut scandalisée de cette comparaison. Elle imposa silence à Babelon, et la chose en resta là.

Plusieurs faits successifs se passèrent alors, qui nous confirmèrent dans la pensée où nous étions que le major Vernoc était un *jettatore* des plus dangereux. Une fatalité impitoyable s'acharna contre ces pauvres Robin, que tout le monde aimait et estimait en ville. Un notaire auquel ils avaient confié quelques sacs de mille francs durement économisés, fit un trou dans la lune et disparut, laissant une caisse Fichet très-ingénieusement conditionnée, mais tout à fait vide. Les locataires déménagèrent les uns après les autres, et ne furent point remplacés. Un rhumatisme aigu mordit de ses dents d'acier le bras droit de M. Robin, et, comme il n'écrivait plus que très-lentement et fort mal, le chef de division sous les ordres duquel il travaillait lui conseilla les eaux des Pyrénées et lui donna un succes-

seur. Cette série d'infortunes fut couronnée par un événement des plus extraordinaires, que les médecins du chef-lieu s'évertuèrent à expliquer par des raisons scientifiques, et que la majeure partie de la population rangea, tout d'une voix, dans la catégorie des choses surnaturelles.

Les Robin n'avaient qu'un fils qu'ils aimaient à l'adoration. Ce fils comptait vingt ans accomplis et devait concourir au tirage. Mais comme il était fort petit et qu'il s'en fallait de plusieurs centimètres qu'il atteignît au minimum de la taille exigée par les conseils de révision, ses parents ne concevaient aucune inquiétude à cet égard, et ils se réjouissaient en songeant qu'on ne l'arracherait pas à leur amour. On l'avait teisé et retoisé bien des fois, et le capitaine de recrutement, un ami de la maison qui ne détestait pas le mot pour rire, ne manquait point de s'écrier à l'aspect du futur conscrit :

— Mon Dieu ! que ce garçon ferait donc un beau tambour major... dans l'armée de Lilliput !

Quinze jours avant l'époque fixée pour le tirage, le jeune Robin se plaignit un soir, en se couchant, d'une fatigue générale dans tout le corps.

— Ce n'est rien, dit sa mère, rien qu'un peu de courbature. Dors en paix, ne fais pas de mauvais rêves, et demain il n'y paraîtra plus.

Mais le lendemain, en s'habillant, le jeune Robin s'aperçut avec une profonde stupeur que son pantalon de la veille était trop court d'un bon doigt, et que les parements de sa redingote, au lieu de lui couvrir la moitié de

la main, ainsi que c'était leur habitude, expiraient à la naissance des poignets.

A partir de ce moment, ce jeune homme allongea, on peut le dire, à vue d'œil, en sorte qu'au jour du tirage, le n° 15 lui étant échu, il fut mis sous la toise, et l'on constata que sa taille dépassait de quatre centimètres le minimum fixé par la loi.

En moins de trois semaines, il avait grandi de huit centimètres !

Alors la pauvre mère se souvint de quelle façon menaçante son locataire l'avait quittée. Elle courut chez le major, se jeta à ses pieds, lui demanda humblement pardon et le supplia de vouloir bien mettre un terme à ses terribles rancunes.

— Vraiment, ma chère dame, dit le major en la relevant, êtes-vous devenue folle ? Me prenez-vous pour une goule ou pour un vampire, et me soupçonnez-vous d'entretenir des intelligences avec Satan ? Voilà une démarche inconsidérée, qui vous vaudra une semonce en trois points de la part du sévère abbé Joulu, votre cher directeur !

Et, lui offrant la main, il la reconduisit avec une politesse empressée jusqu'à la dernière marche de l'escalier.

Madame Robin n'en resta pas moins persuadée que le major était l'auteur secret de tous ses maux, qu'il lui avait jeté un sort ; et cette croyance, quelque absurde qu'elle fût, ne tarda pas à être partagée par tous les esprits faibles de la ville.

Tel était le treizième juge que le hasard venait d'assi-

gner à Pierre Granger ; et l'on doit comprendre pourquoi une certaine émotion agita l'auditoire lorsque du fond de l'urne sortit ce nom mystérieux : Le major Vernoc.

II

Cependant la lecture de l'acte d'accusation se poursuivait au milieu d'un religieux silence, que troublaient seulement par intervalles les murmures approbatifs de l'assemblée.

Le procureur général, qui, au temps où il étudiait le droit à Paris, avait fait représenter plusieurs mélodrames sur le petit théâtre de Bobino, avait arrangé les faits de la cause, déjà passablement horribles par eux-mêmes, avec une habileté scénique, une entente de la situation qui impressionnèrent l'assistance au plus haut point, et qui donnèrent la chair de poule aux belles dames qu'une faveur particulière avait placées derrière la cour.

Quant à Pierre Granger, après avoir bâillé de la façon la plus incongrue, il s'était endormi paisiblement et faisait entendre des ronflements sonores, en dépit des gendarmes, qui s'efforçaient de le tenir éveillé, sans réussir à autre chose qu'à lui faire entr'ouvrir de temps en temps un œil rond, hébété de sommeil.

Lorsque le greffier eut achevé sa lecture, on parvint enfin à tirer l'accusé de sa somnolence léthargique, et le président procéda à son interrogatoire.

Cet interrogatoire révéla dans toute sa hideur le cynisme, l'abrutissement et l'immoralité de Pierre Granger.

Il avait tué sa femme, dit-il, parce qu'il existait entre eux une grande incompatibilité d'humeur ; il avait mis le feu à sa maison parce que la nuit était froide et qu'il ne possédait pas une seule brassée de bois pour se chauffer ; ses trois enfants étaient morts, à la vérité, mais comme ils étaient malingres, chétifs, scrofuleux et mal bâtis, la société, en somme, n'y avait rien perdu, et l'on était mal venu de le chicaner pour de telles misères.

Après l'interrogatoire, on leva l'audience, qui fut renvoyée au lendemain pour l'audition des témoins, et dès lors il n'y eut pas dans toute la ville une seule personne qui ne fût convaincue d'avance qu'un verdict de mort serait le dernier mot de cette tragédie criminelle.

Quelques-uns s'étonnèrent bien que le nom du major Vernoc n'eût soulevé aucune récusation, soit de la part de M. Tourangin, soit de la part de M. Lepervier ; mais ceux-là s'étonnèrent tout bas, et ils firent en sorte que leur étonnement n'arrivât pas jusqu'aux oreilles du major.

On ramena Pierre Granger à la prison. Il se plaignit de mourir de faim et dégusta son maigre repas avec la sensualité d'un épicurien qui s'installe dans un cabinet chez Véfour ou chez Véry.

En présence d'une indifférence si complète, le geôlier manifesta son étonnement.

— Pourquoi voulez-vous que je me chagrine ? demanda l'assassin, de qui les mâchoires fonctionnaient comme les meules d'un moulin.

— Pourquoi ? dit le geôlier surpris d'une semblable question ; vous me demandez pourquoi ?

— Eh ! sans doute ! Dans les situations pareilles à la mienne , quel est le souci le plus fort ? L'incertitude , n'est-il pas vrai ?

— C'est possible.

— Eh bien ! moi je n'ai aucune inquiétude sur mon sort.

— C'est juste, dit le geôlier, vous serez condamné.

— Vous croyez ?

— Je parierais vingt francs.

— Les opinions sont libres, mais vous auriez tort.

— Supposez-vous, par hasard, que le jury sera assez bon enfant pour vous appliquer les circonstances atténuantes ?

— Des circonstances atténuantes, je n'en veux pas... qu'en ferais-je ?

— Ah ! ça... vous pensez peut-être qu'on vous acquittera purement et simplement ? dit le geôlier en riant d'un gros rire.

— Je ne le crois pas.

— A la bonne heure !

— J'en suis sûr.

— Il faudra que le diable s'en mêle, alors.

— Pourquoi pas ? dit Pierre Granger en avalant sa dernière bouchée.

Le geôlier haussa les épaules avec dédain, sonda les murs et le carreau du cabanon, fit résonner les fers de son prisonnier, et sortit après avoir poussé trois verrous

et donné deux tours de clé à une formidable serrure incrustée dans une porte en chêne épaisse de deux doigts et hérissée de têtes de clous.

Il n'entre pas dans nos projets de suivre pas à pas les débats de cette effroyable affaire, et nous vous renvoyons aux journaux judiciaires de l'époque. D'ailleurs, l'auteur serait inhabile à reproduire le réquisitoire éloquent de M. Tourangin et la plaidoirie non moins éloquente de M^e Lepervier.

Le premier parla durant six heures quarante minutes, et le second le distança d'un gros quart d'heure. Le ministère public ayant fait une réplique vigoureuse qui ne dura pas moins de cinq heures et demie, l'avocat répliqua à son tour, et parvint à pérorer vingt-cinq bonnes minutes de plus que son illustre adversaire. Ce fut, sans contredit, une des plus belles luttes oratoires dont on ait gardé le souvenir dans la contrée. Bien que la salle fût divisée en deux camps, le camp Lepervier et le camp Tourangin, on déclara, d'un avis unanime, que c'était là un tournoi grandiose dans lequel il y avait eu deux vainqueurs.

Pour être juste, on eût dû, à notre avis, décerner la palme à M^e Lepervier, dont le rôle était autrement difficile que celui de son contradicteur. Convaincu en son âme et conscience que son client était un brigand de la pire espèce, et que sa condamnation serait un bienfait pour l'ordre social, il n'en fit pas moins loyalement son métier d'avocat. Arrivé à sa péroration, il tira du fond de ses glandes lacrymales quelques rares pleurs qu'il gardait

précieusement pour une occasion extra-solennelle. Ainsi dans les familles bourgeoises on conserve deux ou trois bouteilles de vieux vin de la comète pour le repas de noce d'une fille chérie.

Les débats tiraient à leur fin, et le moment approchait où le président allait prononcer son résumé. Mais, comme il faisait une chaleur excessive, et attendu que chacun éprouvait le besoin de respirer pendant quelques minutes un air moins saturé de gaz méphitiques, avant de prendre la parole le président déclara que la séance resterait suspendue durant une demi-heure. La cour se retira dans la chambre du conseil, les jurés passèrent dans la salle de leurs délibérations, et les huissiers ouvrirent toutes les fenêtres afin de purifier l'atmosphère asphyxiante de la cour d'assises.

Les jurés, tout en s'entretenant de la culpabilité du prévenu dont la destinée était remise à leur religion et à leur conscience, s'étaient fait apporter des sorbets et des glaces, qu'ils savouraient avec délices. Le major Vernoc avait allumé un cigare, et, voluptueusement assis dans un large fauteuil, il fumait avec la gravité d'un Oriental.

— Un fameux cigare! soupira un des jurés en contemplant les petits nuages odorants qui s'échappaient des lèvres du fumeur.

— S'il vous était agréable d'en goûter, mon cher collègue? dit le major en lui tendant gracieusement son porte-cigares.

— Il n'y a pas d'indiscrétion, au moins?

— Pas la moindre.

Le juré prit un cigare et l'alluma à celui de son obligéant collègue.

— Eh bien ! que vous en semble ? demanda le major.

— Délicieux ! répondit l'autre. Je lui trouve un arôme particulier auquel ne m'a pas habitué la régie. Où vous fournissez-vous ?

— A la Havane.

— C'est un peu loin et un peu cher !

— D'accord, mais c'est mon péché mignon.

Plusieurs jurés s'étaient rapprochés et jetaient sur le porte-cigares du major des regards dont le sens n'était pas malaisé à traduire.

— Messieurs, dit le major, veuillez m'excuser : je viens d'offrir mon dernier cigare. Moi qui en ai toujours un paquet dans mes poches, je me trouve aujourd'hui tout à fait dépourvu. J'aurai, dès demain, l'honneur de réparer ma bévue, et me ferai un véritable plaisir de vous mettre à même d'apprécier ma provision.

Comme il parlait ainsi, un huissier vint prévenir MM. les jurés que la séance allait être reprise.

Les jurés s'empressèrent de regagner leurs places, et le président commença son résumé.

Mais il n'était pas arrivé au milieu de son exorde, lorsque celui des jurés qui avait fumé le cigare offert par le major se leva, et, d'une voix dolente, il demanda à la Cour l'autorisation de se retirer, se sentant gravement indisposé.

Ces paroles dites, il perdit connaissance et tomba de son haut, la face sur le plancher.

Le président donna les ordres nécessaires pour que le malade fût reconduit chez lui ; il engagea le major Vernoc à prendre possession du siège devenu vacant, et, aussitôt que l'agitation se fut calmée, il continua son résumé impartial.

Six heures sonnaient à l'horloge du Palais de Justice orsque le jury entra dans la salle de ses délibérations afin de prononcer sur le sort de Pierre Granger.

Il s'éleva tout aussitôt un concert d'imprécations unanimes contre ce misérable assassin. Seul le major Vernoc se fit remarquer par un mutisme obstiné ; un dédaigneux sourire contractait ses lèvres minces.

Avant de passer aux voix, le chef du jury interrogea successivement ses collègues sur la question de savoir si des circonstances atténuantes seraient admises en faveur de l'accusé ; tous répondirent que Pierre Granger était un monstre indigne de la pitié des hommes, et que Dieu seul était assez grand et miséricordieux pour user de clémence envers un scélérat si audacieux et si endurci.

— Et vous, monsieur, demanda le chef du jury au major, quelle est votre opinion sur la question qui nous occupe ?

Le major se leva, s'adossa contre la cheminée, et, promenant sur ses collègues un regard pétillant de lueurs phosphorescentes, il laissa tomber une à une ces paroles incroyables :

— Je voterai pour l'acquittement pur et simple de Pierre Granger, — et vous voterez comme moi.

— Monsieur, répondit le président du jury d'une voix

sévère, il n'appartient qu'à Dieu de sonder les mystères de votre conscience, mais je ne vous reconnais pas le droit de nous insulter tous gratuitement.

— Aurais-je eu le malheur de vous insulter ? demanda le major avec un étonnement si habilement simulé qu'il semblait naturel.

— N'est-ce donc pas nous insulter que de nous supposer capables de fouler aux pieds la haute mission qui nous est confiée et les devoirs sacrés qu'elle impose ?

— Ma foi ! monsieur, dit le major, m'est avis que depuis deux jours on nous a mis à un régime de phrases littéraires dont, pour ma part, j'ai une forte indigestion. Vous n'êtes pas avocat, je suppose ?

— Monsieur, je suis un homme d'honneur, et...

— Bah ! interrompit le major, en êtes-vous bien sûr ? Un murmure d'indignation couvrit ces paroles.

— Savez-vous, monsieur, que ce doute est une injure nouvelle ?

— Ce n'est pas un doute que j'émets, reprit M. Vernoc, c'est une simple interrogation que je vous pose... Pour la première fois, je suis appelé à exercer aujourd'hui les fonctions de juré, et, loin de fouler aux pieds les devoirs qu'assume une si haute mission, ainsi que vous le prétendiez tout à l'heure, je m'effraie en songeant à l'immensité des pouvoirs que la justice des hommes me remet en ce moment. Le sort d'une créature vivante est entre mes mains, et avant de faire de cette créature vivante une chose morte, avant de la livrer pieds et poings liés au bourreau, je me demande si je vaudrais mieux

que Pierre Granger, ce qui n'est guère probable, et si vous valez mieux que moi, ce qui est au moins douteux.

Il se fit un lugubre silence. Chacune des paroles du major pénétrait dans la conscience des assistants comme pénètre dans l'arbre qu'il dépèce la cognée du bûcheron, en y laissant des déchirures profondes.

— Monsieur envisage la question au point de vue philosophique, dit enfin un des jurés d'une voix qui n'était pas des mieux raffermies.

— Précisément, monsieur Cerneau.

— Aurais-je l'honneur d'être connu de vous ? demanda le juré, dont la voix, loin de se raffermir, s'altéra sensiblement.

— Fort peu, en vérité.

Le juré laissa échapper un geste de satisfaction.

— Assez pourtant, reprit le major, pour que je n'ignore pas que vous payez la patente de banquier et que vous escomptez de préférence le papier du petit commerce. Je sais aussi qu'il y a trois ans et demi ou quatre ans environ un honnête père de famille, faute d'un renouvellement qu'il implorait à genoux, s'est brûlé la cervelle sur vos sacs d'écus.

M. Cerneau ne souffla pas mot ; il se réfugia dans un angle obscur et essuya les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

— Entend-on nous jouer ici une scène renouvelée du deuxième acte des *Mémoires du Diable* ? demanda un juré, qui paraissait en proie à une vive impatience.

— Je ne connais point cet ouvrage, répondit le major,

mais, si j'ai un conseil à vous donner, monsieur de Bardine, c'est de calmer vos nerfs.

— Monsieur Vernoc, s'écria le juré, je n'aime pas les impertinences, et je les châtie.

— Et de quelle façon, s'il vous plaît ?

— Lorsque l'insulte me vient d'un rustre, je le fais bâtonner par mes gens ; si elle me vient d'un homme qui sache tenir une épée, je lui fais l'honneur de me battre avec lui.

— Voilà un honneur que je refuse absolument.

— Vous êtes un lâche ! J'aurais dû m'en douter !

— Je ne suis point un lâche, comme il vous plaît de le dire, monsieur ; je suis un homme de bon sens, et je serais trois fois stupide si j'acceptais votre cartel. Vous ne me tueriez pas, monsieur de Bardine ; vous m'assassineriez.

— Qu'est-ce à dire ? demanda M. de Bardine, qui devint blanc comme un linge.

— Avez-vous donc perdu tout souvenir de votre duel avec M. de Sillac ? duel sans témoins, si je suis bien informé. Avant que votre adversaire se fût mis en garde, vous lui avez traîtreusement enfoncé votre épée dans le cœur. Cette perspective n'a rien qui me séduise.

Par un mouvement instinctif, les voisins de M. de Bardine firent un vide autour de lui.

— J'aime cette pudeur, ricana le major ; elle vous sied surtout, monsieur Darin.

M. Darin bondit comme un cheval dont on laboure les flancs avec les pointes de l'éperon.

— Quelle infamie allez-vous me jeter à la face, major? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— La moindre des choses, presque rien, en vérité. Il ne s'agit même pas d'un péché, mais bien d'une peccadille charmante, et qui est de nature à vous faire beaucoup d'honneur dans le monde. M. de Bardine assassine ses amis, vous vous contentez de déshonorer les vôtres; chacun son goût.

— Pas un mot de plus, monsieur...

— Et pourquoi me tairais-je? Il me convient, à moi qu'on sache et qu'on redise que vous êtes le père des enfants de cet excellent M. Simon, dont la maison est la vôtre, dont la table est la vôtre, dont la bourse est la vôtre...

— Major, s'écria un des jurés qui jusque-là avait gardé le silence; major, vous êtes un infâme!

— Un indiscret tout au plus, mon cher monsieur Calfat. Appelons les choses par le nom qui leur convient, s'il vous plaît. Il n'y a d'infâme ici que l'homme qui a incendié lui-même sa maison six mois après l'avoir assurée pour le triple de sa valeur à quatre compagnies qui ont eu la sottise de désintéresser le spirituel propriétaire sans exiger une enquête préalable.

M. Calfat poussa un rugissement étouffé et s'effaça dans l'ombre.

— Mais qui êtes-vous donc, vous qui vous faites ainsi le juge impitoyable des crimes et des fautes d'autrui? demanda un juré en se plaçant en face du major et en le couvant de son regard chargé de menaces et de haine.

— Qui je suis, monsieur Péron? Un homme qui

apprécie votre habileté à filer la carte et à faire sauter la coupe, et que vous n'aurez pas l'avantage de dévaliser, parce qu'il ne sera jamais assez simple pour jouer contre vous.

M. Péron fit un bond en arrière comme si un gouffre béant s'était tout à coup creusé sous ses pieds.

Cette scène avait un caractère effrayant, qu'augmentait encore l'obscurité, à chaque instant plus profonde. La voix du major retentissait avec des vibrations métalliques. Elle résonnait dans les cœurs, elle y réveillait des échos douloureux et sinistres. Les cinq jurés qu'il avait pris corps à corps se tenaient immobiles, comme foudroyés; les autres, soit qu'ils fussent muets d'épouvante, soit que leur conscience ne fût pas rassurée, ressemblaient à de pâles statues dans leurs niches de pierre.

Le major fit entendre un rire strident et aigu. On eût dit le sifflement d'une vipère.

— Eh bien! honorables collègues, s'écria-t-il, ce pauvre Pierre Granger vous paraît-il encore indigne de toute pitié? Il a commis une faute, je vous l'accorde; une faute que vous n'eussiez point commise à sa place, j'en conviens. Comme vous, il n'a pas eu l'esprit de masquer ses turpitudes sous des dehors d'hypocrisie et de vertu. Là est son crime! Mais observez qu'il s'agit d'une brute. Ayant tué sa femme, s'il eût commandé un service de première classe, acheté un terrain perpétuel, fait construire un petit monument carré, en jolies pierres blanches, avec une belle épitaphe en lettres noires, — vous, moi, le juge d'instruction, le ministère public et les gendarmes, tout

le monde se serait attendri sur une douleur conjugale de si bon aloi, et Pierre Granger aurait fini par occuper une place honorable dans les morales en action, côte à côte avec la veuve du Malabar. Voilà le plan qu'eût suivi un homme, je ne dis pas d'un grand esprit, mais de quelque intelligence; et je gage que M. Norbec est parfaitement du même avis que son serviteur.

M. Norbec se dressa convulsivement.

— Ce n'est pas vrai, murmura-t-il; je ne l'ai pas empoisonnée. Elisa est morte de la poitrine.

— Au fait, reprit le major, vous me rappelez une circonstance dont j'avais perdu le souvenir. Madame Norbec est effectivement morte sans postérité, cinq mois après qu'elle vous eut institué son légataire universel. Mais rassurez-vous; c'est déjà de l'histoire ancienne; les bénéfices de la prescription vous sont acquis.

Le major se tut.

La nuit était tout à fait sombre, et l'on entendait les cœurs palpiter dans les poitrines. Tout à coup le silence fut rompu par le bruit sec d'un pistolet qu'on armait, et l'obscurité fut déchirée par une lueur rapide; mais il n'y eût aucune détonation : l'amorce seule avait brûlé.

Le major poussa un long éclat de rire.

— Charmant! délicieux! adorable en vérité, s'écria-t-il; ah! mon cher monsieur, que d'actions de grâces ne vous dois-je pas? dit-il au chef du jury. Vous représentiez le seul honnête homme de la bande, et voici que, pour me complaire, vous commettez sur ma personne, la nuit, dans une maison habitée, une petite tentative d'assassinat

qui n'a manqué son effet que par suite de circonstances indépendantes de votre volonté... crime prévu par le Code pénal, et qui vous fait l'égal de ce monstre qui a nom Pierre Granger.

Lorsque son hilarité se fut calmée, le major sonna et demanda des bougies.

— Ça, messieurs, dit-il à ses collègues, vous n'avez pas, je présume, l'intention de coucher céans; finissons vite, et partons : il se fait tard.

Dix minutes après, le chef du jury prononçait un verdict d'acquittement, et Pierre Granger était mis en liberté au milieu des clameurs et des huées de la foule, qui insulta si violemment la Cour et les jurés qu'on dut faire évacuer la salle par un piquet de troupe de ligne.

Comme s'il se fût promis de pousser le scandale jusqu'à ses plus extrêmes limites, le major se dirigea vers le banc des accusés, passa son bras sur le bras de Pierre Granger et l'entraîna par un couloir de service.

Depuis lors, on ne les a revus ni l'un ni l'autre dans le pays.

Il régna pendant la nuit une tempête affreuse, mêlée de tonnerre et d'éclairs. Toute la récolte fut hachée par des grêlons gros comme des œufs de pigeon, et la foudre tomba sur le clocher de Saint-Patrice, dont elle tordit la grande croix de fer doré.

HISTOIRE
DE
DEUX BASSONS DE L'OPÉRA.

I

En France, où l'on ne sait plus guère aimer d'amour, on ne sait plus du tout aimer d'amitié. Il faut remonter jusqu'à Héro et Léandre ou tout au moins jusqu'à Héloïse et Abeilard pour trouver des cœurs complètement sympathiques. En fait d'unions parfaitement heureuses, celle de Philémon et de Baucis est restée proverbiale. Aujourd'hui, l'intrigue, la politique et l'ambition ont tout envahi, tout subjugué. Il n'y a de place dans les cœurs que pour des idées incompatibles avec l'amour.

Quant à l'amitié, la sainte amitié, comme disent ces perpétuels rêveurs qu'on appelle les poètes, c'était jadis un sentiment en grand honneur parmi les hommes : nous

en avons fait un mot dénué de signification morale, un substantif féminin qui n'a plus cours que dans les dictionnaires; pour citer des exemples d'amitié réelle, il faut se reporter à des époques fabuleuses, invoquer le souvenir d'Oreste et de Pylade, de Nisus et d'Euryale, de Castor et de Pollux, de Pythias et de Damon. Les amitiés de notre temps sont comparables à ces bulles de savon que le souffle d'un enfant anéantit. Autrefois elles se coulaient en bronze et défiaient l'éternité; de nos jours, elles se coulent en verre et se brisent au moindre choc.

Mais c'est surtout parmi les artistes que les véritables amitiés sont rares. A peu d'exceptions près, ces hommes qu'une communauté d'idées paraît, au premier abord, confondre dans une fraternelle alliance; ces organisations que semble relier entre elles une même sympathie, n'ont, pour la plupart, ni point de contact ni cohésion. S'il est vrai de dire que le monde moral a ses affinités, comme le monde physique, ce n'est point chez les artistes qu'on doit en chercher la preuve. La Jalousie, cette fille dégénérée de l'Émulation, y jette dans les cœurs ses ferments de discorde et de haine. Règle générale, on pourrait dire absolue : le peintre est malheureux des succès du peintre son voisin; l'acteur proclame salariés tous les applaudissements qui ne s'adressent pas à lui; le musicien n'a d'estime que pour sa propre musique, et l'homme de lettres se dresse dans son cœur un temple dont il est, à la fois, le pontife et la divinité.

A présent que toutes les vertus, tous les dévouements sont officiellement couronnés, une fois l'an, en pleine

Académie, il faudrait, pour compléter l'œuvre méritoire de M. de Montyon, récompenser aussi l'amitié, qui n'est ni la moindre des vertus, ni la moins difficile à exercer. Seulement les candidats seraient tenus de justifier de trente ans d'amitié non interrompue. On comprend, en effet, que nous n'entendons point parler ici de ces mille liaisons du monde qui traversent la vie comme les étoiles filantes traversent le ciel, sans y laisser aucune trace. De telles liaisons ne sont, à tout prendre, que de simples sociétés en commandite, qui durent un temps plus ou moins long, et qu'on finit toujours par liquider aussitôt que l'occasion s'en présente, le plus souvent même sans que l'occasion s'en présente; — associations hypocrites, toutes pleines de calculs et d'arrière-pensées, qui se prolongent aussi longtemps que l'un des associés y trouve son intérêt, et dans lesquelles la pensée fixe d'Oresté est presque toujours d'exploiter Pylade à son profit.

Or, il y a quelques années, s'il avait été d'usage de rechercher les beaux exemples d'amitié et d'en perpétuer le souvenir par une médaille d'or, jointe à l'insertion au *Moniteur*, nul doute que, par extraordinaire, le choix de l'Académie ne fût tombé sur deux musiciens de l'Opéra. Ils s'appelaient Jolliet et Laroche et jouaient du basson, un des instruments les plus disgracieux et les plus fatigants qui aient été imaginés. Il n'est guère que les gens du métier qui sachent au juste tout ce que le basson exige d'études préliminaires et d'aptitude musicale. Pour les gens du monde, ce n'est qu'un instrument

fort laid, dépourvu de charme et d'une utilité contestable. Les gens du monde ont tort. Mais le joueur de basson ne figure point au nombre de ces musiciens favorisés qui courent rapidement à la fortune et qui accrochent la gloire en passant. Il n'est pas né sous l'étoile de ces instrumentistes privilégiés qui, après dix ans de gammes chromatiques, se retirent dans leurs terres, où ils vivent en princes. Hélas! non; le basson ne nourrit aucune prétention de gloire ni de fortune. Il vit à l'ombre des pupitres, évite avec soin les soli ambitieux, et n'élève la voix que durant les *rinforzando*, les *forte* et autres tapages mélodiques. Jusqu'à ce que l'heure de l'émancipation ait sonné, le basson restera le paria de l'orchestre.

Jolliet et Laroche formaient donc le type le plus parfait de la véritable amitié sur cette terre. C'étaient, en 1856, deux vieux amis de vingt-cinq ans. Depuis un quart de siècle, ces deux hommes, par un pacte tacite, s'étaient soudés l'un à l'autre. Ils demeuraient dans la même maison, sur le même palier, et une porte de communication existait entre les deux appartements; ils se voyaient tous les jours, ils prenaient leurs repas ensemble, ils mettaient en commun leurs peines, leurs plaisirs, leur bourse, leurs dièses, leurs bémols et leurs espérances; Laroche lisait à livre ouvert dans le cœur de Jolliet, et Jolliet déchiffrait à première vue les plus secrètes pensées de Laroche. Leur amitié s'était faite par hasard, comme se font la plupart des choses d'ici-bas, dans un temps où ils n'avaient pour patrimoine que fort peu d'argent et beaucoup d'illusions. L'argent avait disparu que les illusions du-

raient encore, et un beau jour, ils se rencontrèrent sur le pavé de Paris sans un sou et ne possédant que leurs bassons pour se tirer d'affaire. .

Ce jour-là, ils parlèrent longtemps de l'art, de la grandeur de l'art, de la sainteté de l'art, de la noble mission des artistes, — et ils se couchèrent sans souper. La journée du lendemain se passa en courses, en visites, en sollicitations qui furent vaines. Ils frappèrent à la porte des théâtres, mais partout les places étaient prises; ils visitèrent les guinguettes, on leur répondit que les orchestres de danse étaient au grand complet. Cependant, le soir venu, comme ils n'avaient rien mangé depuis trente heures, ils se dirigèrent vers les Champs-Élysées. C'était le moment de la promenade : sous prétexte de respirer l'air pur du soir, les Parisiens s'y étaient rendus en foule, en sorte que l'on y respirait un peu moins que dans la plus étroite arrière-boutique du quartier Saint-Denis. Les deux amis se glissèrent dans un massif, apprêtèrent leurs instruments et commencèrent l'ouverture de la *Caravane*, ce pont aux ânes des artistes en plein vent. Par malheur, la place n'était pas bien choisie. Non loin de Jolliet et de Laroche, un physicien et un théâtre de polichinelles captivaient l'attention de la foule. Ce fut à peine si de rares spectateurs s'approchèrent des virtuoses, qui plièrent bagage sans avoir reçu une seule pièce de monnaie. Mais le Dieu qui donne la pâture aux petits bassons, prit en pitié la misère des deux pauvres diables; et, comme ils allaient recommencer pour la cinquième fois l'immuable ouverture, vint à passer un hon-

nète mélomane que jeta cinq francs dans le chapeau de Jolliet, au moment où celui-ci, défaillant, se laissait tomber sur un banc de pierre.

Il est des souvenirs qui ne sortent jamais du cœur. Le marin se complait dans le récit des tempêtes qu'il a essuyées. Le vieux soldat se remémore avec délices les dangers de la bataille; ceux qui ont été pauvres éprouvent un charme très-vif à s'entretenir de leur ancienne pauvreté. Jolliet et Laroche n'avaient pas de plaisir plus grand que de se raconter leur temps d'épreuves et leurs journées d'angoisses; non pas qu'ils fussent devenus millionnaires dans l'intervalle, mais du moins ils étaient à l'abri du besoin. Les appointements de l'Opéra, joints au produit de quelques leçons qu'ils donnaient en ville et dans des pensionnats de jeunes gens, leur assurant une aisance médiocre, mais honnête.

Cette existence coulait calme et limpide comme un ruisseau sur un lit de sable doré. Le matin, ils se levaient à la même heure et déjeunaient en tête-à-tête; dans l'après-midi, on donnait les leçons : l'heure du dîner les ramenait au logis, et les soirs où l'Opéra faisait relâche, ils se rendaient dans un petit café du boulevard, lisaient les journaux et buvaient une bouteille de bière, après l'avoir jouée en *partie liée* aux dominos. Tout cela réglé à la façon d'une montre de Genève.

Un matin, au mépris des saintes lois de l'habitude, Jolliet entra chez Laroche deux heures plus tôt qu'il n'en avait l'habitude. A cette infraction, Laroche n'hésita pas à penser qu'il se préparait quelque chose de grave. Quant

à Jolliet, on reconnaissait facilement à la pâleur de ses joues et à la rougeur de ses yeux qu'il avait passé une nuit sans sommeil. Il fit deux ou trois tours dans la chambre, épousseta machinalement le marbre de la cheminée, vint s'asseoir sur le bord du lit, et dit enfin à Laroche :

— Je n'y tiens plus !

— Hein ? quoi ? qu'y a-t-il ? demanda Laroche, intrigué au plus haut point par cet exorde *ex abrupto*.

— Il y a, dit Jolliet en baissant les yeux comme une pensionnaire prise en faute, il y a que je suis un monstre....

— Toi ?

— Moi-même. J'ai un secret, un secret à moi tout seul, depuis trois mois, et tu n'en sais pas le premier mot.

— C'est donc bien grave ?

— Si c'est grave ! Dans ce que je vais te dire, il y a une question de vie ou de mort pour notre vieille amitié !

— Parle donc vite, interrompit Laroche ; tu as un diable d'air lugubre qui me donne la chair de poule. Tu me rappelles M. Levasseur dans son rôle de Bertram.

— Tu sais, dit Jolliet, si je t'aime sincèrement ?

— Tu ne m'as pas encore donné le droit d'en douter.

— Pas plus tard qu'hier soir, dans un entr'acte de la *Muette*, nous causions de l'avenir et je disais que notre amitié suffisait à mon bonheur.

— C'est vrai ; eh ! bien ?

— Eh bien ! je mentais, mon bon Laroche ; je mentais effrontément. Je suis un faux ami ; ton amitié ne

me suffit plus ! Depuis longtemps il me manque quelque chose.

— Bon ! s'écria Laroche , je te vois venir ; tu rêves le mariage.

Jolliet rougit et ne répondit pas.

— As-tu bien songé , continua Laroche , à tout ce que l'intervention d'une jeune femme apportera dans notre intimité de trouble et de désordre ? Toi marié , quelle place occuperai-je dans ton affection ? Et je suppose qu'il te vienne des enfants , car enfin il faut tout prévoir , dans quel recoin obscur de ton cœur le vieil ami Laroche serait-il relégué ?

— A toi la première place ; demain , comme hier , comme toujours . Et d'abord , ce mariage n'est pas encore fait ; bien plus , il ne se fera qu'avec ton consentement . Et puis , la femme que j'ai choisie ne changera rien à nos habitudes . Ce n'est point une jeune fille , comme tu paraissais le croire ; c'est une femme raisonnable qui nous aimera tous les deux , qui nous soignera tous les deux ; car nous ne sommes plus jeunes , Laroche ; avec l'âge viendront les infirmités , et ne sera-t-il pas bien doux de trouver chez nous , à poste fixe , une compagne toujours bonne et dévouée ?

Ainsi parla Jolliet ; il dit ces choses et de bien plus éloquentes encore ; Laroche , à demi ébranlé , consentit à voir la future de son ami . C'était véritablement une bonne femme qui , à force de douceur et de vertus civiles , acheva de gagner la cause du mariage . Trois semaines après , Jolliet était donc marié , et , au grand étonnement

de Laroche, il n'y eut rien de changé dans la maison, il ne vit qu'une amie de plus.

Ce fut là, jusqu'en 1856, le seul épisode qui vint troubler leur profonde tranquillité. Cette noce impromptue jeta bien, dès l'abord, un certain émoi dans l'association, mais peu à peu tout rentra dans l'ordre habituel. Quant à Jolliet, pour convaincre son ami que le mariage ne lui portait aucun préjudice, il redoubla de prévenances, de soins affectueux et d'amitié, si bien que Laroche ne tarda pas à convenir qu'il n'avait jamais été plus heureux de sa vie.

L'intérieur des deux bassons de l'Opéra offrait au regard charmé un spectacle calme, reposé, à la manière des intérieurs de l'école flamande. L'appartement était carrelé, mais les carreaux reluisaient mieux qu'un plancher d'acajou; on se serait miré dans les meubles de noyer; les rideaux étaient tout simplement en calicot blanc, avec des bordures rouges, mais tout cela, si propre et d'un si joli arrangement, qu'on oubliait volontiers la mesquinerie du fond pour ne songer qu'aux charmantes coquetteries de la forme. Madame Jolliet, instituée surintendante générale des deux appartements, avait la haute main dans la maison; depuis l'armoire au linge, ce luxe des petits ménages, jusqu'aux caisses de fleurs qui égayaient le bord des fenêtres, elle surveillait tout, elle dirigeait tout. Jolliet et Laroche n'avaient donc plus qu'à se laisser vivre, et ils vivaient le plus doucement du monde.

Sur ces entrefaites, un grand malheur vint affliger la communauté. Un jour, Laroche fut rapporté sur un bran-

card , souillé de sang et privé de connaissance. Le malheureux avait été renversé par une voiture et foulé aux pieds par les chevaux. Laroche resta couché trois longs mois ; trois mois durant lesquels ses appointements furent suspendus , et où il perdit la plupart de ses élèves. Pour subvenir à tant de dépenses imprévues , madame Jolliet improvisa une foule d'économies auxquelles son mari applaudit de grand cœur. On supprima un plat au modeste dîner ; et le café fondamental du matin fut remplacé par ces fantastiques bouillons que débitent sans pudeur certains restaurants à prix fixe. Jolliet , qui comptait acheter un habit noir , fit retourner une vieille redingote bleue , aimant mieux payer le médecin de son ami que son propre tailleur.

Nous n'essaierons pas de dire tout ce que souffrit Laroche pendant sa maladie. Aux souffrances physiques , qui ne furent rien moins que supportables , il faut joindre les souffrances morales , et celles-là sont les plus affreuses. Laroche voyait la gêne de ses amis , et ce spectacle le désespérait. Chaque visite du médecin , chaque potion nouvelle envoyée par le pharmacien lui faisaient pleurer des larmes amères.

— Oh ! mon Dieu ! s'écriait-il , faites que je guérisse promptement ! rendez-moi ma santé et mon basson , afin que je m'acquitte envers eux.

Un jour , Laroche prit à part le médecin et lui demanda s'il répondait de sa guérison. Dans le cas où l'amputation eût été nécessaire , il avait résolu de se laisser mourir plutôt que de continuer à ruiner inutilement ses amis. Fort

heureusement l'Esculape répondit des deux jambes de son malade, et l'événement justifia sa prédiction. Mais que de soins et surtout de dépenses n'exigeait pas encore l'état du pauvre Laroche ! Or, les privations de toute nature que s'imposaient les Jolliet ne suffisaient déjà plus. Des bains avaient été prescrits, des bains très-chers, mais d'un effet sûr, selon le docteur, et il ne restait pas d'argent à la maison.

— Adélaïde, dit Jolliet à sa femme, tu l'as entendu ; la santé de Laroche est entre nos mains.

Madame Jolliet poussa un soupir et garda le silence.

— Comment ! reprit le vieux basson, tu parais triste ? tu ne partages pas ma joie quand je te dis...

— Je sais bien ce que tu m'as dit, interrompit madame Jolliet. Sa santé est entre nos mains ; mais le remède indiqué ne se donne pas, il se vend ; et, qui pis est, il se vend cher.

— Eh bien ?

— Eh bien ! nous ne possédons pas de quoi en faire l'acquisition.

Jolliet ressentit une grande douleur ; un nuage passa devant ses yeux et il eut besoin de s'appuyer contre la muraille.

— Comment ! dit-il, faute de quelques misérables pièces de cinq francs, je laisserai mourir mon ami ! c'est impossible !

— Comprends-tu ma tristesse à présent ? Je t'aurais bien conseillé de demander une avance à l'Opéra ; mais,

le mois prochain est le mois du terme, et c'est tout au plus si nous pourrions satisfaire le propriétaire.

Ce fut au tour de Jolliet à soupirer et à ne rien répondre. Oh ! comme il maudit sa pauvreté ! comme il envia le sort des riches ! Il y a dans la vie de tout homme, si probe et si honnête qu'il soit d'ailleurs, un jour, une heure, une minute, où l'ange des mauvaises pensées parle en maître, en vainqueur. Cette heure était sonnée pour Jolliet. Un grand orage grondait dans sa tête et dans son cœur. Il blasphéma Dieu, qui lui avait fait une existence toute pleine de sacrifices et de privations ; il se demanda à quoi sert la vertu, s'il n'est pour elle aucune récompense sur cette terre. Il sortit et marcha droit devant lui ; le hasard le poussa dans le passage des Panoramas, et il s'arrêta cloué devant les carreaux de ces changeurs qui étalent leurs richesses derrière une mince cloison de verre. La vue de l'or lui brûlait les yeux, et il ne tarda pas à prendre la fuite, craignant de commettre un crime. Il courut tout d'une haleine jusqu'à la porte de Frascati, monta rapidement l'escalier, jeta son chapeau aux laquais galonnés de M. Benazet et fouilla avec angoisse dans sa poche. O joie inespérée ! il y trouva cinq francs, cinq francs qui devaient alimenter le ménage pendant trois jours, et qu'il lança sur le tapis vert. Peu fait aux mystères du trente et quarante, Jolliet attendait encore l'arrêt du sort que sa pièce avait déjà disparu dans la caisse de la banque, attirée par l'inflexible rateau, et cependant il voulait de l'argent, il lui fallait de l'argent ! Son imagination en délire lui montrait Laroche près de succomber,

lui tendant les bras et criant de sa voix mourante : « Sauve-moi, sauve-moi ! » Tout à coup Jolliet ralentit sa course vagabonde. Il venait de songer au Mont-de-Piété, cette ressource désespérée, qui est aux pères de famille ce que les usuriers sont aux fils de famille. Il tira de son gousset sa montre, le seul bijou qu'il eût jamais possédé, et se dirigea en toute hâte vers la rue des Blancs-Manteaux. — Le lendemain, Laroche commençait à prendre les bains prescrits par le docteur.

Une des distractions les plus douces du malade consistait à s'entretenir de l'Opéra et de tout ce qui se passait au théâtre. Or, si l'on s'en souvient, il se préparait de grandes choses rue Lepelletier. On disait que le directeur ne renouvelait pas l'engagement de Nourrit, et cette nouvelle excitait une vive rumeur dans le public et parmi les artistes. L'orchestre surtout était dans un émoi profond. Tous ces musiciens, pour la plupart blanchis sous le harnais, tous ces hommes qui avaient vu Nourrit débiter, qui avaient assisté à ses progrès de chaque jour et qui savaient combien cet éminent chanteur était capable de grandir encore, se demandaient comment une administration intelligente pourrait jamais commettre une faute si grave. Quant à Jolliet et à Laroche, ils refusaient d'y croire et c'était pour eux le sujet d'interminables causeries.

— Eh bien ! demandait tous les soirs Laroche à Jolliet, lorsque celui-ci revenait du théâtre, quoi de nouveau ?

— Ah ! mon cher, répondait Jolliet, quelle belle soirée ! Les *Huguenots* ont été exécutés d'une façon foudroyante. Nous nous sommes surpassés à l'orchestre, et M. Ha-

beneck nous a adressé des félicitations. Je me suis senti tout attendri en écoutant Urhan préluder sur sa viole d'amour à la délicieuse romance du premier acte. Nourrit et Falcon ont été admirables; M. Levasseur n'a presque pas chanté faux, et les chœurs eux-mêmes ont presque chanté juste. Quelle représentation! un second violon a cru apercevoir M. Meyerbeer caché dans une loge du cintre et applaudissant comme deux spectateurs.

— Et le quatrième acte?

— Interrompu vingt fois par des bravos frénétiques; Raoul et Valentine ont trouvé des effets inouïs. Nourrit a été redemandé trois fois.

— Et c'est ce moment-là qu'on choisirait pour le renvoyer!... Allons donc! c'est impossible!

— Cependant la nouvelle prend une certaine consistance. J'en ai entendu parler, ce soir, par une clarinette, qui le tenait d'un cornet à pistons, qui le tenait d'un chef du chant. On allait même jusqu'à désigner le remplaçant de notre cher artiste.

— Son successeur, veux-tu dire, interrompit Laroche. On pourra succéder à Nourrit, mais le remplacer, jamais! Et comment s'appelle cet audacieux personnage?

— Il s'appelle?... attends donc... ma foi, je crois qu'il s'appelle Duprez..... Oui, c'est bien Duprez qu'on le nomme.

— Duprez? fit Laroche, en interrogeant ses souvenirs. Au fait, j'ai connu un chanteur de ce nom; un petit, maigre, doué d'une petite voix désagréable; il chantait les quatrièmes ténors à l'Odéon.

— Je me le rappelle aussi, dit Jolliet. Je l'ai vu dans la *Pie Voleuse*, où, par parenthèse, on l'a un peu travaillé. Mais ce n'est pas celui dont on parle. Il a quitté Paris depuis longtemps, et doit cabotiner, à cette heure, du côté de Niort ou d'Aurillac.

— C'est égal, il faut convenir que voilà une horrible injustice. Ne pas conserver un homme qui a eu et qui a encore de si magnifiques succès; se priver d'un artiste qui a fait faire de si belles recettes! Oh! les directeurs de théâtre! si l'ingratitude n'existait pas, ils l'auraient inventée!

— Ma foi! dit Jolliet, je suis ravi de t'entendre raisonner de la sorte. Figure-toi que j'ai vu à l'orchestre cinq ou six de ces messieurs qui ne partagent pas l'indignation générale. Ils ne rougissent pas de dire que Nourrit se fatigue et qu'il a fait son temps.

— Ce sont des Athéniens qui sont ennuyés d'entendre chanter juste, ou plutôt ce sont des complaisants qui veulent faire leur cour à l'administration. Quant à moi, je le proclame hautement : je ne connais point le Duprez qu'on nous destine, mais je déclare à l'avance qu'il ne vaudra pas le Nourrit que nous perdons. L'unique vœu que j'adresse au ciel, c'est de pouvoir assister à ses débuts, afin de protester de toutes mes forces.

Quelques mois après, Laroche était remis sur ses jambes, Nourrit avait quitté l'Opéra, et les débuts de Duprez étaient annoncés dans *Guillaume Tell*. On n'a pas oublié la grande rumeur que produisit cet événement. *Tout Paris* attendait avec anxiété le résultat de l'épreuve

décisive. Les uns saluaient l'aurore de cette royauté naissante de mille panégyriques anticipés ; les autres, fidèles à la royauté déchue, n'accordaient pas le moindre talent au nouveau venu. Les esprits étaient vivement préoccupés ; cette révolution de coulisses prenait toutes les apparences d'une révolution politique.

La solennité des débuts , si féconde pour un artiste en émotions de toute nature , est précédée d'une cérémonie bien plus redoutable encore , c'est la répétition générale que je veux dire. Il ne s'agit pas là , en effet , de désarmer le public , ce juge qui , après tout , n'est pas aussi méchant qu'on se plaît à le dire : il faut séduire une centaine d'hommes lesquels , par position , ne sont nullement accessibles à l'enthousiasme , à cette électricité merveilleuse qui réside dans les foules. La rampe ne vous éblouit pas de ses gerbes fulgurantes ; le lustre , avec ses flots de lumière , a fait place à des quinquets fumeux , disséminés de loin en loin ; plus de ces murmures approbateurs qui soutiennent et encouragent ; plus de ces longs applaudissements qui montent à la tête et qui dilatent le cœur ; partout le vide , l'obscurité , le silence.

La répétition générale de *Guillaume Tell* fera époque dans les annales du théâtre. Jamais la curiosité ne fut excitée à un si haut point. Longtemps avant l'heure indiquée , tous ceux qui avaient droit à y assister attendaient dans la cour de l'Opéra. Joliet et Laroche se faisaient surtout remarquer parmi les agitateurs les plus violents ; ils allaient et venaient dans tous les sens , se mêlant à tous les groupes , exécutant une croisade désespérée en

faveur de Nourrit, pulvérisant de leurs épigrammes les prétentions de l'infortuné débutant.

Vers midi, la répétition commença. L'entrée en scène de Duprez ne lui fut pas favorable. On se rappela le port si noble et si majestueux de Nourrit, et cette comparaison fut loin d'être à l'avantage de l'artiste inconnu.

En ce moment, Laroche, qui comptait des pauses, interpella son voisin :

— Jolliet, lui dit-il, tu ne sais pas une chose ?

— Quoi donc ? demanda Jolliet, qui ne perdait pas de vue le débutant.

— Je le reconnais : c'est le petit Duprez de la *Pie Voleuse*, le quatrième ténor de l'Odéon.

— C'est, ma foi, vrai ! Ah bien ! nous allons rire. Je parie une glace de chez Tortoni que sa voix ne dépasse pas le trou du souffleur.

Pendant ce colloque, Duprez, visiblement ému, entonnait ce superbe récitatif qui pose d'une façon si poétique l'amour et les remords du fils de Melchtal. Sa voix était altérée, son geste contraint et toute sa contenance embarrassée. Duprez avait peur.

— Son organe a tant soit peu gagné en volume, dit Laroche, mais c'est toujours le détestable comédien de l'Odéon.

Le second acte changea complètement la face des choses. Le débutant, plus maître de lui-même, déploya dans son duo avec Mathilde tous les trésors de sa voix enchanteresse. Dès lors, il marcha de succès en triomphes, et son grand air du troisième acte lui valut une ma-

gnifique ovation. Laroche, entraîné, mêla ses applaudissements aux bravos de l'orchestre.

— Eh bien ! que fais-tu donc ? demanda Jolliet, tu applaudis !

— Que veux-tu, je suis converti !

— Converti, à quoi ?

— A son talent.

— Mais il n'en a pas !

— Tu es fou.

— Je suis fou ! je te dis, moi, que ton Duprez ne vient pas à la cheville de mon Nourrit !

— Physiquement, c'est possible ; mais comme chanteur, Duprez a deux coudées de plus que lui.

— Tu parles sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Oh ! les hommes ! cria Jolliet en frappant du pied. Mais tu oublies donc ce que tu disais il y a deux heures ?

— Il y a deux heures j'étais injuste.

— Et maintenant ?

— Je rends hommage à la vérité. Duprez est le plus grand artiste que j'aie entendu chanter.

— C'est donc à dire que je suis un âne, moi qui ne pense pas de même ?

— Tant s'en faut ; tu n'es qu'un entêté. Demain tu partageras mon avis.

— Jamais ! cria Jolliet.

Et il tourna le dos à Laroche.

Ce jour-là les deux amis ne dînèrent pas ensemble, et,

pour la première fois, ils se couchèrent sans s'être pressé la main, sans s'être dit bonsoir.

II

Laroche ne s'était point trompé. Le public adopta le nouveau chanteur avec un enthousiasme qui ressemblait à du délire; on se battait aux portes du théâtre chaque fois que le nom de Duprez paraissait sur l'affiche, et *Guillaume Tell*, dont Nourrit n'avait pas réussi à faire une œuvre populaire, était devenu, grâce à son successeur, l'opéra à la mode. Le Sacramento coulait à pleins bords dans la caisse du directeur.

Ce succès inouï faisait le désespoir de Jolliet. Faut de pouvoir s'élever contre l'évidence du fait matériel, il s'efforçait d'en atténuer les conséquences; et, loin de s'avouer vaincu dans ses duels quotidiens contre Laroche, loin de déposer ses armes et de demander merci, il se contentait de rompre de temps à autre, mais pour revenir à la charge, plus ardent que jamais.

— Voyons, disait Laroche, poussé à bout par l'opiniâtre tenacité de son adversaire; tu veux que j'aie tort, j'y consens. Mais comment expliques-tu l'aveuglement du public, qui s'obstine à partager mon erreur et à envahir la salle?

— Voilà, parbleu! une belle raison, et bien digne de votre cerveau félé! Ignorez-vous donc de quels éléments se compose un public de théâtre en général, et celui de l'Opéra en particulier? Au parterre, l'escouade des cla-

queurs et plusieurs centaines de provinciaux célibataires, qui viennent voir l'Opéra comme ils iront voir le Chodruc du Palais-Royal et la marmite des Invalides ; à l'orchestre, de vieux habitués qui n'ont d'yeux et d'oreilles que pour les jambes des danseuses, et quelques journalistes beaucoup moins préoccupés du spectacle que de l'anecdote du jour ; à l'amphithéâtre, les billets donnés et les provinciaux mariés ; dans les loges enfin, les abonnées qui viennent parce que c'est leur jour de coupon, ou parce qu'elles ont une robe nouvelle à étaler et des diamants inédits à montrer. On afficherait un acte de *Gustave* et le ballet de la *Fille mal gardée*, que votre public ne mettrait pas un moindre empressement à venir.

— Et la morale de cette longue et savante définition, quelle est-elle ?

— C'est que les seuls juges compétents résident à l'orchestre des musiciens.

— Je pensais en faire partie.

— Vous n'en êtes plus digne. Vous avez sacrifié à Baal.

— C'est-à-dire que tu es le seul à l'Opéra qui raisonnes sensément. Tu ferais mieux de t'écrier tout de suite : « Le public, c'est moi ! » Ce serait plus concis et tout aussi raisonnable.

Ces discussions, souvent répétées, n'avaient pas encore porté atteinte aux sentiments d'amitié qui unissaient les deux vieux bassons, mais déjà leurs bonnes relations étaient altérées. Amoureux de la paix intérieure, jaloux de prévenir les querelles, Laroche paraissait rarement

aux dîners de madame Jolliet; il prétextait des invitations en ville et préférait se condamner au régime cellulaire du restaurant à la carte. C'était sans contredit la plus dure privation qu'il pût s'imposer; accoutumé aux soins quasi-maternels de son hôtesse, n'ayant d'autre souci que de savourer les mets qu'elle avait préparés à l'avance, Laroche, livré à ses propres ressources culinaires, ne savait où donner de l'appétit. Il s'embarrassait dans les entrées et se perdait au milieu des entremets. Thésée privé du fil protecteur d'Ariane, vous donnera une idée assez juste du suprême embarras où Laroche se trouvait, tous les jours, à l'heure de son dîner.

— Mais enfin, demandait madame Jolliet à son mari, que se passe-t-il d'extraordinaire?

— Parbleu! répliquait Jolliet avec un sourire plein d'amertume, mon ami, M. Laroche, fait des siennes. Lui, un homme que j'ai honoré si longtemps de mon affection, me trahir de la sorte!

— Laroche! te trahir... Est-ce possible?

— Certainement. Il connaît mes sympathies pour Nourrit, et, Dieu merci, je ne lui ai pas caché ma manière de voir à l'égard de son M. Duprez. Eh bien! rien n'y fait: sans songer qu'une telle conduite me blesse profondément, il ne rougit pas de s'associer à un tas d'imbéciles qui vont criant par-dessus les toits que ce Duprez est le Luther du chant et le Messie de la musique. Pour l'instant, Laroche triomphe, et il a toute l'insolence de la victoire; le public semble lui donner gain de cause; le public, ce stupide troupeau dont Panurge n'eût

certainement pas voulu se faire le berger, et qui va toujours là où on le pousse. Mais, patience! les saines doctrines finiront par l'emporter, et le nom de Duprez sera obscur depuis longtemps, que celui de Nourrit resplendira encore des vives clartés de la gloire et du génie!

— En attendant, ton cœur ne souffre-t-il pas de la position toute nouvelle que vos discussions vous ont faite à l'un et à l'autre?

— Hélas! oui, je souffre! Mais si j'ai cette faiblesse, j'ai, en revanche, la force de ne lui rien montrer de ce que j'éprouve.

— Beau courage! qui consiste à se rendre martyr de son propre entêtement!

— Adélaïde, il ne s'agit point ici d'entêtement : respecte ma conviction; elle est honorable.

— Mais Laroche aussi obéit à une conviction; est-elle donc moins honorable que la tienne?

Étourdi par la vigueur de cet argument à brûle-pour-point, Jolliet changea subitement le terrain de la discussion et s'écria :

— Au fait, où veux-tu en venir? à quoi bon ces reproches et ces lamentations? Moi, ton époux, j'aurais déserté le toit conjugal, que tu ne paraîtrais pas plus offensée. Que diable! Laroche n'était pas marié avec nous; il est parfaitement libre de porter sa tente autre part; il l'a fait, et je ne trouve pas qu'il y ait là de quoi pleurer toutes les larmes de son corps ni se couvrir la tête de cendres.

Madame Jolliet garda le silence; mais elle se promit de

faire cesser cet état de choses qui l'affligeait sincèrement ; un matin que son mari était sorti, elle frappa trois légers coups à la porte de communication, Laroche vint ouvrir en personne ; à la vue de sa voisine, il rougit beaucoup et laissa échapper une exclamation de surprise.

— Ah ! c'est vous, madame ! dit-il ; qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Mon cher Laroche, répondit madame Jolliet, je viens tout simplement pour vous voir et aussi pour vous demander si vous comptez nous boudier ainsi jusqu'au jour du jugement dernier ?

— Tenez, madame, dit Laroche, je serai franc avec vous ; votre démarche me donne la mesure de votre amitié, et je ne vous cacherai rien de ce que j'éprouve.

— Parlez, je vous écoute.

— Votre mari abrégera mon existence ; il s'est constitué mon tyran et mon bourreau. Depuis tantôt six semaines, son unique distraction est de me martyriser. Si c'est ma mort qu'il désire, si je le gêne sur cette terre, eh ! mon Dieu ! qu'il le dise, je me tuerai ; car, trépas pour trépas, je préfère me suicider : au moins lui épargnerai-je le remords d'un forfait.

La douleur de Laroche était une douleur si réellement sentie, son désespoir était de si bonne foi, que madame Jolliet fut attendrie.

— Mon cher voisin, répondit-elle en lui prenant la main, je ne dis pas que vous ayez tout à fait tort de vous plaindre, mais il me semble que vous exagérez singulièrement les peccadilles de mon mari. Comment, vous qui

le connaissez mieux que personne, pouvez-vous lui supposer les mœurs d'un anthropophage?

— Et voilà précisément où est l'erreur! s'écria Laroche. Je ne connaissais point Jolliet, je croyais le connaître. Ce n'est que d'aujourd'hui que je commence à pénétrer son affreux caractère. Plus je l'étudie, et plus...

— Permettez, interrompit madame Jolliet, le meilleur moyen de vous livrer à des études consciencieuses, serait de recommencer à vivre avec nous, comme par le passé. Ce n'est pas à travers les murailles que vous pouvez l'étudier, je pense?

— Et l'Opéra, madame! l'Opéra! s'écria Laroche. Comptez-vous pour rien l'obligation où nous sommes de nous rencontrer tous les jours, à l'orchestre, soit pour les représentations, soit pour les répétitions! Mais savez-vous bien que c'est là un horrible supplice, une torture incessante durant laquelle j'ai tout le loisir d'étudier votre Jolliet et de disséquer son caractère... On parle de la chaîne qui soude deux galériens ensemble; mais cette chaîne n'est qu'une guirlande de roses, comparée à celle qui nous lie au même pupitre. Il tourne les pages quand il ne le faut pas; il me fait manquer mes rentrées... Oui, madame, il me fait manquer mes rentrées! J'ai le regret de vous le dire, chère dame; votre mari est un être insociable, sacrifiant ses amitiés à ses passions tyranniques, et haineux comme un Corse.

Comme il parlait ainsi, un léger bruit se fit entendre dans la pièce voisine, et une odeur suffocante se répandit aussitôt.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Laroche, et mon déjeuner que j'oubliais !

Il s'élança : madame Jolliet le suivit, et un spectacle lamentable s'offrit à ses regards : l'appartement de Laroche était méconnaissable ; on ne retrouvait plus la petite oasis riante et parfumée des anciens jours, alors qu'une ménagère prévoyante et industrieuse exerçait sa douce influence sur la communauté. Les meubles n'occupaient pas leurs places habituelles ; la garde-robe du locataire était éparpillée dans tous les sens ; le lit paraissait n'avoir pas été fait depuis une semaine, et la plupart des objets avaient perdu leur apparence primitive sous une triple couche de poussière. Au milieu de la chambre, et comme pour couronner l'œuvre, un réchaud était renversé et une apparence de bifteck se consumait dans les charbons et dans la cendre.

L'aspect de ce triste intérieur en dit plus au cœur de madame Jolliet que toutes les plaintes de Laroche.

— Pauvre homme ! pensa-t-elle ; il est malheureux, il souffre ; de son côté, mon mari a perdu son repos et sa tranquillité ; je les réconcilierai ; il le faut, je le dois.

Laroche s'était agenouillé et contemplait d'un air consterné les débris de son déjeuner ; madame Jolliet lui frappa sur l'épaule.

— Voilà un malheur, dit-elle.

— Un grand malheur, madame, fit le vieux basson... un si beau bifteck, que j'avais soigné comme la prune de mes yeux !

— C'est ma faute, et il est juste que je la répare. Mon

mari ne déjeune pas à la maison ; venez prendre sa place.

— Moi ! dit Laroche.

— Vous-même.

— Et si Jolliet rentrait à l'improviste ?...

— Il ne rentrera pas ; et d'ailleurs je prends tout sur moi.

Laroche, que la faim talonnait, accepta l'invitation sans se faire prier davantage. La table était dressée. Sur cette table, couverte d'un naperon qui réjouissait les yeux par sa blancheur, madame Jolliet ne tarda pas à disposer un déjeuner dont la vue et l'odorat étaient flattés également. Laroche soupira au souvenir de tous les biens dont la mauvaise humeur de son ami l'avait gratuitement privé.

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans l'escalier, la porte s'ouvrit, et Jolliet fit une de ces entrées qui ne sont guère en usage qu'au boulevard, dans les théâtres de mélodrame.

— O ciel ! s'écria-t-il, Laroche chez moi, à ma table ! les dieux m'auraient-ils rendu l'ami que j'ai perdu !

Quant à Laroche, il était stupéfait ; à le voir avec sa bouche béante et sa fourchette à la main, on l'eût pris pour la statue de l'Appétit. A la fin, il se leva, et, s'approchant de son amphitryon, il lui dit, sans se douter qu'il parodiait Corneille :

— Soyons amis, Jolliet, c'est moi qui t'en convie !

Et il lui tendit la main.

Le premier mouvement de Jolliet fut de serrer cette

main dans la sienne. Une réflexion traversa son esprit; il se contint.

— Je suis tout disposé à te rendre mon affection, dit-il; je sens qu'elle m'est, plus qu'à toi, nécessaire. J'y mets pourtant une condition.

— Une condition ! et laquelle ?

— Tu feras amende honorable pour tes hérésies passées et reconnaitras, en plein orchestre de l'Opéra, que c'est moi qui ai raison et que Duprez n'est pas digne de délier les cordons des souliers de Nourrit.

— Je ne le ferai pas ! cria Laroche, qui sentit le rouge de la colère enflammer son visage.

— Soit, dit Jolliet. Mais alors avouez que c'est une rupture éternelle que vous désirez entre nous.

— Je n'avouerai rien, sinon que vous êtes un despote et un méchant homme.

— Monsieur, je vous ferai observer que vous êtes chez moi.

— Je le sais, monsieur, et si j'ai un regret, c'est de vous avoir mis dans la nécessité de me faire cette observation.

Laroche salua poliment madame Jolliet, lança un regard courroucé à son ancien ami et fit une sortie noble, une de ces sorties où mademoiselle Rachel obtient tant de succès.

Une heure après la scène que nous venons de raconter, l'appartement de Laroche était envahi par des maçons, qui ne s'en allèrent qu'après avoir muré la porte de communication. Pendant ce temps, et tout en sur-

veillant les ouvriers, Laroche écrivit la lettre suivante, qu'il jeta le soir même à la poste :

« Monsieur,

» Il ne peut plus exister rien de commun entre nous ; vous avez brisé notre amitié sans vous inquiéter de savoir si du même coup vous ne brisiez pas mon cœur ; vous m'avez mis à la porte, moi, votre vieux camarade, votre frère depuis vingt-cinq ans ; vous n'avez pas eu pitié de mes regards suppliants ; c'est un triste courage que celui-là, monsieur. Allez, je n'ai pas même la force de vous maudire ; je vous laisse à vos remords. Ils me vengeront suffisamment.

» J'ai bien pu autrefois accepter les secours d'un ami ; loin d'en rougir j'en tirais vanité, et la reconnaissance était un lien de plus qui m'enchainait à lui. Mais à cette heure que mon ami est mort et qu'il a été remplacé par un homme qui porte bien son nom, mais qui n'a pas son cœur, ma dette me pèse et j'ai hâte de la payer.

» Veuillez donc, je vous prie, monsieur, me faire savoir de quelle somme je suis, au juste, votre débiteur. Je ne vous dissimule pas que cet argent me coûtera beaucoup à rembourser ; d'abord parce que j'en regrette infiniment l'emploi ; on aurait dû me laisser mourir ; je serais mort avec une illusion. Et puis, monsieur, je ne suis pas riche. Néanmoins, je vous promets de m'acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Dieu m'enverra du travail ; je me lèverai deux heures plus tôt, je copierai de la musique,

et tant qu'il me restera un souffle, je vous jure, monsieur, que je n'aurai qu'une pensée : celle d'éteindre cette dette dont le souvenir me poursuit et m'humilie sans relâche,

» LAROCHE,

» premier basson à l'Opéra. »

Le lendemain, en rentrant, Laroche trouva chez le concierge la réponse ci-jointe à son adresse :

« Monsieur,

» Vous ne me devez rien, et m'entretenir davantage de ces misères serait me faire injure. Pas plus que vous je ne suis riche, mais tout autant que vous j'ai de l'honneur. Il n'est plus temps de revenir sur un passé que, pour ma part, j'ai oublié complètement. Vous me parlez de services rendus, de dettes contractées, tout cela est sorti de ma mémoire. Il se peut qu'autrefois j'aie obligé quelque ami dans la détresse ; mais cet ami n'existant plus, vous comprenez que j'aurais mauvaise grâce, monsieur, à vous réclamer ma créance. Les dettes sont personnelles.

» Épargnez-vous donc la fatigue que ne manquerait pas de vous occasionner une ardeur matinale qui est loin de vos habitudes ; ménagez votre chère santé, monsieur, elle appartient au moins autant à vos amis qu'à vous-même. Que deviendrait ce bon Duprez, par exemple, s'il ne vous comptait plus au nombre de ses admirateurs désinté

ressés ? Un de plus , un de moins dans la quantité , c'est énorme !

» Monsieur , j'ai bien l'honneur de vous saluer.

» JOLLIET ,

» deuxième premier basson à l'Opéra. »

L'orchestre de l'Opéra ne revenait pas de sa surprise. La brouille des deux bassons , dont on était resté longtemps sans s'apercevoir , mais qui avait fini par être sue de tout le monde , fournissait un sujet de commentaires perpétuels et d'interprétations sans fin. Jolliet et Laroche servaient de point de mire à l'infatigable curiosité de leurs confrères. Tous les yeux se tenaient braqués sur eux ; ils ne faisaient pas un mouvement , ils ne prononçaient pas une parole , que , de tous les côtés , on ne prêtât l'oreille.

— Qu'est-ce qu'ils se disent ? demandait une naïve clarinette profondément intriguée.

— Ils viennent de prendre rendez-vous , répondait une facétieuse contre-basse.

— Pour déjeuner ? hasardait une petite flûte.

— Et non... pour se battre.

— Pour se battre ! répétait-on aussitôt avec effroi ; et la nouvelle ne tardait pas à circuler dans tout l'orchestre.

— Dites donc ? vous ne savez pas ? Jolliet et Laroche se battent demain matin.

— Tiens , tiens ! je n'ai pourtant pas ouï dire que saint Roch et son chien se soient jamais mordus.

— Ah ça !... s'ils meurent l'un et l'autre , duquel des

deux madame Jolliet sera-t-elle censée porter le deuil?

Et les quolibets voltigeaient, et les épigrammes se croisaient, et durant ces longues heures, enchaînés par l'impérieuse loi du devoir, assis côte à côte devant le même pupitre, et presque sur la même chaise, les deux bassons étaient forcés de souffler d'un commun accord dans leurs instruments, et de vivre, pour ainsi dire, de la même vie.

Sur ces entrefaites, une triste nouvelle nous arriva d'Italie. Nourrit s'était tué sur la terre d'exil, terminant par le suicide cette belle existence commencée dans la gloire et dans les succès.

En apprenant ce malheur, Jolliet perdit la tête. Le soir, au théâtre, il siffla Duprez à son entrée en scène dans la *Juive*, et le lendemain le directeur lui signifia qu'il n'appartenait plus à l'orchestre de l'Opéra.

Huit jours après, Laroche et quelques amis accompagnaient la dépouille mortelle de Jolliet au cimetière Montmartre, où on lui fit l'enterrement des pauvres.

L'âge, les infirmités et les pleurs cuisants que la mort de son ami a coûtés à Laroche ont affaibli sa vue peu à peu et l'ont contraint à se retirer de l'Opéra. Aujourd'hui il est deuxième basson à l'orchestre du Caveau des Aveugles.

Quant à madame Jolliet, elle continue son œuvre de pieuse charité dans un hôpital, où elle s'est fait admettre en qualité de sœur grise.

LA

PART DU FEU.

I

Le 20 août 1825, quatre escadrons de chasseurs, destinés à faire partie de notre malencontreuse expédition d'Espagne, arrivèrent dans une petite ville du midi de la France, couverts de poussière, brûlés par le soleil et trempés du sueur. Ils avaient doublé la dernière étape, et bien que la ville de B..., où ils devaient faire séjour n'offrit à leurs regards qu'un aspect maussade, des rues étroites et mal pavées, des maisons mal bâties, des places irrégulières et plantées de tilleuls rabougris, officiers et soldats, — et les chevaux aussi, il est permis de le penser, — chacun salua dans son cœur ce refuge ardemment désiré, comme le voyageur salue l'oasis que Dieu lui envoie au milieu des sables du désert.

Il n'y a aucune exagération à dire que toute la population était accourue sur la place de la Mairie, admirant un spectacle nouveau pour elle, et s'enivrant des pas redoublés que les clairons et les trombones tiraient à grand'peine de leurs lèvres arides et de leurs poumons haletants. — Les distractions sont si rares et si bien venues en province, où hier, aujourd'hui et demain se ressemblent comme les deux Ménéchmes de la comédie latine !

Seule, peut-être, parmi ses compatriotes, madame Florentine de Barjolle, soit qu'elle ne fût pas curieuse, soit qu'un intérêt puissant la retint chez elle, ne s'était pas mêlée à la foule qui se pressait sur la place et dans les rues.

Madame de Barjolle était donc restée dans sa chambre, une petite pièce ovale, tendue en mousseline blanche et toute parfumée de fleurs. Un Christ en ivoire, jauni par les ans, se détachait sur un cadre de velours grenat, et quelques volumes, à la reliure élégante, étaient empilés sur une étagère en bois d'ébène. Rien de plus frais et de plus virginal que ce joli réduit, abrité contre les vives clartés du dehors par de grands stores en soie rose. Deux fenêtres s'ouvraient sur un balcon d'où l'on apercevait un admirable paysage. Depuis le premier étage jusqu'au sol, la muraille était cachée par une tonnelle couverte de liserons, de volubilis, de gobéas et de clématites. Toutes ces petites fleurs avaient fini par envahir le balcon ; et le soir, à l'heure où madame de Barjolle se plaisait à contempler le soleil se baignant dans un océan de pourpre

et d'or, elles semblaient venir lécher humblement les pieds de leur charmante maîtresse.

Madame Florentine de Barjolle était une jeune femme de vingt-quatre ans, plutôt mignonne que jolie, — une frêle créature qui avait des mains de patricienne, de grands yeux bleus limpides, une taille à tenir dans son collier, et dans la voix des notes douces et graves tout ensemble, d'une exquise harmonie.

Elle était couchée sur une chaise-longue et lisait une lettre. De temps en temps, une ligne presque imperceptible se creusait sur son front poli ; sa poitrine se soulevait péniblement, et, lorsqu'elle eut achevé sa lecture, la lettre lui tomba des mains et des larmes silencieuses roulèrent le long de ses joues. Son regard, après avoir erré quelques instants sans but, se fixa sur le Christ en ivoire et elle parut s'absorber dans une muette adoration.

Trois coups légers frappés à la porte de sa chambre tirèrent madame de Barjolle de son extase ; elle tressaillit et ne répondit pas.

Trois nouveaux coups se succédèrent à un court intervalle : la porte s'ouvrit, et une jeune fille à l'œil vif, au nez légèrement retroussé, une vraie soubrette de Mari-vaux, apparut sur le seuil.

— Madame a sonné ? demanda-t-elle.

— Non, mademoiselle, répondit madame de Barjolle un peu sèchement.

— Pourtant, il m'a semblé...

— Il me semble, à moi, que vous allez mentir, inter-

rompit madame de Barjolle. Convenez, Théréson, qu'il vous fallait un prétexte pour entrer chez moi, et que vous avez saisi le premier qui s'est offert à votre folle cervelle.

La femme de chambre sourit, et ce sourire mit en évidence deux fort jolies fossettes et une double rangée de dents, très-soignées et très-blanches.

— Madame est une fée, dit-elle, et ce serait peine perdue que de vouloir lui cacher ce qu'on fait et même ce qu'on pense.

— Puis-je savoir, au moins, ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? demanda la jeune femme avec une douce raillerie ; j'avoue que ma puissance magique ne va pas jusqu'à le deviner.

— J'ai voulu rappeler à madame, au cas où elle l'aurait oublié, que les chasseurs viennent d'arriver, que toute la ville est en émoi et qu'on assure que les uniformes sont très-élégants, les chevaux d'une beauté rare et la musique délicieuse.

— Je sais tout cela, mademoiselle.

— Quelle toilette madame désire-t-elle faire ?

Madame de Barjolle frappa du pied avec une légère impatience.

— Mon Dieu ! Théréson, dit-elle à sa camériste, vous êtes une fille insupportable. Il vous a plu tout à l'heure de venir me déranger et vous avez feint de croire que j'avais sonné. Il vous plaît à présent d'aller voir ces soldats, et vous supposez que je partage votre puérile curiosité. Que ne me demandiez-vous tout de suite la permis-

sion de vous y rendre ? J'eusse accordé ou refusé ! mais vous y auriez gagné de vous montrer franche, et vous savez que je déteste les hypocrites et les menteurs.

Mademoiselle Théréron courba la tête et laissa passer l'orage ; puis, quand le dernier éclair se fut éteint :

— Et en supposant que j'eusse agi selon le désir de madame, demanda-t-elle, est-ce être indiscrete que de prier madame de me dire quelle serait sa réponse ?

— Sortez, si bon vous semble ; mais prévenez en bas que je n'y suis pour personne.

— Est-ce que madame se sentirait indisposée ? S'il en était ainsi, je resterais, et de bien bon cœur.

La jeune femme ne répondit pas.

— Il me semble que, depuis ce matin, c'est-à-dire depuis que le facteur a apporté une lettre de monsieur, madame est plus pâle et plus agitée que de coutume.

— Vos commentaires sont au moins déplacés ; veuillez me laisser, je vous prie.

La camériste se retira ; mais revenant presque aussitôt :

— Et si l'on nous envoie des militaires à loger ? demanda-t-elle.

— Vous ferez comme précédemment : vous leur donnerez cinq francs de ma part, et vous leur enseignerez une bonne auberge.

Cette fois mademoiselle Théréron sortit tout à fait, et madame de Barjolle resta seule.

La jeune femme reprit alors la lettre que nous lui avons vu lire, et elle en recommença attentivement la lecture.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma chère Florentine,

» Mes affaires me retiendront quelques semaines encore à Toulon, et je ne te dissimule pas que ce nouveau retard me cause un chagrin très-réel et très-profond. Tu sais quelle est l'ardeur de mon amour, ardeur que n'ont point ralentie cinq années de mariage. Le jour où nous avons été unis, le jour où le solennel article 215 du Code civil nous a été lu par l'honorable maire du premier arrondissement de Paris, je me suis donné à toi sans restrictions jésuitiques. Le serment que j'ai fait de t'aimer et de n'aimer que toi, mes lèvres seules ne l'ont pas prononcé ; je l'ai gravé dans le plus profond de mon cœur, et, jusqu'à son dernier battement, ce cœur t'appartiendra tout entier.

» Mais toi, ma Florentine, m'aimeras-tu toujours avec la même constance, avec la même exclusivité ? Ce mot est-il dans le dictionnaire de l'Académie ? c'est ce que j'ignore et ce que je n'ai pas le temps de vérifier. Une femme — une jolie femme surtout — est-elle capable d'un si grand sacrifice ? Ne viendra-t-il pas un jour où ton âme s'ouvrira fatalement à des impressions nouvelles ? Enfin, lorsque tu seras le charme sérieux de toute ma vie, ne risqué-je point de n'être qu'une distraction dans la tienne ?

» Je ne saurais te dire combien ce doute m'obsède et me rend malheureux. C'est le vautour de Prométhée ; il m'enfoncé incessamment ses griffes dans le cœur.

» Si j'étais auprès de toi, un doux regard, une tendre

parole, un sympathique serrement de main, chasseraient ces tristes pensées et me rendraient tout mon courage. Mais tu es ici et je suis là ; mais cent lieues nous séparent ; et, grâce à cette séparation maudite, les fantômes prennent un corps, et, par moments, je tremble que mes chimères ne deviennent des réalités.

» Ceci étant moins une correspondance qu'une intime confession murmurée à ton oreille, je dois t'avouer que ta dernière lettre m'a causé deux nuits de cruelle insomnie.

» Le croiras-tu ? ce que tu me racontes de cette journée passée au château de madame d'Aiguemar a suffi à allumer mon sang et à me donner la fièvre. M. Raoul d'Aiguemar t'a offert le bras et s'est constitué ton chevalier, me dis-tu. Certes, je ne fais point à ce jeune homme l'honneur d'être jaloux de lui : je le trouve parfaitement nul et parfaitement laid, et pourtant cette seule pensée que ton bras a posé sur le sien, qu'en t'écoutant parler, il a respiré ton haleine ; que peut-être, soulevées par le vent, les boucles de tes cheveux ont effleuré son visage ; cette pensée m'est entrée dans la poitrine et m'a fait froid comme la pointe d'une épée.

» Je te dis ces choses, et cependant je suis persuadé que j'ai le plus grand tort de te les dire. Si ton amour est robuste, ce doute t'outrage ; si je n'occupe plus la première place dans ton cœur, c'est là, j'en conviens, une mauvaise façon de tenter de la ressaisir. Qu'un jaloux s'appelle Othello ou qu'il se nomme Sganarelle, c'est toujours un misérable rôle que celui de jaloux. Si l'on

n'a pas en soi le triste courage du More de Venise, on est forcément ridicule comme le personnage de Molière. Serais-je cruel, le cas échéant ?... A coup sûr, je ne serais pas ridicule.

» Écris-moi, chère bien-aimée ; la vue seule de ton écriture rafraîchira mon sang et rassérènera mon cœur. Je suis un peu de la nature de Saül, et j'ai besoin de temps à autre que David m'enivre de sa harpe. Ma harpe mélodieuse, à moi, c'est ton amour.

» MAXIME DE BARJOLLE. »

Lorsqu'elle eut achevé la lecture de cette lettre, la jeune femme se prit à songer.

A quoi songea-t-elle ? Elle songea à tous les sacrifices qu'elle avait déjà faits à l'injuste jalousie de son mari et au peu de compte qu'il en avait tenu. La jalousie est pareille à l'hydre mythologique. La veille, à force de ruse, de ténacité, de courage, vous êtes parvenu à couper une des cent têtes du monstre ; et le lendemain, voilà une tête nouvelle, et plus vivace encore, qui renaît à la place de la tête coupée. Les forces de madame de Barjolle s'usaient à ce rude et stérile combat de chaque jour ; et la lettre de son mari, éloigné depuis trois mois par un grave procès pendant au tribunal civil de Toulon, cette lettre qui ressemblait à une lame d'acier dans une gaine de velours, lui donnait la conviction douloureuse que dans ce duel incessant entre son amour et les défiances de Maxime, tôt ou tard elle finirait par être vaincue.

Il n'avait pas fallu longtemps à madame de Barjolle pour reconnaître tout ce que la tête et le cœur de son mari contenaient d'inquiète jalousie. Maxime n'avait pas encore fait entendre une seule plainte que déjà la jeune femme avait deviné ses déchirements intérieurs et ses secrètes souffrances. Mais comme c'était une sainte et noble créature qui avait pris au sérieux les obligations et les devoirs qu'impose le mariage, elle s'appliqua, dès le début, à redoubler d'affection, de chasteté, de tendresse. Peu à peu, elle s'était retirée du monde, où chacun de ses innocents triomphes envenimait les blessures de Maxime. Excellente musicienne, douée d'une voix légère et charmante, elle alla jusqu'à simuler un commencement d'affection du larynx et ne fit plus de musique qu'à de longs intervalles, en petit comité, et dans son propre salon. Ses toilettes étaient toujours d'une simplicité extrême; elle déclara qu'un bal la rendait malade, que le spectacle la fatiguait, et elle en vint un jour à signifier à son mari qu'elle était lasse de la vie bruyante de Paris, et que son plus cher désir serait de se réfugier à B..., où M. de Barjolle possédait de vastes propriétés. Tous ces sacrifices, elle les accomplit avec tant de bonne grâce, avec une sincérité si habilement jouée, que Maxime n'en soupçonna point l'étendue. Il se contenta de remercier son étoile. Quant à ajouter qu'il souscrivit avec empressement au désir de sa femme, cela est au moins inutile, je suppose.

Depuis deux ans, Florentine était donc reléguée en province, menant une existence de recluse et se conso-

lant dans la pensée d'un grand devoir accompli. N'avait-elle pas, d'ailleurs, la satisfaction d'assister à la résurrection morale de son mari, redevenu tendre, affectueux et confiant comme aux premiers jours de leur union ? Mais attendu que je ne veux ni peindre mon héroïne meilleure qu'elle ne l'était réellement, ni lui prêter des perfections surhumaines qui en feraient moins une femme qu'un ange, j'avouerai volontiers qu'il lui arriva plus d'une fois, alors qu'elle jouait une interminable partie de whist en compagnie de Maxime, du maire et du curé, de soupirer tout bas au souvenir des joies et des fêtes parisiennes.

Ainsi se trouvent expliquées ces larmes silencieuses qui mouillèrent les yeux de Florentine après qu'elle eut lu la lettre de M. de Barjolle. Elle assistait, l'âme brisée, à la ruine d'un édifice qui lui avait coûté deux années de soins et d'efforts. Dévouement sans but ! Inutiles sacrifices ! Une courte séparation, le récit d'une innocente promenade au bras d'un ridicule hobereau de province, avaient réveillé la jalousie de son mari et l'avaient faite plus ardente et plus ombrageuse que jamais.

II

La réponse écrite par madame de Barjolle à Maxime trouve ici sa place naturelle.

« Dois-je me montrer plus irritée qu'affligée ? lui disait-elle ; en vérité, cher Maxime, je n'en sais rien. Est-ce ton cœur qui est méchant, ou ton cerveau qui est malade ? Ce problème, je l'agite sans relâche, depuis

trois heures, dans ma pauvre tête brûlante, et je n'ose le résoudre. En lisant ta lettre, je me suis demandé si je n'étais point abusée par quelque audacieux faussaire. J'aurais été bien heureuse de penser qu'une autre plume que la tienne a tracé ces lignes dont la lecture a couvert mon front d'une vive rougeur, J'ai fouillé dans mes plus vieux souvenirs; j'ai interrogé ma vie présente, et j'en suis encore à comprendre pourquoi il t'a plu de m'humilier si cruellement dans ma pudcur de femme et dans ma chasteté d'épouse.

» Maxime, je le sais, avant de me donner ton cœur, tu l'as prêté à beaucoup d'autres. Quelles sortes de femmes as-tu donc aimées, mon Dieu ! que ces malheureuses t'aient fait concevoir de leur sexe une idée si fausse et si injurieuse ? Jusqu'au jour de notre union, nous avons donc vécu dans un monde bien différent l'un de l'autre ? Hélas ! je dois le supposer. Mais toutes ces mauvaises pensées, recueillies dans des sociétés équivoques, comment te suivaient-elles dans le doux sanctuaire de la famille ? N'avais-tu ni honte, ni remords, lorsque tu recevais, le soir, les saintes caresses de ta sœur et de ta mère ? La nuit de ton âme était donc bien obscure, que ces pures lumières n'aient pas suffi à en dissiper les ténèbres ?

» Ces pauvres femmes ! les a-t-on calomniées depuis le paradis terrestre ! Il semble vraiment que nous soyons les très-humbles esclaves de votre bon plaisir, et l'on croirait, à vous entendre, que l'univers est un vaste harem dont vous êtes les sultans.

» Le mal vient de ce que les hommes sont pourvus d'une dose infinie de fatuité. Leur a-t-on, une fois en passant, adressé un sourire de banale politesse, les voilà persuadés qu'on se meurt d'amour pour eux. Qu'ils soient beaux ou qu'ils soient laids, qu'ils soient bêtes ou spirituels, c'est tout un. Ils mettent leurs illusions à la place de la réalité; et, comme don Juan, ils inscrivent sur leur liste un nom dont, le plus souvent, ils ne savent pas même l'orthographe! Le général Foy disait un jour à la Chambre que tous les hommes sont égaux devant la loi. Je déclare, moi, que vous êtes tous égaux devant la fatuité.

» La Providence, cher Maxime, te punit par où tu as péché, — et c'est justice. Ayant douté successivement de toutes les femmes que le hasard a mises sur ton chemin, tu en es venu à douter de la tienne. Il y a longtemps que j'assiste, attentive et muette, au spectacle de tes craintes outrageantes. Si je me suis tue jusqu'à présent, c'est que j'avais l'orgueil de croire que tu m'estimais assez pour établir quelque différence entre ta Florentine et les créatures qui ont distrait ta vie de garçon. Me serais-je donc trompée?

» Je ne veux rien dire qui ressemble à une justification, parce qu'une justification implique toujours l'idée d'une faute. Je me borne à ceci :

Chaque jour il me semble impossible de t'aimer davantage, et le lendemain je m'étonne de sentir mon affection plus vive et plus profonde. Mon unique pensée; c'est toi. J'ai un culte, une religion pour tout ce qui pourrait

te plaire. J'agis comme si tu lisais dans mon âme. Je ne suis plus rien par moi-même et pour moi-même : tu me diriges entièrement. J'éprouve pour toi toutes les amitiés et toutes les tendresses. Ma vie, c'est toi.

» Sais-tu le moyen de te faire pardonner cette méchante lettre que j'ai brûlée après l'avoir froissée avec colère ? Aussitôt ces lignes reçues, demande des chevaux de poste, accours près de moi. Je me sens triste et j'ai le vague pressentiment qu'un danger me menace. Je suis folle, diras-tu. Folle ? C'est bien possible ; mais attendu que ma guérison est entre tes mains, j'imagine, cher docteur, que vous hâterez votre retour.

» Tu objecteras, sans doute, que ce départ précipité sera nuisible à nos intérêts. Qu'importe ? Nous sommes assez riches pour supporter une perte d'argent. Je ne suis peut-être pas assez forte pour supporter un malheur. »

Sa lettre pliée et cachetée, madame de Barjolle sonna sa femme de chambre ; personne ne répondit à l'appel et rien ne bougea dans la maison. Tous les domestiques étaient sur la place de la Mairie.

En écrivant à M. de Barjolle qu'elle se sentait triste et qu'elle redoutait vaguement un danger prochain, Florentine n'avait point fait comme ces avocats qui improvisent des arguments pour les besoins de la cause. Son imagination était réellement assombrie par toutes sortes de pressentiments lugubres. En dépit de sa haute intelligence et de sa religion éclairée, elle payait un certain tribut aux idées superstitieuses. Le matin, à son réveil,

une hideuse araignée avait frappé ses regards ; à l'heure du déjeuner, le hasard fit que son couteau et sa fourchette furent placés en croix, et il arriva qu'en prenant du sel elle renversa la salière. — Voilà une petite femme stupide ! pensera mon lecteur en haussant les épaules. — Eh ! monsieur, qui avez une verrue sur le nez, si le peintre qui fait votre portrait dissimule cette verrue, je soutiens, moi, que la ressemblance du portrait n'est point complète.

Madame de Barjolle prit un livre souvent feuilleté, le *René* de Châteaubriand, et elle s'isola dans la lecture de ces pages qui ont une saveur particulière pour les âmes endolories.

Au milieu de sa lecture, il lui sembla qu'un cheval lancé au trot s'arrêtait subitement devant la porte de sa maison. Presque aussitôt, mademoiselle Thérèse entra dans sa chambre.

— Madame, dit la camériste, il est en bas.

— Qui cela ? demanda la jeune femme.

— Le militaire qui doit loger chez madame. J'ai vu son billet de logement.

— Avez-vous déjà oublié mes recommandations, tête folle ? Faites conduire ce soldat à l'auberge, et qu'on paye sa dépense.

— Mais, madame, ce n'est pas un soldat... c'est un officier, un capitaine... et il considérerait comme une offense un arrangement de cette nature.

— Qui vous a si bien instruite, mademoiselle ?

— M. le maire que j'ai rencontré et qui m'a fait l'hon-

neur de me parler. Il m'a chargée de dire à madame qu'il la supplie de loger ce capitaine. Un grand nombre d'officiers sont arrivés aujourd'hui, et les personnes les plus considérables de la ville les reçoivent chez elles. Le colonel est descendu chez M. d'Aiguemar.

— C'est bien, dit madame de Barjolle; veuillez à ce que cet officier soit installé le plus convenablement possible, et faites en sorte qu'il n'emporte pas un trop mauvais souvenir de l'hospitalité un peu forcée que je lui donne.

Le premier mouvement de Florentine fut de rouvrir sa lettre et d'instruire son mari de cette contrariété inattendue; mais elle réfléchit; et, toutes réflexions faites, elle s'abstint de ce *post-scriptum*.

— Dans la disposition d'esprit où se trouve Maxime, pensa-t-elle, une confidence de cette nature serait une insigne maladresse. Un homme.... un militaire.... sous mon toit... lui absent! il y aurait de quoi faire tomber mon pauvre jaloux de fièvre en chaud mal. Gardons-lui cette poire d'angoisses pour son retour.

Comme elle réfléchissait ainsi, la porte de sa chambre s'ouvrit, et mademoiselle Thérèse annonça M. le maire de la ville de B...

C'était un noble vieillard, en culottes courtes, décoré de la croix de Saint-Louis, la tête poudrée et d'un très-grand air, qui s'appelait le comte de Malcstrac. Émigré en 92, il n'était rentré en France qu'en 1816. Seul, sans famille, il avait conçu une affection sincère pour madame de Barjolle, qui, de son côté, l'accueillait avec ses plus

gracieux sourires ; et, comme Maxime voulait bien ne pas s'effaroucher des assiduités du vieux gentilhomme, il était devenu peu à peu l'intime de la maison.

— Ah ! c'est vous, cher comte ? s'écria la jeune femme. Venez ça, que je vous gronde fort.

— Grondez-moi tout le temps qu'il vous plaira ; je préfère le son de votre voix à la plus enivrante musique, répondit M. de Malestrac, qui, en matière d'ingénieuse galanterie, ne le cédait à personne.

— Votre conduite est celle d'un chevalier déloyal et félon.

— Ah ! madame...

— Vous me savez seule, et vous n'hésitez pas à transformer ma maison en une caserne ! Mais, mon cher adorateur, vous n'avez donc pas réfléchi que me voilà condamnée à un tête-à-tête de vingt-quatre heures avec un soldat !

— J'y ai parfaitement réfléchi, au contraire.

— J'admire votre ton placide et votre physionomie tranquille. Eh quoi ! tous les serpents de la jalousie ne déchirent pas votre poitrine ?

— Madame, répliqua le vieil émigré, il est des femmes auxquelles un homme d'esprit ne fait pas l'honneur d'être jaloux ; — il en est d'autres auxquelles un galant homme ne fait pas cette injure.

Cette phrase, prononcée avec un accent chevaleresque, fit pâlir madame de Barjolle, dont elle raviva les blessures secrètes.

— Parlons sérieusement, dit-elle : il ne m'est pas

agréable d'avoir un tel locataire en l'absence de mon mari.

— J'en suis persuadé, mon enfant ?

— Alors pourquoi ne m'a-t-on pas dispensée de cette corvée ?

— Il y a un motif.

— Sérieux ?

— Très-sérieux.

— Ne puis-je le connaître ?

— Je vous préviens que je vais vous faire un ennuyeux cours de politique, dit M. de Malestrac, et je vous prie de vous souvenir que c'est vous qui m'y contraignez.

— S'agirait-il d'un secret d'Etat ? demanda Florentine affriandée.

— C'est quelque chose comme cela :

— Je vous écoute, cher comte.

— Ma belle enfant, dit M. de Malestrac, à votre âge et dans votre position, il est des choses dont on se soucie comme de sa première pantoufle. Je parierais deux cents pistoles que vous ne vous êtes jamais demandé quelles sont les véritables dispositions de l'armée ?

— Et vous gagneriez votre pari, interrompit madame de Barjolle en souriant.

— J'en étais sûr ! Apprenez donc que plusieurs régiments ne nous inspirent pas toute la confiance désirable. Ce diable de Buonaparte a beau être mort et enterré sur son rocher de Sainte-Hélène, il a laissé un fils à Vienne, et, tant que ce fils sera vivant, l'espoir d'une restauration impériale, quelque chimérique qu'il soit, entretient dans

l'armée une agitation sourde qui n'est pas sans périls. Le régiment de chasseurs arrivé aujourd'hui dans notre ville m'est signalé par le ministre de la guerre, un de mes vieux camarades d'exil, comme un foyer de bonapartisme ardent. Il s'agit de séduire ces soldats et de leur prouver que notre royalisme pur n'exclut pas en nous l'amour et le respect de la gloire militaire. En conséquence, j'ai improvisé une petite comédie patriotique, et j'ai distribué les principaux rôles à mes meilleurs amis. Vous voyez bien que je ne pouvais ni ne devais vous oublier. Il a été convenu que nous nous montrerons d'une affabilité et d'une gracieuseté charmantes envers ces brigands de la Loire qui s'imaginent, Dieu me pardonne ! que nous n'avons pas le cœur français, parce que notre cocarde est blanche et non tricolore. Nous voulons qu'à l'heure du départ ils aient abjuré leurs funestes préjugés. Parmi ces officiers, un certain capitaine m'est annoncé comme le plus enragé de la bande. C'est, à coup sûr, celui de qui la séduction sera la plus difficile. Je n'ai pas hésité à vous l'envoyer.

— A moi ! s'écria madame de Barjolle.

— A vous. — Si celui-là vous résiste, c'est qu'il est imprenable. Je compte sur votre esprit et sur votre beauté pour opérer ce miracle, et j'ai la certitude qu'il n'est point au-dessus de vos forces.

— Mais c'est une mission diplomatique !

— Précisément.

— Et si j'échoue ?

— Votre succès est infaillible.

— Soit ! j'accepte, dit Florentine, qui ne savait trop quelle raison plausible assigner à son refus, et qui craignait surtout que, l'extrême jalousie de son mari une fois connue, Maxime ne devint ridicule.

— Vous êtes un ange ! s'écria le comte, et j'instruirai Sa Majesté de votre dévouement à la bonne cause.

— J'ai dit que j'acceptais, mais c'est à une condition.

— Et laquelle ?

— Vous dînez avec nous et vous me préserverez ainsi d'un tête-à-tête ennuyeux.

— Impossible.

— Comment ! impossible ?

— Sans doute ; j'ai chez moi deux chefs d'escadrons, et vous comprenez que je ne saurais leur fausser compagnie.

— Eh bien ! je prierai notre cher curé de vouloir bien être des nôtres.

— Et le curé se verra dans la triste obligation de vous refuser.

— Lui aussi ?

— Je lui ai expédié deux lieutenants, et je tiens de bonne source qu'il compte leur offrir un festin de Lucullus.

M. de Malestrac prit congé de madame de Barjolle et sortit, après avoir baisé délicatement l'extrémité arrondie de ses ongles roses.

Cinq minutes écoulées, mademoiselle Thérésou entra pour la troisième fois dans la chambre de sa maîtresse.

— Qu'est-ce encore ? demanda la jeune femme.

— L'officier que nous logeons réclame la faveur de présenter ses respects à madame. Voici sa carte, qu'il m'a chargée de remettre à madame.

Florentine jeta les yeux sur cette carte; elle tressaillit et devint blanche comme un lys.

— Georges Kermor! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Lui-même, madame, dit le capitaine en s'inclinant profondément devant la jeune femme frappée de stupeur.

D'un geste il congédia Théréson, et, prenant un fauteuil, il s'assit en face de madame de Barjolle.

III

Avant de faire assister le lecteur à l'entretien qui eut lieu entre le capitaine Georges Kermor et madame de Barjolle, il nous faut remonter un peu en arrière et placer ici quelques éclaircissements indispensables.

Au temps où elle habitait Paris, Florentine allait souvent s'asseoir, en compagnie de son mari; sous les marronniers des Tuileries. Il arrivait parfois qu'elle s'y rendait la première; Maxime venait la rejoindre, et, lorsque six heures sonnaient à l'horloge du vieux palais bâti par Philibert Delorme, une élégante voiture, stationnée à la grille des Feuillants, les ramenait au trot de deux rapides chevaux anglais dans leur petit hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Un jour que Florentine était seule, écoutant les oiseaux qui chantaient sur sa tête, et s'enivrant du parfum des

orangers en fleur, un homme s'assit en face d'elle et se prit à la regarder avec une fixité si audacieuse qu'elle sentit peu à peu un secret effroi pénétrer jusqu'au fond de son âme. Alors elle se souvint vaguement de l'avoir déjà rencontré dans le jardin royal, sans que sa présence l'eût frappée d'une façon particulière, au milieu de la foule des promeneurs.

C'était un homme de trente ans, habillé à la dernière mode, et qui eût été d'une beauté rare, si l'ensemble de sa physionomie avait exprimé autre chose qu'une dureté froide et hautaine. Sa pâleur mate doublait l'éclat extraordinaire de ses grands yeux noirs; une large moustache brune recouvrait sa lèvre supérieure, et rien qu'à voir sa bouche on devinait qu'elle ne savait pas sourire. Il y avait dans son nez, comme eût dit Balzac, des lignes d'une rectitude implacable, et ses narines, sans cesse agitées par un mouvement fébrile, se contractaient, par intervalles, comme celles du cheval dont les flancs sont déchirés par l'éperon. Son front était traversé par une ride profonde, et ses cheveux, coupés courts, laissaient à découvert ses tempes, sur lesquelles se détachaient des réseaux de veines bleues. Un imperceptible ruban rouge était noué à sa boutonnière.

En présence de cet homme, madame de Barjolle éprouva cette fascination étrange que les petits oiseaux ressentent, dit-on, en face de certains reptiles. Ce jour-là, elle n'attendit pas que son mari vint la rejoindre; elle rentra seule à son hôtel.

Au moment où elle descendit de voiture, un cabriolet

s'arrêta à une courte distance, et elle reconnut la tête pâle du promeneur des Tuileries penchée en dehors de la capote du cabriolet; puis, sur un signe de l'inconnu, le cocher tourna bride, et la voiture disparut comme une vision.

Sur ces entrefaites, le hasard fit que Maxime, convié à une partie de chasse, s'absenta de Paris durant une semaine.

Les deux premiers jours, Florentine ne sortit pas. Le troisième jour, elle donna l'ordre d'atteler et se fit conduire au bois de Boulogne.

Dans une des allées les plus solitaires, elle entendit trotter à côté de sa voiture. Obéissant à un sentiment d'instinctive curiosité, elle mit la tête à la portière et se rejeta en arrière par un brusque mouvement. Monté sur un très-beau cheval, l'inconnu des Tuileries venait de lui adresser un salut respectueux.

Le lendemain, madame de Barjolle s'enferma chez elle et ne reçut personne.

Le cinquième jour, son cocher lui ayant fait demander où il lui plaisait qu'il la conduisit :

— Où l'on voudra, répondit-elle, hormis au bois de Boulogne.

Le cocher toucha les chevaux, qui s'enlevèrent; et, moins d'une heure après, ils gravissaient la côte escarpée de Ville-d'Avray.

Cette fois encore la promenade ne se prolongea pas longtemps. Florentine prétexta une indisposition subite et l'on rentra à Paris.

Au détour d'une allée sombre, elle s'était rencontrée face à face avec son mystérieux persécuteur.

Alors madame de Barjolle se promet de rester prisonnière chez elle jusqu'au retour de son mari.

Mais, le lendemain, sa belle-mère et sa belle-sœur vinrent l'enlever à l'improviste et l'entraînèrent, malgré ses résistances, au Théâtre-Italien, où l'on donnait une représentation extraordinaire.

En entrant dans la salle, Florentine eut un vif battement de cœur ; ses oreilles tintèrent douloureusement et un nuage noir passa devant ses yeux. — L'homme des Tuileries, du bois de Boulogne, de Ville-d'Avray, de partout, occupait seul la loge voisine de la sienne.

Bien qu'elle se fût placée de façon à ne pas le voir, elle devina qu'il ne cessait de la regarder, et elle sentit les effluves de ce regard envelopper tout son corps et lui brûler les épaules. Ce supplice dura jusqu'à minuit : quatre heures d'angoisses et de tortures !

Madame de Barjolle sortit du théâtre, brisée comme après un accès de fièvre. Elle fut longtemps avant de s'endormir ; des rêves sinistres la poursuivirent dans son sommeil ; elle se surprit appelant Maxime à son secours.

A son réveil, on lui remit deux lettres.

L'une était de M. de Barjolle : il annonçait qu'il serait de retour dans la soirée. L'autre était d'une écriture inconnue, et cachetée de noir, avec cette devise : « *Un jour !* »

Florentine brisa ce cachet d'une main tremblante ; la lettre contenait ce peu de mots :

« Vous me fuyez en vain, madame; vous serez à moi.

» GEORGES KERMOR. »

Maxime revint à l'heure convenue, et ce fut ce même soir que madame de Barjolle annonça à son mari que le séjour de Paris lui était devenu insupportable; que sa santé y dépérissait à vue d'œil, et qu'elle le supplia de partir pour B... Maxime, que son valet de chambre avait instruit des assiduités d'un jeune homme décoré, s'empressa de souscrire au désir de Florentine. Le lendemain, tous les préparatifs étaient terminés et leur chaise de poste volait sur la route d'Orléans.

A la même heure, un régiment de chasseurs sortait de Paris par la barrière de Passy, se dirigeant sur Chartres, où un ordre subit du ministre de la guerre l'envoyait tenir garnison. C'était une véritable disgrâce pour ce régiment soupçonné d'avoir, plus qu'il ne convenait, conservé le culte des idées napoléoniennes. Les officiers, à peine arrivés depuis un mois à Paris avec l'espoir d'y demeurer pendant deux ans, manifestaient à haute voix leur désappointement et leur contrariété. Seul, parmi ses camarades, un jeune capitaine se faisait remarquer par son mutisme absolu. Mais ses noirs sourcils froncés et ses lèvres contractées témoignaient suffisamment que, pour ne point faire sa partie dans le concert de malédictions unanimes qui éclataient sur la route, il s'associait néanmoins, et de tout cœur, aux sentiments de ses camarades.

— Eh bien! Kermor, lui demanda tout à coup un offi-

cier qui se faisait remarquer par son exaltation, est-ce que vous quittez Paris sans regret, que vous ne faites pas chorus avec nous ? A quoi diable pensez-vous ?

— Je pense, répondit Kermor, qu'on nous traite comme des lépreux dans les bureaux de la guerre ; que l'état militaire est le pire état que je connaisse, et que c'est à briser son épée et à en jeter les morceaux aux pieds de ce vieillard goutteux qui occupe en ce moment le trône de l'empereur, tout comme mon gant occupe ma stalle, durant un entr'acte à l'Opéra.

— Bien parlé, Kermor ! s'écrièrent plusieurs officiers.

— Vous me demandez, Changiron, si je ne laisse aucun regret à Paris, continua Kermor ; j'y laisse une femme...

— Qui vous aime ?

— Je n'en sais rien.

— Que vous aimez ?

— Je ne le crois pas.

— Alors que vous importe d'être séparé d'elle ?

— Il m'importe que je me suis promis de perdre cette femme, et que notre brusque départ retarde indéfiniment l'accomplissement de mes projets.

— Elle est jeune, au moins ?

— Vingt ans, à peu près.

— Et jolie ?

— Elle vous séduirait tous, comme Circé.

— Vous l'avez vue souvent ?

— Quatre fois.

— Et vous lui avez parlé ?

— Jamais.

— Vous lui avez écrit ?

— Deux lignes.

— Elle est veuve ?

— Elle est mariée.

— Vous voulez donc un duel avec son mari ?

— Le mari mourra, messieurs, non de ma main, mais de douleur et de honte.

Il se fit un moment de silence.

— Et vous dites que vous n'aimez pas cette femme ?
reprit un officier.

— Je ne l'aime pas.

— Si vous ne l'aimez pas, c'est que vous la haïssez profondément.

— Il y a du vrai dans vos paroles, mon cher Chabril-
lac, répondit Kermor.

— Cette femme vous a offensé ?

— Aucunement.

— C'est donc son mari ?

— Vous y voilà.

— Il vous aura regardé de travers ? demanda Changl-
ron, qui connaissait l'humeur ombrageuse de son cama-
rade.

— Il m'a coupé la figure d'un coup de cravache, dit
tranquillement Kermor.

— Et vous ne vous êtes pas battus ? s'écrièrent les
officiers.

— Si fait, pardieu !

— A l'épée ?

— Non.

— Au pistolet?

— Non.

— Au sabre?

— Non.

— A la carabine?

— Pas davantage.

— Mais enfin , vous vous êtes battus? demanda Charbrillac.

— Certes.

— Et comment?

— A coups de poing.

— A coups de poing! répétèrent quinze voix sur tous les tons de la gamme.

— Messieurs , reprit Kermor, je ne vous parle pas d'hier. C'était en 1802. L'insulteur avait dix ans, l'insulté en avait neuf. L'un était le fils du maître, l'autre le fils de l'intendant; et, depuis leur plus tendre enfance, le premier abusant cruellement de sa position, semblait mettre tout son bonheur à se faire le bourreau du second. Mais enfin la coupe amère finit par s'emplir goutte à goutte, comme disent les poètes. Il suffit alors d'une larme pour la faire déborder; la victime se révolta, et le tiers-état, dans ma personne, se permit de rosser d'importance dix siècles de hotereaux dans la sienne. Le jour même, mon vieux bonhomme de père fut chassé de cette noble maison que pendant les proscriptions et les démolitions de la Terreur, son dévouement avait plusieurs fois sauvée, hommes et biens, au péril de sa vie.

— Et depuis cette époque ? demanda Changiron.

— Je me suis engagé aussitôt qu'on a voulu de moi dans un régiment. J'ai fait, vous le savez, un chemin assez rapide. J'étais capitaine et décoré à la chute de l'Empire ; mais, attendu que je ne suis ni le marquis de Kermor, ni le baron de Kermor, ni même le vidame Kermor, je me retirerai du service avec mes simples épaulettes de capitaine, tandis que j'étais en droit d'espérer celles de général, comme tant d'autres qui ne me valent pas.

— Ma foi ! mon cher Kermor, dit Chabrilac, à votre place je chercherais querelle à mon ennemi ; j'échangerais avec lui une balle ou un coup d'épée, et j'oublierais tout cela.

— J'ai été blessé, quoique enfant, dans mon honneur d'homme, car j'ai été blessé dans celui de mon père. C'est dans son honneur d'homme que je veux le blesser aussi. Il aime sa femme, il est jaloux de sa femme, je compromettrai sa femme. La blessure que je lui ferai ainsi n'en sera que plus douloureuse et plus profonde. Nous nous battons alors si tel est son bon plaisir ; mais après l'offense et non avant. Où ? quand ? comment me vengerai-je ? je l'ignore. Mais je me vengerai. Vous connaissez ma devise : *Un jour !*

Tout le monde se tut.

Les officiers mirent leurs chevaux au trot et recommencèrent entre eux leur inoffensive causerie.

Quant à Kermor, il ralentit l'ardeur de son cheval, et ne tarda pas à cheminer seul, perdu dans les son

bres méditations où cette conversation venait de le jeter.

Tel était l'homme que la fatalité avait conduit sous le toit de madame de Barjolle alors que son mari n'était pas là pour la défendre, et que nous avons laissé au moment où mademoiselle Thérésou venait de l'introduire dans la chambre de Florentine.

— Il faut convenir, madame, dit le capitaine Kermor, orsqu'ils furent seuls, que je serais bien ingrat si je ne remerciais le hasard, et du plus profond de mon cœur.

— Monsieur, interrompit Florentine en faisant un violent effort sur elle-même pour vaincre la terreur qui la dominait; monsieur, vous allez partir, n'est-il pas vrai?

— Je partirai demain, madame, quand les clairons de mon escadron sonneront le boute-selle. Je partirai avec le regret amer que mon séjour ne puisse se prolonger plus longtemps sous votre toit hospitalier.

— Vous ne m'avez pas comprise, monsieur, ou plutôt vous feignez de ne pas me comprendre, reprit madame de Barjolle, dont la voix s'éteignait à chaque mot; je vous demande de partir, non demain, mais sur-le-champ.

— Voilà un ordre auquel je ne saurais obéir.

— Ce n'est pas un ordre, monsieur, s'écria Florentine; ce sera une prière si vous voulez.

— Épargnez-vous ce déplaisir, madame, dit Kermor. Ordre ou prière, je ne partirai pas.

Une lueur d'espoir illumina l'esprit de Florentine.

— Si vous restez ici, dit-elle avec précipitation, c'est sans doute pour reconnaître vos torts et en solliciter l'ou-

bli. Eh bien ! soit ! quelle qu'ait été la gravité de l'offense, tout est oublié. Rien ne peut donc vous retenir.

— Partir, madame, ce serait accepter un pardon, et je ne crois pas en avoir besoin, répondit Kermor d'une voix dure.

— En ce cas, monsieur, restez si bon vous semble ; vous êtes l'hôte de cette maison, mais non le mien ; je vous cède la place.

Elle se leva et fit un pas pour se retirer, mais Kermor lui saisit la main, et la contraignant de se rasseoir :

— Veuillez rester, dit-il, et daignez m'accorder quelque attention. Nous avons à causer sérieusement.

— Je n'ai rien à entendre, rien à répondre, murmura Florentine.

— C'est une erreur, madame. Nous ne sommes plus à Paris, et vous n'êtes point gardée à vue. Le hasard m'a ouvert votre porte. Nous sommes seuls. M. de Barjolle est à Toulon, je le sais. L'occasion est propice, et je ne serai pas fou au point de la laisser échapper. Vous-même ne le supposez pas.

— Qu'avez-vous donc à me dire ? demanda Florentine avec une émotion qu'il ne lui fut pas possible de maîtriser complètement.

— Rien que vous ne sachiez, madame. Car il est impossible que vous ayez perdu tout souvenir de ma lettre.

Madame de Barjolle ne répondit pas.

— Si toutefois vous ne vous en souveniez plus, je mets ma mémoire à votre disposition, madame, et je pourrais vous en redire le contenu.

— Assez, monsieur ! interrompit-elle avec énergie : n'ajoutez pas un mot. Vous êtes ici chez moi, chez mon mari. Cessez un langage que je ne saurais entendre nulle part, mais en ce lieu moins qu'ailleurs.

— Soit, madame ; vous avez bon souvenir, je le vois clairement. C'était le point que je tenais à constater.

— Mais enfin, monsieur, expliquez-vous : qu'ai-je fait qui puisse m'attirer une telle persécution de votre part.

— J'accepte l'expression, madame. J'irai même plus loin dans ma franchise. Un autre invoquerait peut-être une passion profonde, un amour désordonné. Je ne le ferai pas. A quoi bon mentir ? Je ne vous aime pas, madame. Si mes assiduités auprès de la femme de M. de Barjolle ont pu vous faire croire le contraire, ce n'est pas que je vous aime, c'est que je le hais ! Vous n'êtes vous, madame, que l'instrument de cette haine.

— Vous vous trompez, monsieur ; Maxime ne vous connaît pas ; il ne vous a jamais vu ; il ne vous a point offensé ; vous ne le haïssez pas, vous n'avez pas le droit de le haïr ! s'écria Florentine, s'accrochant, avec l'énergie désespérée d'un naufragé, à cette pensée que peut-être le capitaine avait été abusé par quelque circonstance fatale.

Mais cette illusion fut courte.

— Je ne me trompe point, madame, reprit Kermor, M. de Barjolle et moi, nous ne nous connaissons que trop. L'insulte qu'il m'a faite, pour remonter haut, est de celles qu'on ne saurait oublier. La prescription n'est bonne que pour les cœurs faibles et lâches.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! s'écria

Florentine, dont les larmes comprimées éclatèrent en sanglots.

— Vous pleurez, madame ; vos yeux, je le comprends, doivent être habitués aux larmes. Je ne vous aime pas, mais je vous plains. Je n'ignore aucun détail de votre existence ; vous n'êtes pas heureuse, vous ne pouvez l'être. La jalousie de M. de Barjolle, jalousie odieuse, incessante, vous condamne à une vie de solitude et de continuelles terreurs. Jusqu'à présent, grâce à des sacrifices vraiment héroïques, vous avez réussi à en conjurer les funestes effets. Il n'en sera plus ainsi. M. de Barjolle est loin de vous... qu'importe la distance ? La calomnie a des ailes. Une fois en sa vie, votre mari aura eu du moins une raison apparente d'être jaloux.

— Je ne vous comprends pas, monsieur ! s'écria Florentine.

— Dites plutôt qu'il ne vous plaît pas de me comprendre. M. de Barjolle a été instruit de mes assiduités auprès de vous, madame, et lorsqu'il saura que j'ai eu l'ineffable bonheur de loger sous votre toit, je ne mets pas en doute qu'il ne transforme aussitôt en une désespérante certitude ce qui n'a été, à Paris, qu'un éphémère soupçon.

— Une certitude, une certitude ! répéta Florentine avec un amer dédain.

— Rassurez-vous, madame, et rendez-moi meilleure justice. Je ne suis point assez fat pour imaginer que je pourrais vous inspirer une si soudaine et si flatteuse passion. L'important pour moi, ce n'est pas la réalité : c'est l'apparence. Cela suffit à ma vengeance.

— Vengeance impossible !

— Elle a commencé déjà, madame.

— On ne le croira pas !

— Il le croira, lui !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! cet homme ne dit que trop vrai. Que faire ? que devenir ? comment éviter un pareil scandale ? s'écria Florentine avec égarement.

Elle se leva et voulut fuir, incapable de supporter l'aspect de l'homme qui la menaçait si insolemment dans le repos de toute sa vie. Mais ses yeux se fermèrent, ses jambes fléchirent ; Kermor la soutint et la replaça respectueusement dans le fauteuil qu'elle venait de quitter.

Il ouvrit la porte et appela Thérèse.

— Mademoiselle, dit-il, madame de Barjolle a besoin de vos bons offices. Voyez à enlever les fleurs qui garnissent cette chambre ; leurs dangereux parfums ont donné le vertige à votre maîtresse.

Et il s'éloigna discrètement au moment où la jeune femme reprenait connaissance.

IV

Peu d'hommes sont aussi forts que leur haine. — Rentré dans son appartement, Kermor ne se dissimula point tout l'odieux de son personnage. Des profondeurs de sa conscience, une voix s'éleva qui lui fit entendre un rude langage. Tout ce que sa nature rancuneuse recélait encore d'honneur et de loyauté se révolta à la fin, et d'invisibles bouches lui crièrent que c'était le fait d'un lâche de s'obstiner à frapper ainsi une femme sans défense.

Durant ce long entretien, dont il avait fait une incessante torture, la beauté de Florentine lui était apparue dans tout son éclat, et couronnée de la triple auréole de la grâce, de la jeunesse et de la pudeur.

Plus d'une fois il s'était senti ému par ses larmes, et, s'il n'avait pas renoncé à d'odieux projets, c'est que sa haine pour M. de Barjolle s'était accrue de l'amour que Florentine semblait porter à son mari. Tout en parlant de la jalousie de Maxime, une jalousie semblable s'était glissée dans son cœur, et cette pensée que son ennemi était l'heureux possesseur de tous ces trésors de vertu et de beauté, cette seule pensée allumait en lui une fièvre qui calcinait son sang et jetait le trouble dans sa raison.

Le capitaine allait et venait dans sa chambre comme fait une bête fauve dans sa cage, lorsqu'on lui annonça la visite de M. le comte de Malestrac.

Quelque confiance qu'il eût dans les moyens de persuasion politique de Florentine, le vieux gentilhomme avait estimé qu'une démarche de sa part auprès d'un petit officier de fortune serait de nature à aplanir bien des obstacles, en même temps qu'elle imposerait silence aux rancunes de ce soldat resté fidèle à la mémoire de son empereur. Même, il avait poussé la diplomatie jusqu'à mettre dans sa poche le ruban rouge de la croix de Saint-Louis que, d'ordinaire, il portait fièrement à sa boutonnière.

— Capitaine, dit M. de Malestrac, j'ai l'honneur d'être maire de la ville de B...; vous êtes mon hôte, et à ce

titre, vous excuserez ma visite. Je vous dérange peut-être ?

Kermor salua ; et, d'un geste, il invita le comte à s'asseoir.

— M. de Barjolle est absent, reprit M. de Malestrac ; il se peut que sa jeune femme ait négligé de donner tous les ordres nécessaires à votre installation. S'il en était ainsi, je vous prierais de me considérer comme le mandataire de M. de Barjolle, mon administré et mon ami.

— Vous êtes trop bon, monsieur le comte, répondit Kermor ; je n'ai ni le désir, ni le droit d'être fort difficile : et, d'ailleurs, vous le voyez par le luxe qui nous entoure, si j'ai un reproche à faire à l'hospitalité de cette maison, c'est d'être beaucoup trop somptueuse pour un pauvre soldat tel que moi.

— Allons donc ! capitaine ; un officier de votre grade et de votre mérite a droit aux égards, je dirai même au respect de tous ; et je me ferais une méchante querelle avec M. de Barjolle s'il apprenait qu'ayant eu la faveur de vous loger sous son toit, vous n'y avez pas été accueilli aussi bien que nous le permettent nos ressources limitées, à nous autres petites gens de province.

— Vous pensez cela, monsieur le comte !

— J'en suis certain. Je regrette néanmoins l'absence du maître du logis. Barjolle est un bon et aimable compagnon, avec qui vous auriez passé d'agréables heures. Vous ne le connaissez pas ?

— Non, monsieur le comte.

— C'est, sans contredit, une des natures les plus heu-

reusement douées qui existent. Toutes les bonnes fées ont présidé à sa naissance. Il est riche, jeune et beau. Il a une adorable femme qu'il aime passionnément et dont il possède toute la tendresse.

— M. de Barjolle habite-t-il depuis longtemps ce pays? interrompit Kermor, que les confidences du vieux gentilhomme faisaient pâlir de colère.

— Voilà une de ces unions charmantes auxquelles un officier municipal doit être fier de présider! continua M. de Malestrac en souriant. Je ne demanderais qu'un seul mariage comme celui-là par année, pour me consoler de tous les hymens saugrenus qui se contractent à l'ombre de mon écharpe.

— M. de Barjolle est donc bien heureux? articula Kermor d'une voix altérée.

— Son bonheur est si grand qu'il m'effraie; à la place de Maxime, j'imiterais Polycrate, tyran de Samos: je lancerais mon anneau dans la rivière. Et encore tremblerais-je qu'on me le réservit dans le ventre d'une carpe.

— Vous avez raison, dit Kermor, dont la haine se rallumait et s'attisait à ces paroles, comme les charbons d'une fournaise pétillent et s'embrasent sous l'haleine puissante d'un soufflet de forge. Tôt ou tard, M. de Barjolle payera sa dette à l'infortune.

— J'espère bien qu'il n'en sera pas ainsi! s'écria M. de Malestrac. Et d'ailleurs, quelle sorte de malheur pourrait l'atteindre? Il est trop riche pour connaître jamais la pauvreté. Quant à son bonheur domestique, je l'estime assuré d'une façon plus solide encore que sa fortune. De ce côté

là, surtout, Maxime est réellement invulnérable. C'est un Achille conjugal qu'on ne saurait blesser, même au talon.

Kermor se leva par un brusque mouvement :

— On étouffe dans cette chambre ! dit-il.

Et il ouvrit la fenêtre avec une si grande violence qu'un des carreaux vola en éclats.

— Vous me demandiez, continua M. de Malestrac, s'il y a longtemps que M. et madame de Barjolle habitent notre ville ? Deux ans environ, et pendant tout ce temps je ne pense pas qu'il se soit formé un seul nuage dans leur beau ciel.

— On assure, cependant, que M. de Barjolle est très-jaloux, objecta le capitaine, qui était parvenu à maîtriser son émotion.

— Maxime jaloux ? s'écria le comte ; je n'en crois rien. Se défier d'une si noble femme, ce serait pis que de la folie, ce serait un crime ! et pour ma part, tout vieux que je suis, je me souviendrais encore que je peux tenir une épée si j'entendais une seule parole mal sonnante sur le compte de la femme la plus digne, de l'épouse la plus respectable que je connaisse.

— On m'aura trompé, dit Kermor.

— Et trompé grossièrement, capitaine, tenez la chose pour assurée. Êtes-vous marié ?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! je vous souhaite une compagne aussi accomplie que madame de Barjolle ; souhaiter plus me paraissant un rêve irréalisable, — et vous serez heureux,

heureux à la façon de M. de Barjolle, ce qui n'est pas peu dire!

— Vous oubliez, monsieur le comte, que je ne suis, moi, ni noble, ni riche.

— Bah! savez-vous ce que vous réserve l'avenir? Sa Majesté se connaît en hommes; et je ne doute pas que vous ne cueilliez de glorieux lauriers sur la terre d'Espagne. S'il n'était superflu de parler de recommandations à un officier qui se recommande si bien de lui-même, je vous prierais de vous rappeler que le ministre de la guerre compte au nombre de mes bons amis.

M. de Malestrac prit congé du capitaine, très-satisfait de la façon adroite dont il était parvenu à glisser son *post-scriptum*, qui était, en somme, le but essentiel de sa démarche.

— Il est jeune, il est pauvre, pensait-il en s'en allant; il doit être ambitieux. Son hostilité politique n'est autre chose que du mécontentement et de l'envie déguisés en fidélité héroïque. Je suis certain de l'avoir fortement ébranlé, si tant est que je ne l'aie point rallié complètement. L'éloquence de madame de Barjolle fera le reste. Allons, continua-t-il avec un geste à la Titus, je n'ai pas perdu ma journée.

Hélas! le vieil ami de Florentine était loin de soupçonner l'effet désastreux produit dans l'âme de son auditeur par ses imprudentes révélations.

Tout ce qui venait de lui être dit touchant le bonheur de son ennemi, ce long épithalame chanté si complaisamment par M. de Malestrac, avaient entièrement

changé les dispositions de Kermor. Ses irrésolutions avaient cessé. La vengeance et la haine survivaient seules dans son cœur.

Il sortit ; et comme il errait sans but dans la ville, attendant avec impatience que l'heure du dîner le remit en présence de madame de Barjolle, plusieurs voix l'appelèrent joyeusement par son nom.

Il se retourna ; quelques-uns de ses camarades, attablés devant un café, fumaient leurs pipes, buvaient de la bière et jouaient leur consommation au piquet, suivant l'usage immémorial des officiers quand ils vivent en province.

— Eh bien ! Kermor, demanda l'un d'eux, que vous semble de cette agréable petite ville que le Père Éternel a eu l'obligeance de mettre sur notre chemin et dans laquelle l'intendant a bien voulu nous faire séjourner ?

— C'est un trou affreux ! répondit Kermor.

— Parbleu ! les rues n'y sont pas aussi larges que la rue de la Paix et les maisons n'en sont pas comparables à celles de la rue de Rivoli ! repartit l'officier. Mais quelles braves gens que les habitants ! quel luxe d'attentions, de prévenances et d'égards ! Depuis vingt ans que je roule dans toutes les garnisons, je ne me souviens pas d'avoir été choyé comme je le suis dans ce pays de cocagne.

— J'en suis enchanté, dit froidement Kermor.

— On m'a logé chez un saint homme de curé qui m'a offert un déjeuner de Balthazar. Je citerai surtout un certain vin de Bourgogne, comme on n'en boit pas aux Tuileries ! Quant à son cognac, je renonce à en décrire les

charmes, ajouta l'épicurien en passant savoureusement sa langue sur ses longues moustaches rousses.

Kermor ne répondit pas.

— Moi, dit un autre officier, j'ai déjeuné avec M. le maire, et j'avoue que son cordon bleu m'a réconcilié avec les culottes courtes, les cheveux poudrés et la croix de Saint-Louis. Sur ma parole ! ces vieux gentillâtres ont du bon. Nous avons chanté des duos anacréontiques au dessert.

— Il paraît que le colonel a une douzaine de domestiques à ses ordres ! interrompit un jeune sous-lieutenant.

— Le colonel doit être le plus heureux des hommes, dit sèchement Kermor.

— Ah ça, mon cher capitaine, s'écria le commandant, est-ce que vous seriez descendu dans une tanière, par hasard ? Dieu me pardonne, vous avez l'air d'un ours !

— J'ai l'honneur d'être logé dans une des plus nobles maisons de la ville.

— Vous y aurait-on fait mauvais accueil ?

— J'ai reçu un accueil excellent.

— Alors asseyez-vous et buvez un verre de bière avec nous.

— Merci, je n'ai pas soif.

— Voulez-vous fumer une pipe ?

— Je n'ai aucune envie de fumer.

— Si je vous proposais une partie de piquet ?

— Je refuserais, Changiron.

En ce moment un garçon apporta un bol de punch.

— Que diable ! dit Changiron, il vous plaira du moins

de trinquer avec nous, je suppose ? Nous allons entrer en campagne ; nous y laisserons peut-être notre peau ! Buons auparavant à la santé de ceux que nous aimons et de ceux qui nous aiment.

Les officiers choquèrent leurs verres.

Kermor vida le sien silencieusement , sans se mêler au toast de ses camarades.

— Ah ! sacrebleu , capitaine , cela n'est pas bien ! dit le commandant.

— C'est la faute de Changiron , répondit Kermor.

— Comment ! c'est ma faute ?

— Je le répète : n'avez-vous pas proposé à ces messieurs de boire à la santé de ceux que vous aimez ?

— Sans doute.

— Et à la santé de ceux qui vous aiment ?

— C'est exact.

— Eh bien ! moi , messieurs , personne ne m'aime et je n'aime personne.

Ayant dit ces tristes paroles , il salua ses camarades et s'éloigna à pas lents.

— Je crois qu'il devient fou , dit un officier.

— C'est une mauvaise nature , reprit le commandant , et le plus grand plaisir qu'il pût me faire , c'était d'aller promener ailleurs son effroyable sauvagerie. A coup sûr ce n'est pas lui qui a servi de modèle à Elleviou , ce charmant officier de cavalerie du théâtre Feydeau.

A six heures , un domestique de madame de Barjolle vint prévenir le capitaine que le dîner était servi. Kermor se hâta de descendre à la salle à manger. La table, char-

gée des mets les plus appétissants, étincelait de cristaux et d'argenterie, mais il n'aperçut qu'un seul couvert.

— N'aurai-je pas l'honneur de dîner avec votre maîtresse ? demanda-t-il.

— Madame est indisposée ; elle me charge d'offrir ses regrets au capitaine , répondit le domestique.

Aussitôt son repas terminé, Kermor se dirigea vers l'appartement particulier de Florentine. La chambre de la jeune femme était précédée d'un salon dans lequel mademoiselle Thérèse s'était installée et brodait assise dans l'embrasement d'une fenêtre.

— Madame de Barjolle peut-elle me recevoir ? dit-il à la femme de chambre.

— Madame est souffrante , répondit la jolie camériste.

— Ce n'est pas une indisposition grave, j'espère ?

— Madame a une fièvre très-forte ; il faut croire qu'elle se sent malade, puisqu'elle m'a ordonné de passer la nuit dans ce salon.

— Veuillez lui dire le regret que j'éprouve de ne pouvoir m'informer moi-même de l'état de sa santé.

— Je n'y manquerai pas, monsieur l'officier, dit Thérèse, qui tira au capitaine sa plus gracieuse révérence.

Kermor sortit de nouveau ; il parcourut les quartiers les plus solitaires de la ville, fuyant la rencontre de ses camarades et changeant brusquement de direction lorsqu'il entendait au loin le retentissement sonore de quelque sabre traînant sur le pavé.

Il faisait déjà nuit, et de fréquents éclairs déchiraient par intervalle les sombres profondeurs de l'horizon. —

Comme il passait devant une église, les cloches tintèrent l'*Angelus*. Kermor se boucha les oreilles et doubla le pas.

Il erra ainsi durant de longues heures, cherchant à briser son corps par la fatigue et ne pouvant parvenir à laisser sa pensée, courant, s'asseyant, se relevant et courant encore, en proie aux plus vives douleurs, aux plus violentes tortures. Vers minuit, lorsqu'il rentra, les sifflements aigus de la tempête se mêlaient aux roulements du tonnerre.

Toutes les fenêtres de la maison étaient obscures. La chambre de Florentine était seule éclairée. Kermor, s'aidant des treillages de la tonnelle, parvint aisément sur le balcon. La croisée était ouverte; madame de Barjolle priait Dieu. On n'entendait que le bruit de ses sanglots qu'elle cherchait à étouffer dans son mouchoir.

Le capitaine glissa sur le tapis soyeux qui recouvrait le parquet et s'assit dans un fauteuil, muet et silencieux comme une ombre.

Quand Florentine se retourna et qu'elle se vit face à face avec son persécuteur, elle se releva avec énergie.

— Vous ici, monsieur! s'écria-t-elle; comment osez-vous reparaitre et à pareille heure? Qui donc a pu vous laisser pénétrer chez moi?

Le capitaine étendit la main dans la direction de la fenêtre.

— Quelle audace! dit Florentine. Et vous ne craignez pas que je vous fasse chasser honteusement? Je ne suis pas seule, monsieur, ajouta-t-elle en indiquant la pièce voisine où se trouvait Thérèse.

— Tant mieux, madame, répondit froidement Kermor. Votre prudence même m'a servi à souhait. Au moindre bruit de votre part, je vous fais mes adieux, je reprends le chemin qui m'a amené et je laisse cette fille convaincue que, si vous avez fermé la porte, vous avez daigné ouvrir la fenêtre.

— Mais c'est un démon que cet homme ! dit Florentine en se tordant les mains de désespoir.

— Calmez-vous, madame. Je puis vous délivrer bien vite de ma présence. Cela dépend de vous.

— De moi ?

— Je ne vous aime pas, dit-il d'une voix tremblante et en s'efforçant de comprimer sa vive émotion, vous le savez. Mais, vous le savez aussi, je hais M. de Barjolle. A supposer que je veuille bien, par considération pour vous, madame, épargner mon ennemi, du moins ne saurais-je renoncer à me venger à mes propres yeux, ne fût-ce que pour moi seul et pour la satisfaction intime de ma haine. Que votre mari continue d'être heureux, soit ! je daigne y consentir... Mais j'entends être le maître de son bonheur, acheva Kermor avec un accent dicté par la jalousie plus encore que par la colère.

— En vérité, s'écria Florentine, je suis le jouet d'un affreux rêve !

— Permettez-moi de vous rappeler à la réalité. Deux mots de votre main, en réponse à cette lettre dont votre indifférence a gardé si fidèlement le souvenir, je n'en demande pas davantage et je pars à l'instant. Ce précieux autographe suffira à réaliser le prodige dont je vous par-

lais tout à l'heure. J'oublierai le passé; mais votre avenir m'appartiendra. Je ne ferai usage de cette arme terrible qu'en cas d'absolue nécessité, mais je ne m'en dessaisirai pas. Cette certitude pourra suffire à ma haine, car, si la tranquillité de M. de Barjolle n'est pas troublée, c'est à ma seule tolérance qu'il devra cet insultant bienfait.

— Mais, vous êtes fou, monsieur! et vous pensez que je me ferai la complice d'un mensonge si infâme?

— Je l'espère, madame, répliqua Kermor avec une fausse assurance, et d'une voix de plus en plus émue. J'en appelle à votre raison. Il est parfois des sacrifices nécessaires, indispensables. En cas d'incendie, on fait toujours la part du feu. J'ai pris la liberté de vous indiquer celle que j'attends de votre intérêt même. Deux mots de votre main, je le répète, et je disparaîs par où je suis venu, sans que personne ait soupçonné ma présence.

— Je ne ferai pas cela! dit Florentine avec un geste de souverain mépris.

— Eh bien! soit! madame, j'attendrai votre bon plaisir, dit Kermor en se laissant tomber dans un fauteuil, bien moins pour décider madame de Barjolle par cette feinte opiniâtreté, que pour s'assurer lui-même contre l'émotion qui le gagnait de plus en plus.

Florentine courut à la porte de sa chambre qu'elle chercha à ébranler, sans réussir à autre chose qu'à meurtrir ses poignets d'enfant.

— Thérésou! cria-t-elle, Thérésou, ouvre-moi!

— Silence! madame! vous vous perdez, dit Kermor à voix basse.

— Cet homme dit vrai ! murmura madame de Barjolle, devenue pâle et immobile comme une morte.

Un violent coup de tonnerre retentit, ébranlant la maison jusque dans ses fondements.

— Qu'y a-t-il, madame ? Qu'avez-vous ? demanda la femme de chambre réveillée en sursaut. Est-ce l'orage qui vous fait peur ?

— Oui, répondit madame de Barjolle, c'est l'orage... mais il s'éloigne... je n'ai plus peur... Rendors-toi...

— Je vois avec plaisir, madame, que vous vous rendez à la raison, et j'ai lieu d'espérer maintenant une résolution favorable.

— Oui, monsieur, ma résolution est prise, interrompit Florentine avec une expression sinistre. Perdue si l'en vous sait ici ! Perdue si j'ai la lâcheté de vous écrire ! Telle est l'horrible situation que votre loyauté m'a faite. Il ne me reste qu'un moyen d'en sortir. J'en userai !

Florentine courut à son secrétaire, ouvrit un tiroir et prit une petite fiole de verre aux deux tiers pleine d'une liqueur brune.

— Si, dans cinq minutes, vous êtes encore ici, dit-elle, je vous jure, monsieur, que je m'empoisonnerai avec cet opium ! Dieu me pardonnera, j'espère.

Elle dit ces paroles avec un accent si déterminé, si ferme, que le capitaine frissonna de terreur.

— Arrêtez, madame ! s'écria-t-il en faisant un pas en avant pour l'empêcher d'exécuter son dessein.

Mais il s'arrêta court lorsqu'il vit qu'à ce mouvement même la jeune femme portait le flacon à ses lèvres.

— Eh bien ! non, non, madame, reprit-il avec angoisse. Ce n'est point par la violence que je veux vous sauver, c'est par la fuite. Brisez ce flacon, je vous en conjure, et je pars !

— Eh ! qui me le garantit, monsieur ? demanda madame de Barjolle.

Kermor garda le silence et parut en proie aux émotions les plus contraires. Puis cédant tout à coup à un sentiment longtemps comprimé et qui éclatait malgré lui :

— Mon amour vous le garantit, madame ! s'écria-t-il en fléchissant le genou devant elle et en joignant les mains.

— Votre amour ? répéta Florentine avec une insultante ironie.

— Oui, madame, mon amour ! un amour qui remonte au jour fatal où je vous ai vue pour la première fois, un amour contre lequel la honte elle-même a été impuissante... Mais enfin mon orgueil s'humilie à vos pieds. Oúi, je vous aime.

— Vous m'aimez !... répéta Florentine avec un redoublement de mépris.

— Oh ! je sais, madame, que c'est là un mot sacré, et je n'ai pas le droit de le prononcer devant vous. Mais si j'ose vous faire un pareil aveu, c'est pour vous sauver. Brisez ce flacon, je vous en conjure.

— Ce poison est ma sauvegarde, mon unique défense : il ne me quittera que lorsque vous serez parti.

— Eh bien ! soit, reprit Kermor, j'obéis, mais ce ne sera pas sans vous avoir dit que vous êtes cruellement

vengée, madame, je le confesse à vos genoux dans cet instant suprême. Je suis un misérable ! et le souvenir de cette nuit sera le remords de toute ma vie. Au nom de cet amour dont l'expression coupable n'offensera plus votre pudeur, j'abjure la haine que j'ai vouée à M. de Barjolle, cette haine insensée qui m'a fait si malheureux et qui a failli faire de moi un assassin.

Kermor, qui se traînait aux genoux de Florentine, attendit sa réponse, le front courbé, comme l'accusé attend la sentence de son juge.

— Vous ne répondez pas ? demanda-t-il avec une poignante anxiété.

— Partez ! dit-elle, ou je croirai que vous commencez une nouvelle scène de votre odieuse comédie.

Kermor se releva.

Aux deux côtés de la cheminée étaient accrochées deux miniatures d'Isabey. L'une reproduisait les traits de Maxime, l'autre ceux de Florentine.

Kermor décrocha le portrait de Florentine.

— Que faites-vous ? s'écria-t-elle vivement.

— Oh ! ne m'enviez pas la possession de ce souvenir. Songez que je ne dois plus vous revoir, madame !

En disant ces mots, et avant que Florentine eût eu le temps de lui répondre, Kermor glissa le portrait sous son uniforme, escalada le balcon, sauta légèrement sur le sol détrempé des plates-bandes et disparut.

— La part du feu, cet homme l'avait bien dit ! s'écria madame de Barjolle. Protégez-moi, mon Dieu !

V

Le lendemain, M. de Malestrac se présenta chez sa jeune amie. Il avait hâte de connaître les moindres détails de ses entretiens avec Kermor. L'enragé bonapartiste, que lui avait signalé son ami le ministre de la guerre, était-il resté inébranlable dans sa fidélité à l'aigle impériale? Ne s'était-il pas rallié plutôt au lys royal? doux espoir que le vieux gentilhomme caressait dans sa pensée? Les renseignements recueillis par lui chez les notables habitants de la ville de B... étaient du reste on ne peut plus favorables. Partout les officiers s'étaient montrés reconnaissants de la sympathie qu'on leur avait témoignée. Quant à la population, elle avait amplement fraternisé avec les soldats dans tous les cabarets; et M. de Malestrac ne mettait pas en doute que ce régiment, naguère suspect, ne figurât, dans un temps fort prochain, parmi les plus sûrs et les plus dévoués défenseurs du trône et de l'autel.

Pour la première fois depuis deux ans, M. de Malestrac ne fut pas admis chez madame de Barjolle.

— Est-ce que madame est sortie? demanda-t-il au valet de chambre qui lui refusait la porte.

— Non, monsieur le comte.

— Il y a du monde chez elle?

— Madame est seule.

— Alors, pourquoi ne m'annoncez-vous pas?

— Madame ne reçoit personne; la consigne est pour tous.

— Même pour moi?

— Il n'y a point d'exception.

— Voilà qui est bizarre, pensa M. de Malestrac en s'éloignant.

Le lendemain, lorsqu'il se présenta de nouveau, une scène analogue eut encore lieu; et le vieil ami de Florentine se retira le cœur un peu froissé de ces façons d'agir auxquelles on ne l'avait point accoutumé, et dont il cherchait anxieusement l'explication, sans parvenir à la trouver.

Mais il ne se lassa pas, et il revint le troisième jour, l'esprit obsédé par une vague inquiétude.

Cette fois, il ne rencontra aucun domestique sur son passage.

— Parbleu! se dit-il, je vais savoir le mot de l'énigme.

Il entra dans le salon; le salon était désert.

Il frappa à la porte de la chambre à coucher. — Personne ne répondit.

Il jeta un coup d'œil dans la salle à manger. — Elle était vide.

— Ah ça! s'écria M. de Malestrac, me serais-je aventuré dans le palais de la Belle-au-Bois-dormant!

Et, s'accrochant à un cordon de sonnette, il carillonna à tour de bras.

— Qui est là? demanda mademoiselle Thérèse, se montrant à l'étage supérieur.

— Moi, mademoiselle, répondit le vieux gentilhomme; obligez-moi de descendre, je vous prie.

Thérèse obéit.

Elle parut, descendant les marches de l'escalier à pas comptés; son air enjoué et sa mine éveillée avaient fait place à un grave maintien, à une physionomie sérieuse.

— Que se passe-t-il donc ici depuis trois jours? demanda M. de Malestrac, qui fut frappé de la transformation opérée chez la jeune fille.

La femme de chambre secoua la tête tristement.

— Rien de bon, monsieur le comte, répondit-elle.

— Madame de Barjolle serait-elle malade?

— Je ne sais si madame est malade; mais pour sûr, elle ne se porte pas bien.

— Que pense le docteur?

— Madame a positivement défendu qu'on prévint son médecin.

— A-t-on écrit à M. de Barjolle?

— Non, monsieur le comte; madame assure que ce ne sera rien.

— Mais enfin, qu'a-t-elle? s'écria M. de Malestrac, dont l'inquiétude croissait à chaque instant.

— Nous l'ignorons tous : madame ne se plaint pas ; mais ses forces s'en vont ; ses couleurs ont disparu ; elle ne mange rien ; elle pleure souvent et ne parle plus à personne : le pouls est à peine sensible. On dirait qu'elle va s'éteindre.

— Mademoiselle, dit le vieux gentilhomme d'un ton qui ne souffrait pas d'observation, il faut que je voie votre maîtresse ; il le faut ; entendez-vous ?

— Monsieur le comte, répondit Thérèse, qui portait à Florentine une affection sincère, j'étais bien résolue à

passer chez vous aujourd'hui et à vous prier de venir voir madame.

— Où est-elle?

— Dans le petit pavillon, au bout du jardin; elle y entre le matin, elle en sort le soir; il nous est formellement défendu de nous en approcher sous quelque prétexte que ce soit.

M. de Malestrac se dirigea précipitamment vers le pavillon indiqué par Théréson.

— Quel chagrin inconnu trouble sa vie? se demandait-il; quelle douleur ignorée s'est assise au foyer de cette heureuse maison?

Le comte avait été frappé du changement opéré dans la personne de la femme de chambre; il fut effrayé de la révolution accomplie dans la maîtresse. Théréson n'avait point exagéré : madame de Barjolle était changée comme si elle relevait de maladie.

— Florentine, mon enfant, ma fille chérie, qu'avez vous? que vous est-il arrivé? dit le vieillard, en s'emparant d'une de ses mains, qui avait la blancheur mate de la cire.

— Je n'ai rien, répondit madame de Barjolle, qui n'eut pas la force de serrer dans la sienne la main de son ami.

— Vous me trompez; vous êtes affligée, souffrante; et quand vous deviez m'appeler à vous, vous me consignez à votre porte comme un indifférent, comme un ennemi. C'est mal!

— Mais je vous certifie que je ne souffre point, reprit Florentine. Je suis triste, c'est vrai, et je serais fort en

peine de vous dire les causes de ma tristesse. C'est la solitude, l'absence de Maxime, l'ennui, la température, que sais-je ? Nous autres femmes, nous sommes ainsi faites, et cette impressionnabilité est une des misères de notre nature.

— En attendant, vous ne dormez plus, vous avez la fièvre et vous pleurez. Avez-vous écrit à Maxime de hâter son retour ?

— A quoi bon l'ennuyer de mon ennui et l'attrister de ma tristesse ? N'est-il pas préférable qu'il revienne lorsque cette maussade lune rousse sera passée complètement ?

— Vous ne me dites rien du capitaine Georges Kermor, ce jeune officier que je vous ai priée de convertir à notre cause ? demanda M. de Malestrac, qui répugnait à provoquer des confidences qu'on se montrait peu disposé à lui faire.

— Monsieur Kermor ! répéta la jeune femme, et, à ce nom, elle pâlit encore sous sa pâleur ; je l'ai vu quelques instants à peine, et j'ai grand'peur d'avoir bien mal rempli la haute et délicate mission que vous m'avez confiée.

Le comte prit congé de madame de Barjolle, très inquiet de son état physique.

— Il est évident qu'elle a quelque chose, se dit-il ; mais qu'a-t-elle ?

Rentré chez lui, il écrivit immédiatement à Maxime une lettre dans laquelle, sans lui faire part de toutes ses inquiétudes, il l'engageait à revenir toute affaire cessante.

Voici la réponse qu'il reçut à sa lettre :

« Mon cher comte,

» Le jour où vous avez vu ma femme, sans doute elle avait ses nerfs ou sa migraine ; je connais ça...

» Mon procès se juge mardi prochain ; je partirai mercredi. Vous ignorez peut-être qu'il s'agit pour moi , dans cette affaire, d'un intérêt de quatre-vingt mille francs ? La somme, vous en conviendrez, vaut la peine qu'on retarde de quelques vingt-quatre heures la guérison d'une pauvre tête un peu bien folle, comme est, parfois, celle de ma chère Florentine.

» Vous seriez fâché, mon cher comte, de vous être mis en frais de sensibilité, si je vous disais quelle est la nature de ces grandes douleurs sous lesquelles ma femme vous a paru si complètement abattue.

» L'autre jour, à son lever, elle aura vu une araignée. — Et vous savez le dicton populaire : *Araignée du matin, signe de chagrin !*

» Ou bien, on aura renversé une salière devant elle. — Mauvais pronostic !

» A moins que son couteau et sa fourchette n'aient été posés en croix. — Détestable présage !

» Car voilà les femmes, mon cher ami.

» Et dire qu'on leur confie le bonheur de sa destinée !

» Les plus sages sont encore ceux qui restent célibataires comme vous, mon cher comte. »

Le mercredi suivant, son procès ayant été gagné la veille en première instance, Maxime partit pour B...

On était alors dans les premiers jours de septembre, il régnait une de ces chaleurs accablantes, une de ces températures de fournaise qui sont si communes dans le midi de la France, à cette époque de l'année, et comme on ne les soupçonne même pas à Paris.

Parvenu à un relai distant de B... d'une trentaine de kilomètres, Maxime, qui étouffait dans sa voiture, déclara qu'il ne se remettrait en route qu'à la tombée de la nuit.

— Monsieur a bien raison, dit le maître de l'auberge, qui salua avec ivresse dans son cœur cette occasion inespérée de placer avantageusement un lièvre très-avancé et une perdrix infiniment faisandée. Rien n'est malsain comme de voyager par des chaleurs semblables. Je viens de recueillir un homme que la fatigue et l'ardeur du soleil ont fait tomber sans connaissance devant ma porte. Si monsieur s'en retourne à B..., monsieur ferait acte d'humanité en prenant ce pauvre diable derrière sa voiture.

— Où est cet homme? demanda Maxime, qui pensa avoir affaire à un concitoyen.

— Hé! dites donc, l'ami, cria l'aubergiste, venez ici, qu'on vous parle!

Un homme couvert de poussière et de sueur sortit de la cuisine, traînant avec peine ses pieds endoloris.

— Vous allez à B...? demanda Maxime.

— Oui, monsieur.

— Et vous voyagez à pied?

L'homme fit un signe affirmatif.

— Est-ce que vous êtes de B...? Je ne vous connais pas, moi qui connais tout le monde dans la ville.

— Je ne suis pas du pays. J'y vais par occasion; c'est une commission dont on m'a chargé.

— Cela suffit, interrompit Maxime; mon domestique vous donnera une place à ses côtés sur le siège de ma voiture.

— Pourvu que je trouve cette dame! continua le messager. S'il me fallait aller la chercher plus loin, je n'en aurais pas la force.

— Ah! c'est vers une dame que l'on vous envoie?

— Oui, monsieur,

— Dites-moi son nom et je vous renseignerai sur ce point, reprit Maxime, assez curieux de son naturel et qu'affriandait l'espoir de pénétrer ce mystère.

L'homme fouilla dans une poche de sa veste, prit un paquet scellé de plusieurs cachets noirs, et lut, après avoir épilé l'adresse :

« A Madame, madame Florentine de Barjolle. »

— Florentine de Barjolle! s'écria Maxime au comble de l'étonnement.

— Dame! lisez vous-même; je ne suis pas un grand clerc, et il se peut bien que j'aie pris une lettre pour une autre.

Il tendit le paquet à Maxime qui s'en empara avidement.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit-il, l'adresse est exacte. Vous ne savez pas ce que contient ce paquet?

— Je l'ignore.

— Qui vous a chargé de le remettre à cette dame ?

— Un officier de chasseurs.

— Un officier de chasseurs ? répéta Maxime abasourdi.

— Un jeune capitaine décoré ; un bel homme, ma foi !

— Eh bien ! dit Maxime devenu très-pâle, mais de qui la voix ne trahissait aucune émotion intérieure, vous pouvez vous flatter d'avoir de la chance, mon brave homme.

— Comment cela ?

— Votre voyage est fini ; vous n'avez plus besoin de venir à B... ; restez ici et reposez-vous.

Tout en parlant, il mit le papier dans sa poche et donna quelques pièces de cinq francs au messager.

— Mais, monsieur, dit celui-ci, il m'a été recommandé de ne remettre cet objet qu'à la personne elle-même.

— Je suis le mari de cette dame, dit Maxime, et je connais celui qui vous envoie. C'est mon beau-frère.

Puis, se tournant vers l'aubergiste qui allait et venait dans la salle :

— Faites atteler, dit-il, je pars dans un quart d'heure.

— Dans un quart d'heure ! s'écria l'aubergiste dont les châteaux en Espagne s'écroulèrent aussitôt.

— Plus tôt, si c'est possible.

Maxime parlait d'un ton qui voulait être obéi. En moins de dix minutes, tout fut prêt pour le départ.

L'aubergiste releva le marchepied et ferma la portière.

— Monsieur ne voudrait pas s'arranger d'une perdrix et d'un lièvre tués ce matin ? insinua-t-il d'une voix douce.

— En route ! cria M. de Barjolle sans lui répondre.

Que nos lecteurs veuillent bien relire la lettre de Maxime à sa femme, cette lettre dont chaque phrase respire la plus ardente jalousie, ils comprendront, mieux qu'on ne pourrait l'exprimer, tout ce que son âme contenait en ce moment de douleurs et de tortures.

Après une lutte longue et acharnée avec lui-même, il rompit les cachets et déchira l'enveloppe de ce paquet mystérieux qui était pour lui la réalisation de la boîte de Pandore.

Un portrait s'échappa de l'enveloppe.

Un billet était joint au portrait. Ce billet ne contenait que ce peu de mots :

« Quand on va mourir, madame, on doit penser à ceux qu'on aime et qui sont destinés à vous survivre.

» Demain nous entrons en campagne, et je ferai en sorte qu'une des premières balles soit pour moi.

» Il ne faut pas, si ce bonheur m'arrive, que votre portrait soit trouvé sur mon cœur.

» Dans cette prévision, je vous le renvoie, madame. Oubliez mon nom et pardonnez à mon souvenir. »

Deux heures après, lorsqu'il entra dans B..., M. de Barjolle lisait pour la centième fois ce billet mystérieux dont les mots flamboyaient à ses yeux comme s'ils eussent été tracés en lettres de flamme.

Quel drame intime se passa-t-il dans cette première entrevue ? qui pourrait le dire ? Que ceux qui ne sont pas jaloux imaginent ; que les jaloux se souviennent.

Sur ces entrefaites, l'adversaire de M. de Barjolle, qui avait perdu son procès à Toulon, fit appel à Aix, et Maxime partit précipitamment vers la fin de la semaine.

A la même époque, M. de Malestrac fut obligé de faire un court voyage.

Sa première visite, à son retour, fut pour Florentine.

— On va bien chez vous, j'espère? demanda-t-il en entrant à Thérèse.

La pauvre fille éclata en sanglots.

Sans rien répondre, elle conduisit le comte à la chambre de sa maîtresse, ouvrit la porte et s'éloigna en silence.

Florentine était couchée.

A peine l'eut-il aperçue, M. de Malestrac fut atterré des ravages occasionnés par cette maladie inconnue. Ses jambes chancelèrent; une vive douleur pinça ses muscles et ses fibres, un souffle glacé courut dans ses veines.

— L'ange de la mort veille au chevet de ce lit, pensa-t-il en lui-même.

— Florentine, dit-il avec une tendresse paternelle, vous souffrez, pauvre chère? Qu'avez-vous?

— Je me meurs! répondit madame de Barjolle d'une voix brisée.

— On ne meurt pas à votre âge! Nous vous sauverons! Dieu ne vous reprendra pas si vite, vous, notre consolation, notre joie, notre orgueil! et Maxime! vous ne songez donc pas à Maxime?

— Il ne faut pas lui écrire, dit-elle; j'aime mieux n'y

plus être quand il arrivera. Mon agonie lui ferait trop de mal.

Les yeux du comte se remplirent de larmes qui coulèrent lentement le long de ses joues.

— Vous lui parlerez de moi quelquefois, souvent, n'est-ce pas, mon ami ? continua-t-elle. Vous lui direz que je l'ai bien aimé, que je n'ai aimé que lui ; que mon cœur lui a appartenu, toujours, à lui seul, et, si je l'ai offensé à mon insu, sans le vouloir, malgré moi, vous ferez en sorte qu'il me pardonne, n'est-il pas vrai ?

— Un pardon ! à vous ? dit le vieux gentilhomme. Est-ce qu'on pardonne à qui n'a pas péché ? Est-ce que les anges ont besoin du pardon des hommes ?

— Ne parlez pas ainsi, interrompit-elle ; il n'y a que Dieu qui puisse sonder les cœurs et pénétrer les consciences. Il connaît mes fautes ; mais il est juste et bon, et sa miséricorde est infinie.

Elle fut prise d'un violent accès de toux et porta à ses lèvres un mouchoir qui se teignit de pourpre.

— Pardon, mon ami, si je vous renvoie. Je me sens fatiguée, et voici d'ailleurs le moment où notre bon curé vient me faire sa visite habituelle.

Comme il sortait, M. de Malestrac rencontra le curé dans l'antichambre. Les deux vieillards s'embrassèrent étroitement, et ils se séparèrent sans avoir eu la force d'échanger une parole.

Le comte écrivit une seconde fois à Maxime, lui disant qu'il eût à se hâter s'il voulait revoir sa femme.

Il faut rendre pleine justice à M. de Barjolle : comme

son procès ne se jugeait pas encore, comme il avait donné toutes ses instructions à son avoué, et comme sa présence était inutile à Aix, il partit immédiatement.

Mais, si rapide qu'eût été son voyage, plus rapide fut la mort de Florentine. Lorsqu'il arriva dans sa maison en deuil, la dépouille mortelle de la jeune femme, revêtue de ses habits de noce, reposait sur un lit de parade ; tout à l'entour, des cierges répandaient des lueurs blafardes, tandis que le curé psalmodiait à voix basse les prières des morts. Tous les serviteurs, agenouillés et tête nue, répétaient les versets. Seul, M. de Malestrac se tenait debout, contemplant la morte d'un œil sec. Hélas ! il avait tant pleuré depuis quelques jours que la source de ses larmes s'était tarie.

A ce spectacle, Maxime poussa un grand cri et tomba dans les bras du comte.

Les funérailles de Madame de Barjolle furent un deuil public auquel s'associa la ville entière.

Ceux qui la pleurèrent le plus amèrement furent les pauvres et les malades. Ceux-là, en effet, connaissaient sa charité délicate et ingénieuse, son inépuisable bonté, sa douceur, sa patience, toutes ses rares vertus en un mot — vertus qu'elle dissimulait avec le même soin qu'on met d'ordinaire à cacher ses vices.

Cette mort porta un si rude coup à M. de Malestrac qu'il partit pour la campagne, où il séjourna jusqu'aux premières neiges, ne voyant personne, ne lisant pas son journal, d'où l'on peut conclure qu'il ignora toujours que le capitaine Georges Kermor était tombé dans une escar-

mouche, en Espagne, le 26 septembre, frappé de trois balles à la tête et au cœur.

Et Maxime ?

Maxime fut inconsolable pendant trois mois.

Triste pendant deux mois.

Mélancolique pendant cinq semaines.

Au commencement du huitième mois, il épousa mademoiselle d'Aiguemar la cadette, en quoi il arrondit sa fortune de trente mille francs de rente environ.

On observa, non sans surprise, que ce mariage — un grand et illustre mariage cependant — ne fut présidé ni par le maire ni par le curé de la ville de B...

Ce fut l'adjoint qui maria les époux à l'hôtel de ville et le vicaire qui les bénit à l'église.

M. de Malestrac s'était excusé en alléguant un vieux rhumatisme, et le curé avait prétexté un urgent voyage à la ville voisine.

Dans la nuit, une main inconnue orna de fleurs nouvelles la tombe de Florentine, — et de l'épithaphe sentimentale gravée par les soins de Maxime, aux premiers temps de sa douleur, cette main pieusement sacrilège ne laissa intacts que ces simples mots : « *Florentine de Barjolle morte à vingt-quatre ans.* »

LE

LIÈVRE ET LA TORTUE.

I

La prochaine apparition d'une œuvre nouvelle au théâtre de la rue Lepelletier est toujours un événement pour la société parisienne. Les mélomanes du boulevard Italien s'en préoccupent longtemps à l'avance, semblables à cet horticulteur hollandais qui épiait, dit-on, avec une loupe les phénomènes de la croissance et de la floraison sur ses tulipes chéries. Chacune de ces milles phases obscures, par lesquelles passe nécessairement une œuvre dramatique, avant de se produire aux flamboyantes clartés du lustre et de la rampe, est cotée au Tortoni musical du passage de l'Opéra, comme sont cotées à quelques pas de distance les promesses d'actions créées par la maison Rothschild. Écoutez-les plutôt : tel jour on a répété au

piano ; — tel jour on répétera au quatuor ; — hier, MM. Séchan, Feuchère, Diéterle et Desplechins ont eu avec l'auteur du poëme une conférence relative aux décors ; — c'est demain que M. Mazillier fera connaître les pas qu'il a dessinés ; — M. Sacré équipe les machines ; — on parle de splendides costumes, et cent autres nouvelles d'une égale importance, lesquelles suffisent à tenir en éveil la curiosité des Athéniens de Paris.

Aussi, lorsque arrive le jour de la première représentation, c'est un empressement, une agitation dont rien n'approche. Le bureau de location est littéralement assiégé, et le directeur se voit contraint d'y établir un poste de municipaux, chargés de défendre les employés et leur existence incessamment menacée. Les marchands de billets réalisent des bénéfices fabuleux ; ils tiennent le haut du pavé ; ils entravent la circulation publique ; ils foulent d'un pied audacieux les ordonnances de police, et si, dans l'enivrement de leur triomphe, ils n'arrêtent pas les sergents de ville et ne les fourrent pas eux-mêmes au violon de la rue Chauchat, c'est sans doute par un sentiment des convenances dont il serait injuste de ne pas leur tenir compte.

Ce jour-là, dès six heures, une formidable queue, houleuse et frémissante comme les vagues de l'Océan quand il est irrité, ondoie autour des flancs du théâtre, illuminé comme en un jour de fête. Sur la chaussée, se croisent, rapides et légères, les plus élégantes voitures, traînées par les plus beaux chevaux de Paris. A six heures et demie, tant l'inconnu est plein de magie et de charmes,

vous verrez vides toutes les tables du Café de Paris, de la Maison dorée et du Café Anglais. A sept heures, les cercles sont déserts. A huit heures, Rome n'est plus dans Rome, elle est toute dans la salle de l'Opéra.

Les choses se passèrent ainsi, un certain soir du mois de novembre 1845, où l'affiche de l'Académie royale annonçait la première représentation d'un grand opéra en cinq actes. Diverses circonstances concouraient à faire de cette soirée une véritable solennité. On savait que le livret était sorti tout charpenté et tout rimé du cerveau du Jupiter dramatique de notre temps; on attribuait la partition à un illustre maître qui compte presque autant de victoires que de batailles; les noms de Duprez, de Barroilhet et de Rosine Stoltz resplendissaient sur l'affiche, et l'on disait des merveilles des décors et de la mise en scène. En un mot, il s'agissait de la première représentation de *Dom Sébastien de Portugal*, musique de Donizetti, paroles de M. Scribe.

Ces différents symptômes qui trahissent une vive curiosité, et que nous avons décrits ci-dessus, se reproduisirent donc ce soir-là, et plus significatifs peut-être que de coutume. Dans cette boutique de marchand de vins qui touche au restaurant de Paolo Broggi, et qui est le parquet des agents de change en stalles et en loges, les tabourets et les lucarnes se négocièrent avec prime et report. Les gens du contrôle durent renvoyer plus de cinq cents personnes, et les deux bouquetières du passage de l'Opéra renouvelèrent dix fois leurs provisions de fleurs, sans cesse épuisées.

Un peu avant huit heures, plusieurs jeunes gens descendirent le perron du Café de Paris et se dirigèrent vers l'Opéra. Au moment d'entrer dans la rue Lepelletier, l'un d'eux s'arrêta, comme s'il eût voulu suivre le boulevard.

— Est-ce que tu ne viens pas avec nous au théâtre, Maxence? demandèrent les jeunes gens en s'arrêtant d'un commun accord.

— Allez toujours, je vous rejoindrai, répondit Maxence.

— Mais où vas-tu? quelle occupation urgente te réclame?

— Je monte au club; et je reviens aussitôt; l'affaire de cinq minutes.

Les jeunes gens se séparèrent en dessinant un angle droit sur l'asphalte du trottoir. Les uns tournèrent dans la rue Lepelletier et l'autre remonta le boulevard jusqu'à la rue Grange-Batelière.

Maxence gravit d'un pas rapide l'escalier du club et pénétra dans les salons où il ne rencontra personne. Tout le monde était à *Dom Sébastien*, et il se félicita de cette solitude, qui lui épargnait une foule de questions embarrassantes.

— J'ai près d'une heure devant moi, dit-il; le vaudeville dans lequel Coqueluche débute ne commencera point avant neuf heures. Que faire de cette heure? C'est inconcevable à quel point soixante minutes sont parfois difficiles à dépenser!

Il se laissa tomber sur une canseuse et s'empara machinalement d'un journal ouvert à ses côtés.

Maxence d'Arzac était un élégant jeune homme de

vingt-trois ans, attaché au ministère des affaires étrangères et parfaitement étranger aux affaires de son ministère. Il était grand, bien fait, d'une jolie figure et mangeait très-gaillardement avec de jeunes fous de son espèce et avec des actrices de vaudeville, les fonds que lui envoyait son père, et surtout ceux qu'il ne lui envoyait pas. Quoique bien jeune encore, on apercevait déjà sur sa figure quelques signes de décrépitude anticipée, indices certains des plaisirs pris à l'excès. L'ivoire de son front était rayé par deux ou trois lignes menues et profondes, qui semblaient tracées avec la lame effilée d'un rasoir de Bristol. Les veilles avaient altéré l'émail de ses yeux; il était d'une pâleur un peu mate, et se tenait courbé en avant comme si le poids de sa tête faisait pencher sa poitrine affaiblie. Malgré tout cela, — peut-être bien à cause de tout cela, — il appartenait à cette classe d'êtres privilégiés dont les jeunes filles s'entretiennent tout bas et dont les jeunes femmes s'entretiennent tout haut.

Maxence parcourait son journal d'un regard distrait, lorsque la porte s'ouvrit, et un second personnage entra dans le salon du club.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, appelé M. de Chavigny, et qui était parvenu à escamoter un lustre à son profit, tant il était coiffé avec soin, ganté avec recherche, habillé avec goût. A le voir, vous l'eussiez pris pour une figurine du *Journal des Modes*, découpée et animée par la puissance créatrice d'un Pygmalion ou d'un Vaucanson. Dans ses cheveux, soigneusement

pommadés, on se fût miré ainsi que dans une glace de cristal. Ses favoris, du plus beau noir, étaient toujours alignés et ratissés comme les allées d'un jardin anglais ; les parfums les plus suaves émanaient de sa personne, et quand il se mouchait, il embaumait l'air à vingt pas à la ronde.

— Vous ici, Maxence ! s'écria M. de Chavigny en apercevant le jeune homme. Comment n'êtes-vous pas au théâtre ? Voulez-vous donc que vos amis vous écrivent demain ce que le Béarnais écrivait à son fidèle Crillon : « Pends-toi, mon brave, nous avons vaincu à l'Opéra et tu n'y étais pas ! »

Maxence laissa tomber son journal ; il prit un petit lorgnon en écaille retenu à son cou par un fil de soie, et, l'enfonçant sous l'arcade sourcilière de son œil droit, au risque de le crever, il dit après un rapide examen de deux secondes :

— Eh ! c'est vous, Chavigny ! bonjour !

Puis, sans songer qu'il répondait à une question par une autre question, il ajouta :

— Par quel miracle du ciel n'êtes-vous pas à l'Opéra ce soir ?

— Le fait est, dit M. de Chavigny, que j'ai peine à comprendre que vous manquiez à une pareille solennité.

— C'est comme moi, reprit Maxence, je ne devine pas ce qui peut vous retenir.

Les deux hommes se turent et échangèrent un regard soupçonneux.

— Sa présence à cette heure au club n'est pas natu-

relle, pensa M. de Chavigny. Il y a quelque anguille sous roche.

— Pourquoi diable n'est-il pas dans sa loge ? se demanda Maxence. Il complote quelque chose.

— Tout Paris est à l'Opéra, fit observer le lion de quarante ans après un instant de silence.

— Excepté vous, dit le jeune homme.

— Excepté nous, reprit M. de Chavigny.

— Oh ! moi, c'est bien naturel, s'écria Maxence, j'ai, pour neuf heures précises, un rendez-vous avec mon notaire.

— Voilà qui est singulier ! dit M. de Chavigny ; j'ai avec mon avoué un rendez-vous juste à la même heure.

Le silence régna de nouveau ; Maxence paraissait commenter avec soin l'article de fond du *National*, et M. de Chavigny semblait absorbé par l'étude des doctrines de la *Gazette de France*.

En réalité tous les deux cherchaient le mot d'une énigme qui les embarrassait fort. Tout à coup une lueur se fit dans les idées obscures du jeune homme.

— Je suis très-sûr, pensa-t-il, que s'il n'est pas à l'Opéra, c'est qu'il veut assister au début de Coqueluche.

Au même instant M. de Chavigny se disait à part lui :

— Comment n'ai-je pas deviné tout de suite que c'est le début de Coqueluche qui le tient éloigné de l'Opéra !

Il est à propos d'expliquer au lecteur pourquoi cette même pensée leur était venue simultanément à l'esprit.

Vous est-il arrivé quelquefois, alors que vous marchiez très-vite, de vous heurter contre un monsieur, à

l'angle d'une rue ou d'un carrefour ? Vous vous arrêtez... le monsieur s'arrête, et vous voilà, nez contre nez, bouche contre bouche, semblables à deux danseurs qui vont exécuter une polka. Mais attendu que vous êtes pressé et que vous tenez à continuer votre route, vous vous penchez à droite, le monsieur se penche à droite; vous inclinez à gauche, le monsieur incline à gauche; vous reprenez votre centre de gravité, le monsieur suit encore votre mouvement. C'est là, sans contredit, une des petites misères de la vie humaine les plus contrariantes qui soient. Eh bien ! cet exemple explique à merveille quelle était la position réciproque de Maxence d'Arzac et de M. de Chavigny. Ils passaient leur temps à se heurter, non dans les rues et dans les carrefours, mais dans les salons du faubourg Saint-Germain, dans les boudoirs de la rue Notre-Dame-de-Lorette et dans les coulisses des théâtres. Par une bizarre fatalité, M. de Chavigny était le rival-né de Maxence, de même que Maxence était le rival-né de M. de Chavigny. On eût dit qu'ils ne possédaient qu'une paire d'yeux et qu'un seul cœur.

Ce système de rivalité continue remontait à trois ans, c'est-à-dire à l'arrivée de Maxence à Paris. La première fois qu'ils se rencontrèrent, ou, pour parler plus exactement, qu'ils se heurtèrent, ce fut dans le salon de la baronne de Monléon. Tous deux s'éprirent à la fois de la belle Suzanne, sa fille. Mais son union était déjà projetée avec le vieux comte de Livernan; peu de temps après, le mariage fut célébré, et, dans cette circonstance du moins, si les rivaux furent battus, ce fut par un tiers, ce qui était

presque un triomphe pour l'amour-propre de chacun d'eux.

Depuis lors , l'antipathie qui régnait entre les antagonistes se changea peu à peu en une véritable vendetta. Tantôt vainqueurs , tantôt vaincus dans leurs diverses rencontres amoureuses , ils en étaient arrivés à se haïr comme on se hait à Paris. J'entends qu'ils échangeaient d'amicales poignées de mains et de gracieux sourires , ce qui n'empêchait pas que s'il n'eût fallu , pour s'entre-détruire , que recourir à ce clignement d'yeux dont parle Jean-Jacques Rousseau , les deux ennemis eussent , sur-le-champ , et durant vingt-quatre heures , cligné de l'œil avec une sauvage volupté.

On doit comprendre à présent pourquoi la même pensée était venue simultanément à Maxence et à M. de Chavigny ; et ce qui est digne de remarque , c'est que ni l'un ni l'autre ne se trompa dans sa conjecture. C'était bien pour être présents au début de mademoiselle Coqueluche qu'ils sacrifiaient l'Académie royale et sa pompeuse solennité.

Mademoiselle Coqueluche figura't dans ce petit nombre de jolies femmes qui règnent un instant sur Paris , sans qu'on sache d'où elles viennent ni où elles vont. Leur vogue est brillante comme un météore , rapide comme un éclair. Elle s'appelait Eugénie Miquet , du nom de son père , et c'était la mode qui l'avait baptisée du sobriquet bizarre de Coqueluche. Bien qu'elle fût encore peu connue sur la place... Saint-Georges , son succès était déjà grand et ne pouvait que s'accroître par le fait de son

début au théâtre des Variétés, dans un rôle écrit exprès pour elle. La veille, au club, on s'était beaucoup entretenu de mademoiselle Coqueluche. Des personnes *ordinairement bien informées* avaient exalté l'expression de son regard, la longueur de ses cheveux, la finesse de sa taille et la pureté de ses lignes, à défaut de ses mœurs, à tel point que Maxence et Chavigny, qui ne la connaissaient pas, s'étant épris du portrait, s'empressèrent, dès le lendemain, d'en instruire l'original.

La lettre de Maxence était écrite de ce style cavalier :

« Mademoiselle,

» Mes ennemis politiques m'ont fait une si détestable réputation, qu'il n'est peut-être pas impossible que vous connaissiez mon nom. S'il est jamais tombé dans votre oreille mignonne, vous devez savoir que je suis capable de faire mille folies pour une jolie femme comme vous.

» Mon laquais vous remettra avec ma lettre une botte de camélias. S'il vous plaisait de venir souper avec moi après le spectacle, au Café Anglais, placez un camélia blanc au corsage de votre robe; je vous attendrai à la porte du passage des Panoramas qui ouvre sur la rue Vivienne.

» Je vous baise les mains.

» MAXENCE D'ARZAC. »

L'épître de M. de Chavigny, plus rassise, était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

» Je prendrai la liberté de vous attendre ce soir, avec ma voiture, à la porte du passage des Panoramas qui débouche sur la rue Montmartre. J'ai à vous parler d'une affaire sérieuse, qui intéresse votre avenir. Si cela vous est indifférent, notre entretien aura lieu dans un cabinet particulier du Rocher de Cancale. L'incertitude étant le pire des maux, je vous serai très-obligé de placer, en signe d'assentiment, un camélia rouge dans vos cheveux noirs.

» Croyez à mon entier dévouement.

» F. DE CHAVIGNY. »

Ces deux poulets arrivèrent à leur adresse à quelques minutes d'intervalle.

— C'est parfait, dit mademoiselle Coqueluche, fille de sens et d'esprit. Je mettrai tout à la fois le camélia rouge dans mes cheveux et le camélia blanc dans mon corsage. Comme dit la sagesse des nations : « Il faut avoir plusieurs camélias à son arc. »

Cependant les deux rivaux semblaient de plus en plus attentifs à la lecture de leur journal ; mais cette feinte attention, qui n'avait été d'abord qu'une ruse de guerre, était devenue depuis quelques instants très-réelle et très-sérieuse. Cinq lignes du *National* venaient de pétrifier Maxence ; dix lignes de *la Gazette* avaient momifié M. de Chavigny.

On lisait dans la feuille radicale :

« Le comte de Livernan, ancien ministre de la guerre

sous la restauration, pair de France démissionnaire après juillet 1830, vient de mourir dans son château de la Tranchade, à quatre kilomètres d'Angoulême. En lui s'est éteint le type de ces vieux gentillâtres entêtés et obtus, qui nous ramèneraient, si on les laissait faire, au régime du *bon plaisir*. »

— Dieu soit loué! Suzanne est veuve! pensa Maxence en poussant un soupir joyeux.

Il glissa un regard du côté de Chavigny, mais il ne parvint pas à apercevoir sa figure. Le lion de quarante ans disparaissait derrière les vastes colonnes de la feuille légitimiste.

On y lisait :

« Notre parti vient de subir une perte irréparable dans la personne de l'honorable comte de Livernan, décédé dans sa terre de la Tranchade, près d'Angoulême. C'était un des derniers et des plus nobles débris de cette fidélité antique, de cette loyauté chevaleresque dont le souvenir se perd chaque jour dans notre malheureux pays. S. M. Louis XVIII disait qu'elle aurait voulu être Plutarque, afin de raconter une si belle existence. Sa mort toute chrétienne, nous écrit notre correspondant, a été digne de sa vie. »

— Enfin elle est libre! murmura M. de Chavigny, dont le cœur battait avec violence.

En ce moment neuf heures sonnèrent. Maxence se leva.

— Déjà neuf heures! dit-il; je cours chez mon notaire. Venez-vous, Chavigny? Vous m'avez parlé d'un rendez-vous avec votre avoué, ce me semble?

— Oui... je crois... J'irai... plus tard , répondit le lion de quarante ans d'une voix rendue tremblante par l'émotion.

Dès que le jeune homme fut parti, M. de Chavigny se leva et s'élança vers la causeuse qu'il avait occupée. Il s'empara du *National* et le parcourut avidement, mais sans voir rien qui fût relatif à la nouvelle qui l'agitait à un si haut degré.

Comme il s'apprêtait à rejeter le journal, il aperçut un vide au milieu de la première colonne de la troisième page, sous la rubrique des *faits divers*. Cinq lignes manquaient, et il ne douta pas qu'elles n'eussent été enlevées par Maxence.

— D'Arzac est instruit de l'événement, pensa-t-il, et il voulait me le cacher. Allons, voilà les hostilités commencées ! Vive Dieu ! j'ai bien pu lui permettre de braconner sur mes terres tant qu'il ne s'est agi que d'un médiocre gibier ; mais aujourd'hui, si je le rencontre sur mon chemin, gare à lui ! je me sens d'humeur à le pourfendre sans pitié !

M. de Chavigny sortit du club et rentra chez lui sans donner une seule pensée à mademoiselle Coqueluche. Une lettre cachetée de noir lui fut remise par son valet de chambre. Il examina le cachet et rougit comme un enfant, en reconnaissant les armes des Monléon qui portent d'azur, à la bande d'or, accompagnée en chef d'une croix de Malte d'argent, et en pointe de trois glands d'or, rangés en orle, avec cette devise : *In fide quiesco*. C'était une lettre de faire part, datée du château de la Tranchade,

où étaient relatés vaniteusement les titres et les cordons du défunt comte de Livernan.

— Elle se souvient de moi ! elle me prévient qu'elle est libre, s'écria M. de Chavigny, qui, d'induction en induction, finit par voir une provocation directe dans l'envoi de la lettre de faire part.

Sa résolution fut vite prise.

— Georges, dit-il à son valet de chambre, commandez des chevaux de poste pour minuit et tenez-vous prêt à me suivre.

Tandis que ces choses se passaient chez son rival, Maxence entraît au théâtre des Variétés et s'enfermait dans une avant-scène du rez-de-chaussée. La pièce nouvelle n'était pas commencée et il se mit à songer, de tout son cœur, à cette jeune comtesse de Livernan qu'il avait tant aimée lorsqu'elle s'appelait Suzanne de Monléon.

— Si j'allais faire un pèlerinage au château de la Tranchade ? se demanda-t-il à lui-même.

Mais cette pensée s'évanouit comme un feu follet.

— Ah bah ! reprit-il, quitter Paris au moment de sa splendeur, dans la saison des bals, des soupers et des fêtes ! ce serait folie... C'est bon pour ce pauvre Chavigny, qui a cinquante ans et des rhumatismes. Qu'il parte, lui ! qu'il s'expatrie au fond d'une triste province ! Pour moi, j'irai voir madame de Livernan l'été prochain. Une femme ne peut faire autrement que de rester fidèle à son premier mari dix mois révolus... c'est le code qui l'exige... J'ai dix fois plus de temps qu'il ne m'en faut !

Son monologue fut interrompu par le bruit de l'or-

chestre qui exécutait l'ouverture, et la toile se leva pour les débuts de la nouvelle actrice. Détestable comédienne, cette demoiselle Coqueluche, mais créature délicieuse ! Comme elle comptait beaucoup d'amis dans la salle, elle fut criblée d'applaudissements par les stalles et par les loges, à la grande stupéfaction des bonnes gens du parterre et du paradis, qui ne comprirent rien à ce furibond enthousiasme. Elle était vêtue avec un goût exquis, mais l'on remarqua, non sans surprise, qu'elle portait un camélia blanc à son corsage et un camélia rouge dans ses cheveux, ce qui, en matière de toilette, équivaut à une faute d'orthographe.

La pièce achevée, Maxence se précipita hors de sa loge et courut à son rendez-vous.

— Comment trouves-tu Coqueluche ? lui demanda Ludovic de Mouliniers, un de ses amis, qu'il faillit renverser dans l'étroit couloir des Variétés. Je sors de l'Opéra et suis sans nouvelles du début.

— Je trouve qu'on l'a parfaitement nommée, répondit-il : d'ici à trois semaines, elle sera la coqueluche de tout Paris.

Pendant ce temps, l'actrice reprenait son costume et sa beauté de ville, opération qui ne fut pas longue, car la Providence l'ayant dotée richement, elle s'était montrée au public à peu près comme elle était dans son salon, c'est-à-dire qu'elle n'eut point, ainsi que la plupart de ses compagnes, à faire disparaître avec du cold-cream les roses douteuses et les lys équivoques de son teint de rechange. Du reste, elle n'avait pas perdu sa journée et

s'était informée de la position sociale de ses deux adorateurs. Des renseignements par elle obtenus, il résultait que sans désespérer le camélia blanc, elle devait satisfaire d'abord le camélia rouge. Ceci explique pourquoi elle avait arboré les deux fleurs rivales.

Coquehuche sortit du théâtre sur la pointe du pied et se dirigea vers le lieu indiqué par M. de Chavigny. Elle ne vit personne, attendit trois minutes et disparut.

Elle se rendit alors au lieu désigné par Maxence. Tout en marchant, elle se livra à des réflexions philosophiques qui peuvent se résumer ainsi :

— Le vieux n'est pas venu, mais je suis bien certaine que le petit sera fidèle à la consigne. C'est égal, on a bien raison de dire qu'on doit toujours garder un camélia pour la soif !

Du plus loin qu'il l'aperçut, Maxence courut à sa rencontre.

— Vous êtes charmante ! dit-il en lui prenant le bras, qu'il serra amoureusement sur sa poitrine.

— N'est-ce pas mon état ? répondit-elle avec un fin sourire.

Tous deux s'éloignèrent dans la direction du Café Anglais.

En traversant le boulevard, il se croisèrent avec une chaise de poste lancée au galop : — c'était M. de Chavigny qui partait pour Angoulême.

II

Cependant la chaise de poste de M. de Chavigny, précédée d'un courrier pour préparer les relais, et enlevée par quatre vigoureux chevaux normands, couvrait d'innombrables étincelles la route pavée qui joint Paris à Orléans.

L'amoureux de quarante ans, dont le premier enthousiasme avait eu le temps de se refroidir, ne se dissimulait point la grandeur du sacrifice qu'il accomplissait en ce moment. Il entendait le bruissement sourd et monotone de la pluie qui fouettait les parois de sa voiture; et la bise, qui faisait rage dans le ciel, glaçait ses pieds, bien qu'ils fussent enroulés dans une peau de tigre. Alors il songea aux fêtes merveilleuses dont le mois de décembre est toujours le signal à Paris; il songea à sa loge de l'Opéra et des Italiens, à son appartement d'un confortable si bien entendu et d'une coquetterie si habilement apprêtée, à ses convives habituels du Café de Paris, et je crois même un peu à mademoiselle Coqueluche. Puis, toutes ces joies auxquelles il disait un adieu volontaire, il les compara à l'existence qui l'attendait à Angoulême, dans une petite ville de province où il ne connaissait personne, et où les habitants ont la réputation de s'ennuyer de père en fils, réputation qu'ils n'ont certes pas volée.

Lorsque le jour parut, M. de Chavigny sentit augmenter sa tristesse et sa mauvaise humeur. De quelque côté qu'il tournât ses regards, il n'aperçut que des paysages lamentables. Le ciel était envahi par de gros nuages

sombres qui se bousculaient et se ruaient les uns sur les autres, pareils à une troupe d'enfants à la sortie de l'école. La route était déserte, et les arbres du chemin, chauves et frissonnants, secouaient leurs grands bras décharnés, qui cliquetaient avec toutes sortes de bruits sinistres, comme les os d'un pendu.

— Le prince de Talleyrand avait cent fois raison ! s'écria tout à coup M. de Chavigny ; il faut se défier de son premier mouvement : presque toujours il est bon. Je ne me suis pas défié du mien, et me voilà embarqué dans une sottise affaire où je risque de jouer un personnage ridicule. Je n'ai pensé tout d'abord qu'à consoler une pauvre affligée, sans réfléchir que, veuve d'hier, madame de Livernan ne saurait m'offrir l'hospitalité dans son château de la Tranchade. D'autre part, elle ne paraîtra point dans le monde, — en admettant qu'il y ait un monde à Angoulême, ce que j'ignore, — et je ne la verrai pas. Par conséquent, ce voyage saugrenu que je fais à présent sans utilité, rien ne m'empêche de le renvoyer au printemps prochain. A cette époque, plusieurs mois auront passé sur sa douleur officielle, la campagne sera habitable, la saison des Italiens sera close, et j'en aurai fini avec cette petite Coqueluche. Tout compte fait, je rentre dans Paris.

Il baissa une des glaces et appela le postillon, résolu à lui ordonner de tourner bride. Mais au même instant la silhouette de la jolie veuve se découpa nettement dans son souvenir et le nom de Maxence bourdonna à son oreille. Cette impression ne dura qu'une seconde, mais

ce fut assez pour qu'une révolution s'opérât dans ses idées.

— Qu'est-ce qu'il y a, not' maître? demanda le postillon, qui était parvenu à grand'peine à ralentir le galop de ses chevaux.

— Il y a que nous n'allons pas! dit M. de Chavigny en se rejetant dans le fond du briska. Un louis pour toi si nous touchons à Orléans avant une heure!

Lorsqu'il parvint à Angoulême, sa détermination était solennellement arrêtée. Il s'était juré à lui-même de ne reparaitre à Paris qu'autant qu'il serait l'époux de madame de Livernan, dût son exil se prolonger deux ans. Quinze jours après, il prenait possession d'une belle maison de la rue d'Iéna, qui est tout à la fois le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin de la ville. Le même jour, Salomon, son cocher, faisait une entrée triomphale dans le faubourg Lhoumeau, suivi de ses voitures et de ses chevaux. Georges, le valet de chambre, et le cuisinier étaient déjà arrivés, l'un en poste avec son maître, l'autre un peu plus tard, par la voie des messageries. La maison de M. de Chavigny, bien qu'improvisée, se trouva donc établie sur un pied convenable.

Le seizième jour, M. de Chavigny n'était pas encore levé, lorsqu'il sonna son valet de chambre. Le cocher répondit à l'appel de son maître.

— Monsieur le comte demande Georges? dit le cocher. Georges est en courses depuis ce matin.

— A quelle heure est-il sorti?

— Un peu avant sept heures.

— A pied ou à cheval ? .

— A pied jusque sur le champ de Mars , où je l'attendais avec Paméla , notre plus fine trotteuse. Il a enfourché Paméla et s'en est allé par le faubourg de la Bussate.

— Personne ne vous a remarqués ?

— Ame qui vive.

— C'est bien , dit M. de Chavigny. Envoyez-moi Georges aussitôt qu'il sera rentré.

— Le voici ! s'écria Salomon en prêtant l'oreille ; je reconnais l'allure de Paméla.

Le cocher sortit et se croisa dans le vestibule avec le valet de chambre.

— Monsieur te demande , dit Salomon.

— Je sais ce que c'est , répondit Georges avec ce ton de suffisance que prennent les domestiques lorsque d'aventure ils sont de moitié dans un secret avec leurs maîtres.

— Eh bien ! dit M. de Chavigny , quelles nouvelles ?

— Excellentes , monsieur le comte. J'ai dépiqué le manoir. Il est à quatre kilomètres... une vraie promenade.

— Vous m'y conduirez.

— Quand monsieur le comte le désirera.

— Vous reconnaîtrez le chemin ?

— Tout droit , sur la route de Périgueux , jusqu'à Sainte-Catherine... et l'on tourne à droite. J'irais les yeux fermés.

— Habillez-moi , dit M. de Chavigny , et recommandez à Salomon de tenir nos chevaux prêts pour deux heures. Je monterai *Quasifol*.

A l'heure dite , le comte , suivi de son domestique , enfilait le faubourg de la Bussate , se dirigeant vers le château

de la Tranchade. A l'aspect de ce vieux manoir féodal, dont l'origine se perd dans la nuit du douzième siècle, M. de Chavigny s'arrêta et le contempla quelques instants en silence. Cette masse de pierres noires, sur laquelle le temps a usé ses dents sans parvenir à l'entamer, est, il faut le dire, d'un effet imposant. Il semblait qu'on dût voir sortir une bande de routiers bardés de fer par la porte principale, surmontée de mâchicoulis et flanquée de tourelles crenelées. Grâce à un heureux hasard, fort rare en province, les diverses réparations pratiquées à l'extérieur du château avaient été faites avec intelligence et avec goût ; elles complétaient l'illusion ; à ce point que notre visiteur se laissa aller à regarder sur la plate-forme, cherchant des yeux le nain chargé de sonner du cor pour signaler sa présence.

— Prenez cette carte, dit-il à Georges ; portez-la au château ; faites observer qu'elle est pour madame de Livernan, et revenez aussitôt.

Un mois durant, il poursuivit ce manège sans que rien l'arrêtât, ni la pluie, ni la neige, ni la froidure. Georges portait la carte de son maître, et ils regagnaient la ville espionnés par des jeunes gens qui se donnaient le plaisir d'assister aux moindres péripéties de cette intrigue, comme assistent les amateurs d'échecs aux célèbres parties du café de la Régence.

— Monsieur, je crois qu'on nous épie, dit un jour Georges à son maître.

— Tant mieux ! répondit le lion émérite.

— Monsieur, se hasarda-t-il à dire une autre fois, je

vous préviens qu'on jase beaucoup sur votre compte en ville,

— Et que dit-on ?

— On prétend que vous voulez enlever madame de Livernan.

— Il faut les laisser dire, répartit M. de Chavigny en se frottant les mains.

— Mais s'ils compromettent cette dame avec leurs cancans ? ajouta le domestique, enhardi par l'air joyeux de son maître.

— Niais que vous êtes ! s'écria l'amoureux diplomate, vous ne voyez donc pas que le jour où elle sera compromise, elle ne pourra faire autrement que de me prendre pour mari ?

Si M. de Chavigny comptait sur ses nouveaux concitoyens pour en arriver à ce résultat satanique, on peut dire qu'il comptait avec ses hôtes. Ses promenades quotidiennes à la Tranchade faisaient l'unique sujet des causeries de toute la cité, depuis la rue de Beaulieu jusqu'à la rue de Montmoreau. On s'en entretenait aux lundis de la préfecture, aux vendredis du général et aux samedis du receveur des finances. On en parlait au cercle littéraire et au Divan, qui est le Jockey-Club d'Angoulême, — moins les chevaux. Les gens du peuple eux-mêmes, éblouis par les galons d'or de sa livrée, s'occupaient de M. de Chavigny, qu'ils appelaient *le milord parisien*. Quant aux gens sérieux, ils prédisaient que cet inconnu mourrait à l'hôpital, si grandes que fussent d'ailleurs ses richesses, et ils basaient cette opinion sur ce qu'ayant loué une loge de

six places pour lui tout seul, il payait son spectacle treize francs vingt centimes au lieu de quarante-quatre sous chaque fois qu'il allait au théâtre, c'est-à-dire deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche.

Le jour où fut remise sa trente-septième carte de visite, M. de Chavigny observa que le rideau en mous-seline de la fenêtre d'une des tourelles remuait imperceptiblement, et il crut apercevoir l'ombre de la belle châ-telaine.

— Elle m'a enfin donné signe de vie ! murmura-t-il. en faisant exécuter à *Quasifol* cinq ou six courbettes triomphantes.

Et son âme fut remplie d'une joie comparable à celle éprouvée par le chasseur qui, sur le soir, et au moment de rentrer le carnier vide, voit passer, à portée de son fusil, l'invisible pièce de gibier qu'il a vainement poursui-vie pendant douze heures.

— A demain ! se dit-il ; à demain mon entrée dans le jardin des Hespérides !

Le lendemain, il employa trois heures à sa toilette. Nous renonçons à énumérer le nombre de pantalons, de gilets et de cravates qu'il essaya avant de faire un choix. Jamais ses cheveux ne miroitèrent davantage ; jamais ses favoris ne furent mieux alignés ; jamais son linge n'exhala de plus doux arômes.

— Monsieur le comte montera-t-il *Quasifol* ? demanda Salomon.

— Quel temps fait-il ?

— Il pleut, par ci, par là.

— Attelez l'escargot ; je ne crois pas m'en être servi depuis mon arrivée à Angoulême.

Salomon prépara l'escargot, petite voiture basse, délicieusement vernie, suspendue sur de moelleux ressorts, et garnie en satin broché, gris de perle, un chef-d'œuvre de Clochez !

A deux heures, M. de Chavigny traversa la rue d'Iéna ; un quart d'heure après, on savait dans toute la ville que l'*amoureux de la veuve* était sorti en voiture. A trois heures l'escargot s'arrêtait devant le pont-levis du château de la Tranchade.

— Georges, informez-vous si madame la comtesse de Livernan est visible pour M. de Chavigny, dit-il en raffermissant sa voix altérée.

— Madame la comtesse est visible, revint dire Georges au bout d'un moment.

Un laquais en grande livrée de deuil, avec des aiguillettes en laine noire, précéda M. de Chavigny et l'introduisit dans le château. Un escalier en pierres de taille, construit dans de telles proportions qu'il eût été facile de le monter à cheval, aboutissait à une vaste porte cintrée, qui ressemblait à un arc de triomphe. Cette porte ouvrait sur les appartements de madame de Livernan. Le comte traversa plusieurs pièces meublées dans un grand style et pénétra dans une manière d'oratoire, tendu en cuir de Russie, où la lumière n'arrivait que tamisée à travers les vitraux coloriés d'une fenêtre en ogive. Un prie-dieu en chêne sculpté, un bahut fouillé et découpé comme de la dentelle, et quelques fauteuils à pieds contournés, recou-

verts en brocatelle de nuance sombre, composaient l'ameublement. Aux quatre angles de l'oratoire brillaient quatre cornets en porcelaine du Japon, montés sur des piédouches de bronze doré, dans lesquels s'étaient pelemêle toutes sortes de fleurs rares et balsamiques. Sur le manteau de la cheminée, il y avait, en guise de pendule, un sablier dont les formes grêles se reproduisaient dans une glace de Venise encadrée d'arabesques d'or.

C'était là que la jeune veuve attendait son adorateur, et il eût été impossible à la coquetterie la plus raffinée d'imaginer une mise en scène plus charmante et mieux appropriée aux délicatesses du sujet. Suzanne de Livernan avait alors vingt et un ans, et son idéale beauté rayonnait d'un éclat séraphique. Elle était vêtue d'une robe à longue taille et à jupe trainante; un col blanc tout uni, rabattu sur ses épaules, laissait en évidence la rondeur et la grâce flexible de son col de cygne; ses magnifiques cheveux blonds tombaient en grappes le long de ses joues blanches et roses; ses yeux bleus étaient noyés dans une vapeur humide et transparente comme les larmes de la rosée, et sur ses mains effilées on voyait courir follement ses veines, pareilles aux méandres d'un ruisseau d'azur. Ainsi posée, elle ressemblait à une de ces nobles dames des siècles passés qu'Alfred de Dreux sait si gracieusement asseoir sur de belles haquenées blanches.

— Elle est plus jolie que jamais! murmura le comte en aventurant un pied effaré sur le tapis de l'oratoire.

— Comme deux années l'ont changé! pensa madame de Livernan en apercevant M. de Chavigny.

Le comte avait imaginé un plan machlavelique, et il sentit qu'il était temps d'en commencer l'exécution.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, si je me permets de troubler votre légitime douleur; mais je n'ai point voulu m'éloigner de ce pays, où sans doute je ne reviendrai plus, sans avoir l'honneur de prendre congé de vous.

— Vous nous quittez? demanda madame de Livernan.

— Je retourne à Paris.

— Bientôt?

— Ce soir.

— Ah! fit la comtesse.

— Oui! fit le comte.

Ces deux exclamations, les plus concises qu'il y ait dans notre langue, n'en sont pas moins des plus expressives. Il nous faudrait des volumes si nous voulions analyser tout ce qu'il peut, dans un *ah!* et dans un *oui*, entrer de colère, de joie, d'ironie, d'impatience, d'indignation, d'insolence ou de volupté. Nous nous bornerons donc à dévoiler les mystères contenus dans la double exclamation de nos personnages.

Le *ah!* de la comtesse signifiait évidemment :

« Comment! il s'en irait si vite! Et moi qui comptais sur lui pour me distraire! A tout prendre, c'est un homme aimable... un causeur spirituel... S'il m'abandonne, avec qui parlerai-je de Paris... et de Maxence? — Il faut qu'il reste! »

Le *oui!* du comte pouvait se traduire ainsi :

« Il est impossible qu'elle ne me retienne pas, elle doit s'ennuyer à périr. Je suis le seul être humain capa-

ble de lui donner la réplique dans ce château perdu... et puis, elle s'est habituée à mes visites. Non, certes, je ne partirai pas ! »

— Ainsi, reprit madame de Livernan après un court silence, votre procès a été jugé par le tribunal civil d'Angoulême ?

— Je n'ai point de procès, madame.

— Je veux dire que vos affaires de succession sont arrangées.

— Je n'ai aucun héritage à espérer dans ce département.

— Cependant je présume que votre présence dans le chef-lieu de la Charente a eu un motif quelconque, dit-elle d'un ton où perçait une certaine curiosité. Ce n'est pas par goût, je suppose, que vous avez déserté Paris au beau milieu de sa plus belle saison ?

M. de Chavigny sentit son cœur baigné dans des flots de céleste béatitude. La belle veuve lui donnait tout naturellement, et d'elle-même, l'occasion d'utiliser une tirade sentimentale qu'il avait improvisée longtemps à l'avance sur ce sujet.

— Madame, dit-il en communiquant à sa voix les inflexions les plus tendres, je suis venu dans ce triste pays, non pour moi, mais pour vous. J'ai pensé qu'au milieu de votre douleur vous seriez peut-être heureuse de rencontrer un ami dévoué qui prit une part de vos chagrins et vous délivrât du lourd fardeau de vos affaires. J'ai osé m'attribuer cette mission, parce que du moment où il appartenait à un cœur dévoué de la remplir, j'ai eu l'or-

gueil de croire que nul n'en était plus digne que moi ! Hélas ! Dieu m'a châtié de cet orgueil. Deux heures après que j'ai été instruit de la mort de votre noble époux, j'ai quitté Paris. Depuis deux mois j'habite Angoulême ; vous le savez et vous ne m'avez point fait appeler. J'en conclus que mes services ne vous agréent pas, et voilà pourquoi je vous dis adieu, madame !

Sa tirade achevée, il se leva et fit mine de se retirer.

— Vous avez fait cela ? dit la comtesse en l'invitant d'un geste à se rasseoir.

— Quoi de plus naturel, madame ? et suis-je donc le seul qui vous aie donné une marque d'intérêt, parmi ceux qui se disent vos amis ?

Ces paroles tombèrent sur le cœur de la belle veuve ainsi que le marteau sur l'enclume. Elle compara l'indifférence du jeune homme à l'empressement discret de l'homme de quarante ans ; et pourtant Maxence avait, lui aussi, reçu sa lettre de faire part.

— Monsieur le comte, dit-elle, au nom de cette amitié que vous faisiez valoir tout à l'heure, je vous demande un service.

— Parlez, Madame.

— Différez votre départ. Je suis menacée de la prochaine visite de mon avoué et de mon notaire ; soyez assez bon pour vous entendre avec ces messieurs. Je vous donne carte blanche ; c'est un rude sacrifice que j'exige de vous, mais vous m'avez assurée de votre dévouement dans de si bons termes, que je croirais vous faire injure en négligeant d'y recourir.

Elle tendit la main au comte, qui l'effleura à peine de ses lèvres tremblantes.

Résolu à profiter de tous ses avantages, le comte demanda à prendre connaissance des actes relatifs à la succession, afin, dit-il, de tenir tête aux hommes de loi. Ce motif lui fournit l'occasion de passer, durant une semaine, toutes ses après-midi à la Tranchade. Il arrivait à une heure et s'en allait à cinq heures, madame de Livernan n'ayant pas encore osé le retenir à dîner.

Mais le comte pensait, comme Mahomet, que lorsque la montagne ne veut pas venir vers l'homme, c'est à l'homme à avoir de l'esprit pour deux et à aller vers la montagne. Toute son ambition consistait, pour le moment, à dîner en tête-à-tête au château; il résolut de s'inviter, puisqu'on ne l'invitait pas.

Un soir, à l'heure du départ, Salomon, qui, cependant, avait fait son éducation de cocher à Londres, — Salomon, qui en eût remontré à l'empereur Néron dans l'art de diriger les quadriges, accrocha un tas de pierres placé près de la porte et dont personne ne soupçonnait la présence; une des roues se brisa, et la voiture se coucha sur le flanc.

— Monsieur le comte serait-il blessé ? demandèrent les domestiques de la Tranchade, accourus en toute hâte.

— Ce n'est rien, une légère foulure au pied gauche, je crois. Une heure de repos, et il n'y paraîtra plus.

Moins d'une demi-heure après, le vœu de M. de Chavigny était réalisé. Un succulent dîner n'étant nullement incompatible avec une foulure, il s'assit à la table de la comtesse. De part et d'autre le repas fut contraint et

glacé. On devinait aisément que les deux convives étaient dominés par une idée fixe. Le nom de Maxence errait sur les lèvres de madame de Livernan, et elle se fatiguait l'imagination à chercher par quel sentier détourné elle aborderait ce terrain plein d'écueils. De son côté, M. de Chavigny, qui n'avait pas encore soufflé mot de Maxence, guettait l'occasion de le diffamer le plus amicalement possible dans le cœur de la jeune veuve, ainsi qu'il est d'usage entre rivaux généreux.

Tout à coup Satan souffla à l'oreille de la comtesse une superbe inspiration.

— J'oubliais de vous dire, mon cher homme d'affaires, s'écria-t-elle, que j'ai reçu aujourd'hui une lettre d'un de vos bons amis.

— De qui donc? demanda le lion sans soupçonner la botte qui lui était portée.

— Eh quoi! vous ne devinez pas? les bons amis sont-ils donc si nombreux? Je parle d'un jeune homme que vous avez connu chez ma mère, il y a trois ans.

— Maxence d'Arzac! dit le comte en prenant son air le plus agréable, tandis qu'il pétrissait avec fureur, dans sa main crispée, le manche de son couteau.

— Précisément.

— Et que vous marque-t-il, ce cher Maxence?

— Un fait dont je suis ravie. Il m'annonce qu'il va être attaché à l'ambassade d'Espagne; et comme il traversera Angoulême pour se rendre à son poste, il me promet quelques jours. Pour moi, c'est presque un ami d'enfance, et ma mère l'aimait beaucoup.

Par un miracle de volonté, M. de Chavigny parvint à simuler un sourire.

— Vraiment ! dit-il, je suis enchanté de ce que j'apprends. Maxence commençait à m'inquiéter : depuis quelque temps, il a contracté des habitudes vicieuses qui affligent ses amis.

— Quelles habitudes ? demanda la comtesse.

— Il joue.

— Ceti est un vilain défaut ; mais ce n'est point un vice, objecta Suzanne.

— Il se grise.

— Oh ! voilà un vice affreux !... mais on s'en corrige.

— Ce n'est pas tout, ajouta le comte, qui, dans son ardeur calomniatrice, eût volontiers accusé son rival d'avoir incendié le temple d'Éphèse et d'avoir ordonné le massacre des Innocents.

— Qu'y a-t-il encore, mon Dieu !

— Il se compromet ouvertement avec d'indignes créatures.

Madame de Livernan fit un geste d'horreur et se leva de table.

— Maxence ne lui a point écrit... c'est un piège qu'elle qu'elle me tendait... se dit M. de Chavigny en s'élançant sur ses traces avec une légèreté d'allure inexplicable dans un homme affecté d'une entorse à la jambe gauche.

Madame de Livernan alla droit à son piano, mais après quelques préludes, elle tourna le dos à l'œuvre harmonieuse de Pleyel.

— Pourquoi ne feriez-vous pas un peu de musique ? demanda le comte.

— Je suis fort en retard, et n'ai là que des vieilleries, dit-elle en montrant sa bibliothèque.

— Voilà une assertion contre laquelle votre homme d'affaires s'inscrit en faux, madame. J'ai fait écrémer à votre intention les magasins de musique et les boutiques de libraires.

Suzanne ouvrit la bibliothèque, scindée en deux compartiments. D'un côté on voyait tous les romans de la veille ; de l'autre côté étaient empilés les partitions du jour et les albums du lendemain.

— Vous êtes un ami précieux, dit-elle en lui abandonnant une main qu'il pressa cette fois avec ardeur sur ses lèvres.

Un matin, M. de Chavigny reçut une lettre de Paris, et crut reconnaître l'écriture de Maxence. S'étant hâté de briser le cachet, il lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Tandis que vous remplissez avec agrément l'emploi des jeunes-premiers en province, je gémis sur la paille humide des cachots, comme on s'obstine à le dire dans les mélodrames de la Gaité. Je date ma lettre d'une cellule de Clichy, où l'on me tient prisonnier depuis deux mois pour une misérable somme de dix mille francs, les frais compris. C'est fort humiliant pour un futur ambassadeur à Londres.

» Le ciel m'est témoin que je ne songeais pas du tout

à troubler vos félicités domestiques par le récit de ma lugubre Odyssée ; mais hier le plus sceptique de mes camarades , Ludovic de Mouliniers , m'a suggéré une pensée qui m'a ôté l'appétit et qui m'a enlevé le sommeil. Témoin de l'acharnement odieux qu'on a mis à me poursuivre et à m'incarcérer, Ludovic m'a montré, clair comme le fond de ma bourse, que si la liberté, la sainte liberté, m'a été ravie, c'est à vous que je dois m'en prendre, à vous, qui vous êtes substitué à mes créanciers ; à vous, qui avez un intérêt direct à m'éloigner du théâtre de vos exploits.

» Il est fort possible que vous épousiez madame de Livernan, mais je tenais à vous dire ceci : Monsieur, si vous l'emportez, c'est que vous ne m'avez pas pour rival ; si la victoire vous reste, c'est que vous avez eu recours à des moyens peu dignes d'un gentilhomme. Autrement, il vous adviendrait ce qui vous est advenu chaque fois que nous nous sommes mesurés l'un contre l'autre, témoin notre dernière rencontre, la rencontre Coqueluche. A ce propos on me charge de vous dire que les camélias rouges sont généralement mal portés dans les cheveux, cette année.

» A l'avantage de voir revoir,

» MAX. D'ARZAC. »

— J'ai des nouvelles de notre cher Maxence, dit, le jour même, M. de Chavigny à la belle veuve.

— Où est-il ? demanda-t-elle avec un léger tressaillement.

— A Clichy... où il est détenu pour dix mille francs.

— L'y laisserez-vous ?

— Le courrier de ce soir lui en porte vingt mille. Je présume qu'il a d'autres dettes, et je veux qu'il puisse les payer toutes à la fois.

— Bien, cela, Félix ! s'écria Suzanne.

Et elle ajouta tout bas :

— Oh ! mon Dieu ! si l'enfant prodigue nous est rendu, je me sens assez faible pour lui pardonner ses torts !

De son côté, M. de Chavigny avait fait le raisonnement ci-dessous, qui ne manquait pas d'un certain sens :

— D'Arzac n'abandonnera Paris que lorsqu'il n'aura plus un sou ; en lui envoyant vingt mille francs au lieu de dix mille, j'achète cinq mois de tranquillité, à raison de deux mille francs par mois... C'est de l'argent placé à mille pour cent.

III

Les vingt billets de banque prêtés si généreusement à Maxence par M. de Chavigny étaient enveloppés dans une lettre rédigée avec une perfidie calculée. A ces causes, elle mérite d'être consignée dans cette histoire. Nous la transcrivons sans y changer une syllabe.

« Mon jeune ami,

Il faut que M. de Mouliniers ait une bien triste opinion de mon caractère pour m'avoir supposé capable d'être pour quelque chose dans la mésaventure qui vous arrive. Il faut surtout que l'infortune vous ait rendu bien

injuste, pour que vous n'ayez pas repoussé avec énergie une si malveillante insinuation. Il n'y avait qu'une seule réponse possible à votre lettre : cette réponse, vous la trouverez ci-incluse. Payez vos dettes, mon cher Maxence, non-seulement celles qui vous retiennent à Clichy, mais encore celles que vous avez pu, durant votre folle jeunesse, éparpiller sur le pavé de Paris. Si les vingt mille francs que je vous envoie ne suffisent pas à boucher tous les trous, avisez-m'en sans fausse honte : je n'entends pas vous obliger à demi.

» Le boulevard de Gand est un turf difficile à pratiquer, où de plus habiles que vous ont glissé et se sont laissés choir, mon cher étourdi. Suivez mon conseil, c'est celui d'un homme qui vous aime et qui pourrait être votre père : fuyez Paris, du moins pour un temps. Venez me trouver ; je vous offre une hospitalité tout écossaise, et je vous l'offre de bon cœur. On a grandement calomnié la vie de province, savez-vous ? Je vous assure qu'elle a son bon côté, et je ne désespère pas de vous voir, après un mois de séjour, raffoler autant que moi de mon cher Angoulême.

» N'allez pas vous imaginer que je vis ici comme un ours ; d'abord je vais voir madame de Livernan tous les huit jours, le dimanche, sa position de jeune veuve et de jeune femme ne lui permettant pas de m'ouvrir plus fréquemment les portes de son castel. Et puis j'ai fait d'aimables connaissances, et attendu que je ne suis pas un égoïste, je vous présenterai à elles. Je vous conduirai chez madame V., qui vous apprendra le *bezi*, un jeu des

plus amusants, qu'on a tort de ne pas cultiver à Paris, lequel se joue en douze cents points. Je compte achever demain une partie commencée la dernière semaine. Madame K. donne de temps à autre des soirées de loto, encore un jeu calomnié, celui-là ! où nous rions comme vous ne riez pas aux calembours de Duvert racontés par Alcide Tousez. Je vous introduirai chez madame R., qui a trois filles à marier, des partis superbes, douze mille francs de dot et des oncles goutteux. Ces trois demoiselles pianotent fort agréablement ; elles exécutent les quadrilles de Bohlmann, à six mains, ce qui nous fait de petits concerts, de la musique de chambre, comme aux matinées du Conservatoire. Le dimanche, nous avons les vêpres, où se rend la société, suspendue aux lèvres de l'abbé Pichon, prédicateur très-estimé dans la contrée. Après vêpres, on fait un tour de parc, et je vous affirme que les jolies femmes y sont nombreuses.

» J'ai ma loge au théâtre. Sans être de grands artistes, les comédiens ne sont pas plus mauvais qu'autre part. D'ailleurs ils ont une habitude que je prise beaucoup et qui me porte à l'indulgence. Vous avez observé combien les auteurs dramatiques ont la détestable manie de coudre à leurs ouvrages des titres souvent inintelligibles : mes comédiens d'Angoulême corrigent ce défaut en rédigeant des sous-titres explicatifs. Ainsi, l'autre jour, l'affiche annonçait la *Savonnelle impériale*, ou le *Système de fusion*, inventé par le grand homme décédé sur le rocher de Sainte-Hélène.

» Je chasse quelquefois avec des gentilshommes du

pays. Dans une de nos dernières parties j'ai été proclamé roi de la chasse ; j'avais abattu une caille et dix alouettes. Je me livre en outre au plaisir de la pêche dans le ruisseau des Eaux-Clares, renommé pour la saveur de ses écrevisses.

» Telle est, en abrégé, mon cher Maxence, la vie que je mène dans l'Angoumois. Je renonce à vous exprimer convenablement le plaisir que j'éprouverais si vous veniez la partager avec moi. C'est ce que je souhaite, mais sans y compter, vous tenant, hélas ! pour un incorrigible Parisien.

» Tout à vous,

» F. DE CHAVIGNY. »

Lorsqu'il eut dévoré cette lettre inespérée, lorsqu'il se fut bien assuré que les valeurs qu'elle renfermait n'étaient point des prospectus de Désirabode, mais de bons et sérieux billets de la banque de France, signés Vill, et contre-signés Garat, Maxence se jeta en bas du lit où il rêvait paresseusement et se mit à gambader dans sa cellule, avec un entrain et une agilité dont les clowns désossés du Cirque eussent été jaloux.

— Libre ! s'écria-t-il tout en se vêtissant à la hâte ; je vais être libre ! et, mes dettes payées, il me restera dix mille francs ! Accepte mes excuses, ô Chavigny ! daigne les agréer, ô le plus généreux des humains ! Oui, je le confesse, Mouliniers te calomniait, je te calomniais, et Coqueluche aussi ; nous te calomnions tous. Veux-tu nos têtes ? prends-les !... fais-nous la grâce de les prendre !

Oh ! combien je regrette de n'être pas membre de l'Académie ! avec quelle douce satisfaction je t'eusse proposé pour le prix Montyon, et comme je voterais avec enthousiasme la destruction de tous ces devants de cheminée où saint Vincent de Paul est représenté pêchant des enfants nus dans des tas de neige ! Piètre dévouement, en vérité ! le saint homme en était quitte pour un rhume et pour des engelures attrapés dans l'exercice de ses fonctions, tandis que toi, ô Chavigny, ta sublime vertu te coûtera vingt mille francs que je te rendrai le plus tard possible, plus une adorable femme que je t'enlèverai le plus tôt que je pourrai.

Sa toilette achevée, il se dirigea vers le greffe avec cet aplomb inhérent à quiconque possède vingt mille francs dans sa poche, et pareil à Jupiter, qui se déguisait en pluie d'or pour faire tomber les grilles les plus solidement ajustées, il ne tarda pas, grâce à l'influence magique de ses billets de banque, à voir s'ouvrir devant lui les portes avares de Clichy.

Aussitôt libre, il courut au Café Anglais et s'installa dans un cabinet particulier afin de réfléchir au parti qu'il devait prendre, tout en réconfortant, au moyen d'un déjeuner plantureux, son estomac affaibli par le maigre régime de la prison.

— Monsieur a fait un bon voyage ? lui demanda, tout en préparant son couvert, le garçon du restaurant, surpris de sa longue absence.

— Hein ! moi... un voyage, Paul ? dit Maxence ; ah ! oui... c'est juste : j'ai fait un voyage excellent. Recom-

mandez-moi au chef, je descends à l'instant de voiture, et je meurs de faim.

Resté seul, il déplia la lettre de Chavigny et la relut avec attention.

— Hum ! fit-il, mon estimable bienfaiteur a une façon toute particulière d'exprimer son enthousiasme, qui est peu faite pour exalter l'imagination, et le tableau des voluptés qu'il savoure à Angoulême m'inspirerait, dans une autre circonstance, un vif éloignement pour ce chef-lieu. Cependant je partirai... je partirai ce soir... ou demain... Vingt-quatre heures de plus ou de moins importent peu dans cette affaire. Mais je ne logerai point sous le toit de mon rival ; ce ne serait pas délicat. On doit trouver quelque maisonnette aux alentours de la Tranchade. C'est là que je m'établirai avec mes batteries les plus sentimentales. Chavigny a beau dire que madame de Livernan n'est perceptible à l'œil nu que le dimanche, comme ces reliques précieuses que l'Église n'expose qu'aux jours de fêtes carillonnées ; je suis sûr qu'il n'en sera point ainsi pour moi. Fatuité à part, si Suzanne eût été libre de se choisir un mari il y a trois ans, à coup sûr c'est moi qu'elle eût pris. Parbleu ! il ne me sera pas impossible de réveiller des souvenirs d'enfance qui dorment peut-être, mais qui ne sont pas effacés. Qui sait si je ne trouverai pas encore un peu de feu sous la cendre ?

Rassuré par ces idées, Maxence déjeuna d'un robuste appétit ; puis il alluma un cigare, et s'accouda sur le balcon suivant d'un œil joyeux le mouvant panorama qui se déroulait à ses regards. On était alors au commen-

cement du mois de juin ; le soleil inondait l'espace de ses rayons dorés ; Paris avait cet air de fête qui en fait la plus séduisante ville de l'univers et, pour ainsi dire, la capitale des sept péchés mortels.

— Abandonner Paris ! se dit le jeune homme ; divorcer avec toutes ses joies quand on a dans son carnet dix mille francs qui ne doivent rien à personne, — excepté, bien entendu, à l'honnête homme qui me les a prêtés. O vertu ! et l'on osera soutenir que tu n'es qu'un nom ! Allons ! allons ! silence, ma tête ! songeons qu'il s'agit d'épouser une jolie femme et une fortune superbe !... Mais Coqueluche... Coqueluche aussi est bien jolie ! Partir sans la voir, sans lui serrer la main, c'est dur... et pourtant il le faut !

D'Arzac jeta son cigare avec un mouvement de mauvaise humeur.

— Fuyons ces lieux, dit-il, l'air y est tout plein de miasmes voluptueux qui m'enivrent. Je me fais l'effet de Robert-le-Diable quand il est magnétisé par les nonnes damnées du troisième acte. Décidément le plus sage parti que je puisse prendre est d'aller tout droit retenir ma place pour Angoulême.

Malgré cette belle résolution, il ne bougea pas. Dans une jeune femme qui traversait le boulevard, marchant sur la pointe de ses bottines de prunelle et sautillant de pavé en pavé avec cette grâce coquette qui n'appartient qu'aux oiseaux et aux Parisiennes, il venait de reconnaître Coqueluche, Coqueluche qu'il n'avait pas vue depuis quinze jours.

— C'est elle ! s'écria-t-il ; et, d'un bond, il franchit l'escalier en colimaçon du café Anglais et s'élança sur le trottoir Italien, oubliant ses projets de départ.

— Te voilà, mon pauvre chat ! dit l'actrice en lui prenant le bras. Papa s'est donc adouci ? Les Anglais sont donc taillés en pièces ! On a donc rasé la Bastille ? Vrai ! tu ne saurais imaginer combien je suis aise de te voir. Depuis quand es-tu libre ?

— Depuis une heure.

— Et tu accourais m'annoncer cette bonne nouvelle, n'est-ce pas ?

— J'allais chez toi quand je t'ai vue passer.

— A la bonne heure ! c'est que je suis jalouse, tu sais ?

— Pourquoi êtes-vous restée si longtemps sans me visiter ? demanda le jeune homme avec un accent de reproche.

— Ne m'en parle pas ! on m'abîme de travail ; tous les soirs je joue dans deux pièces et je répète tout le jour.

— Où vas-tu ?

— A mon théâtre.

— Où t'attendrai-je ?

— Dans le passage ; je ne fais qu'entrer et sortir, le temps de prévenir mon régisseur que j'ai la migraine et que je ne suis pas en état de répéter ; d'ailleurs, je lui laisse le droit de me mettre à l'amende. Qu'il en use !

Elle disparut et revint cinq minutes après.

— Nous sommes libres jusqu'à sept heures moins un quart, dit-elle ; je ne joue pas en premier. Ils sont furieux là haut, le régisseur surtout... mais hast ! on le paie pour

qu'il soit toujours en colère, et il faut bien qu'il gagne ses appointements, cet homme !

— Excellente Coqueluche ! pensa Maxence ; comme elle m'aime ! Le moins que je puisse faire en sa faveur, c'est de demeurer encore quinze jours à Paris..

Ils montèrent dans un coupé qui les débarqua au chemin de fer de Versailles.

— Deux places pour Ville-d'Avray, dit Maxence au buraliste.

Ce fut une de ces délicieuses journées comme on n'en goûte qu'à cet âge et, il faut le dire, avec ces sortes de créatures qui, lorsqu'elles font tant que de vouloir être charmantes, trouvent dans leur tête, sinon dans leur cœur, des façons mignonnes et des gentilleses adorablement câlines, à désespérer cent femmes honnêtes. Lorsqu'ils se furent bien promenés dans les grands bois de Ville-d'Avray, ils revinrent dîner chez le garde, dans un de ces pittoresques chalets, recouverts en chaume, d'où l'on découvre les belles allées du parc de Saint-Cloud.

Le spectacle terminé, ils se retrouvèrent dans le passage des Panoramas et s'en allèrent bras dessus, bras dessous, tout légers de leur bonheur.

— Décidément, pensa Maxence en s'asseyant sur le divan de l'actrice, rien ne s'oppose à ce que je reste trente jours à Paris. Mon mariage n'en sera ni avancé ni reculé d'une semaine. Qu'importe que je me plonge un peu dans les délices de Capoue ? L'important est de ne pas m'y endormir.

Le lendemain, vers dix heures, comme on leur annon-

çait que le déjeuner était servi, la porte s'ouvrit, et Ludovic de Mouliniers entra dans la salle à manger.

— Mademoiselle, dit-il à Coqueluche, depuis hier je suis à la recherche de notre ami d'Arzac, et ne le rencontrant dans aucun lieu public, j'ai résolu de relancer Hercule jusque chez Omphale. Voilà pourquoi je viole votre domicile à une heure indue, et vous demande à déjeuner sans façon.

— Soyez le bienvenu ! dit l'actrice avec un gracieux sourire. Florestan, un couvert !

Un groom, haut comme une asperge et gros comme un artichaut, s'empressa d'exécuter l'ordre de sa maîtresse.

— Tu savais donc ma délivrance ? demanda l'ex-prisonnier.

— C'est le concierge de Clichy qui m'a instruit de cette bonne nouvelle. Tu venais de t'envoler quand je me suis présenté à la prison. Je t'apportais des consolations et trois paquets d'excellents cigares. Je garde mes consolations ; quant aux cigares, nous les fumerons *à l'air pur de la liberté* ! et ils te sembleront meilleurs. Mais par quel miracle céleste as-tu brisé tes fers ? Je croyais ton père inflexible et je ne pense pas que tu aies signé un pacte avec Satan.

— Au fait, interrompit l'actrice, tu ne m'as pas expliqué ce mystère.

— Mon père ne s'est point laissé attendrir, et j'avoue que Satan, chaudement invoqué par moi, a fait la sourde oreille ; il paraît qu'il n'attache pas un grand prix à mon âme.

— C'est peut-être qu'elle lui appartient déjà, fit observer Coqueluche.

Mouliniers s'inclina en signe d'assentiment.

— Je dois la liberté à une vénérable tante, une sœur de ma mère; c'est elle qui a payé mes dettes sur ses économies; aussi lui suis-je dévoué à la vie, à la mort, et prêt à lui rendre tel service qu'elle exigera de moi, en exceptant toutefois un service analogue, le cas échéant.

— Messieurs, s'écria Coqueluche, il y aurait de l'ingratitude à ne pas fêter convenablement une si brave dame. Je propose un toast en son honneur. Comment se nomme-t-elle, cette tante phénomène?

— Madame... madame de Trébisonde, répondit Maxence pris au dépourvu.

— C'est un beau nom et elle a su s'en montrer digne. A madame de Trébisonde! au modèle des tantes d'Amérique! Hourrah pour la Trébisonde! dit Coqueluche en vidant jusqu'à la dernière goutte une coupe remplie de vin de Champagne. Voici l'heure de ma répétition, ajouta-t-elle en jetant sur ses épaules un cachemire de trois mille francs. Sans adieu, Messieurs. Monsieur de Mouliniers, j'espère que vous nous ferez l'honneur de dîner avec nous?

— Mon cabriolet est en bas, dit Ludovic quand elle fut partie. Si tu m'en crois, nous irons faire un tour au bois; nous essaierons les cigares dont je t'ai parlé et nous causerons sérieusement, si c'est possible.

— Soit, dit Maxence. Depuis ma sortie de prison, j'ai

une soif dévorante de campagne, de verdure et de grand air.

Ludovic de Mouliniers, jeune homme de vingt-six ans, sous des apparences frivoles et railleuses, cachait une nature excellente et un cœur d'or. Excentrique autant que personne, et poussant jusqu'au fanatisme le culte du paradoxe, il se montrait à l'occasion raisonnable comme un huissier de cinquante ans et rusé comme un vieux juge. Rarement il donnait un conseil ; mais le donnait-il, on ne se repentait point de l'avoir suivi.

— Mon cher, dit-il lorsqu'ils roulèrent dans les allées du bois, solitaires à cette heure du jour, tu ne me supposes pas assez naïf pour avoir cru une syllabe du roman débité par toi chez Coqueluche. Dis-moi donc la vérité, car je parierais mes moustaches que tu as menti comme un avocat.

— Je ne te comprends pas, dit Maxence.

— Alors je vais être plus clair. 1° On ne s'appelle pas madame de Trébisonde ; 2° ta mère n'a point de sœur ; 3° je déclare invraisemblables les tantes qui se dépouillent pour leurs coquins de neveux ; cela ne se voit plus, même dans les vaudevilles.

— Tu as raison, et voici la vérité pure : Chavigny m'a prêté vingt mille francs.

— A toi ?

— A moi.

— Chavigny ?

— En personne.

— Diable ! ceci est plus grave que je le supposais, dit Ludovic ; il y a un piège là-dessous.

— Un piège ? c'est impossible !

— Un piège affreux, te dis-je ! rappelle-toi le vers de Virgile : *Timeo Danaos et dona ferentes*. Traduction libre : Crains Chavigny jusque dans ses billets de banque.

— Tu es fou !

— Les fous sont souvent les sages. — Et que comptes-tu faire à présent ?

— Partir pour la Tranchade.

— Bravo ! Quand ?

— Le mois prochain.

— Encore une faute impardonnable ! Pars ce soir, c'est déjà trop tard.

— Tu en parles bien à ton aise, toi ! s'écria Maxence ; tu oublies que j'ai passé deux grands mois sous les verrous, et que m'exiler à Angoulême, c'est tomber d'une cellule dans un cachot. Madame de Livernan, strictement enveloppée dans les crêpes de son deuil, ainsi qu'une nouvelle Artémise, ne reçoit personne. Que ferai-je en province ? je jouerai le bezi et je pêcherai des écrevisses ! Non pas ! J'ai dit que je me donnerais un mois de vacances, et je me le donne. Dans trente jours je partirai.

— Tu ne partiras pas.

— Je partirai, aussi sûr qu'il fait un temps superbe aujourd'hui, dit Maxence prenant à témoin le ciel bleu et les feuilles humides des arbres qui scintillaient au soleil.

Mais par une de ces révolutions subites, si fréquentes dans l'atmosphère parisienne, un quart d'heure s'était à

peine écoulé et déjà il pleuvait comme au temps de Noé.

Le mois se passa rapide, en fêtes, en diners, en parties de campagne et de spectacle, — et Maxence ne partit pas.

Au bout de six semaines, il écrivit à M. de Chavigny :

« Mon cher ami,

» Ma première lettre était datée d'une prison; la seconde est datée d'une maison de santé. Une maladie cruelle, qui a mis ma vie en danger, me retient encore au lit avec mille douleurs aiguës. Voilà qui vous explique deux problèmes qui ont dû vous intriguer, j'imagine : pourquoi je ne vous ai pas remercié plus tôt du service signalé que vous m'avez rendu, et pourquoi je n'ai pas profité tout de suite de l'aimable hospitalité que vous m'avez offerte avec tant de bonne grâce.

» Aussitôt que le docteur m'y autorisera, je me mettrai en route, non sans avoir payé mes créanciers jusqu'au dernier sou. Le tableau des joies innocentes que vous goûtez en province m'a fait faire un juste retour sur l'existence inutile que je gaspille à Paris. Attendez-vous donc à me voir tomber dans vos bras un beau matin.

» Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de madame de Livernan.

» Quoique je sois très-faible, je rassemble toutes mes forces pour vous presser la main.

» P. S. Attendu qu'on ne sait ni qui vit ni qui meurt, je vous adresse une reconnaissance des vingt mille francs que je vous dois. »

— Ce n'est pas trop maladroit, pensa Maxence lorsqu'il eut fini; mon vertueux rival ne manquera pas de croire à la réalité de cette maladie, et il en informera Suzanne. Grâce à cet ingénieux stratagème, je gagne au moins deux mois.

M. de Chavigny serra la reconnaissance, brûla scrupuleusement la lettre après l'avoir lue, et n'en ouvrit la bouche à personne.

De prétexte en prétexte, de subterfuge en subterfuge, d'Arzac atteignit ainsi le mois d'octobre. Cependant les dix mille francs couraient un train de poste et disparaissaient à vue d'œil. Un jour qu'il voulut connaître au juste l'état de ses finances, il ouvrit le tiroir où jusque-là il avait puisé sans compter. Horreur! le tiroir était vide; mais en se livrant à une recherche minutieuse, il aperçut un billet de banque de cinq cents francs collé contre une des planchettes du tiroir. C'était le seul qui survécût de toute la bande; les autres étaient morts sur le champ d'honneur.

— O Providence! j'admire à quel point tout ce que tu fais est bien fait! s'écria Maxence. Madame de Livernan est veuve depuis onze mois bientôt, voici le moment où Chavigny peut devenir dangereux... Eh bien! c'est ce moment que tu choisis pour me montrer le vide de ma caisse. Tu seras obéie, ô Providence! Je partirai aujourd'hui même, dussé-je faire la route à pied.

Il dit, et se dirigea chez Coqueluche, afin de lui adresser de solennels adieux.

— Pauvre fille! pensait-il en marchant, elle va me faire

une scène à fendre le silex ; elle aura une attaque de nerfs ; elle m'aime tant !

Au moment où il franchissait la porte, le concierge lui jeta ces paroles foudroyantes :

— Mademoiselle Coqueluche est partie ce matin. Un prince russe l'a enlevée pour le service dramatique de l'empereur Nicolas.

— Elle n'a laissé rien pour moi ? demanda Maxence atterré.

— Elle a laissé un petit compte de deux cents francs chez l'épiciier ; je présume bien que c'est pour vous.

Le directeur des Variétés confirma le fait à d'Arzac.

— Mais enfin, dit celui-ci, est-ce qu'elle n'avait pas contracté un engagement sérieux avec votre théâtre ?

— Très sérieux ; j'avais même stipulé un dédit de quinze mille francs.

— Que vous perdez ?

— Pas du tout ; les choses se sont faites régulièrement : j'ai été payé en belle monnaie d'or.

— Ah ! fit Maxence, je conçois votre flegme : vous êtes désintéressé, vous !

— Permettez, dit le rusé directeur, le Russe qui achète quinze mille francs le talent de mademoiselle Coqueluche me semble encore plus désintéressé que moi. N'est-ce pas votre avis ?

Le jeune homme rentra chez lui, fit ses malles et courut aux messageries. Il n'y avait de places disponibles ni dans le coupé, ni dans l'intérieur, ni sur la banquettes, et il dut s'estimer fort heureux de se caser dans la rotonde.

Il quitta Paris le 15 octobre 1844, à six heures du soir, un vendredi.

— Mouliniers avait raison, murmura-t-il en prenant place entre une nourrice et un marchand de bœufs; j'ai peut-être un peu tardé à exécuter ce voyage. Enfin, mieux vaut tard que jamais... O Suzanne! ajouta-t-il, en manière d'acte de contrition; ô Suzanne, à toi désormais ma vie entière, toutes mes pensées, tout mon amour!

IV

Pour quiconque voyage en diligence, — hélas! les chemins de fer ont tué les diligences! — il n'est que deux manières supportables de voyager: dans le coupé ou sur la banquette. Placez-vous dans le coupé, criez fort dans les hôtels, trouvez exécration tout ce qu'on vous sert et tutoyez les postillons: le conducteur vous honorera à l'égal d'une altesse; ou bien hissez-vous sur la banquette, bourrez vos poches de bons cigares, offrez-lui, de temps à autre, la classique demi-tasse, ravalez le mérite des messageries Laffitte si vous voyagez dans les Royales, et vous deviendrez inévitablement l'ami du conducteur. Mais si vous êtes placé dans tout autre compartiment, je vous plains. Dans l'intérieur, vous ne serez que son subordonné; dans la rotonde, il vous traitera comme son domestique, fermant l'oreille à vos supplications, vous forçant à mettre pied à terre pour gravir les côtes escarpées. Heureux encore qu'il ne vous attèle pas à la pesante voiture et ne vous contraigne pas à trainer ses intimes de banquette et les altesses du coupé.

Toutes les tortures morales qu'un galant homme peut subir dans une rotonde, Maxence les endura pendant quarante heures; aussi éprouva-t-il un indicible sentiment de bien-être lorsqu'il aperçut Angoulême se dessiner au loin, comme un nid d'aigle, dans la brume de son rocher. Une heure après, les six chevaux, essouffés et couverts d'écume, s'arrêtèrent devant le bureau de la diligence, et d'Arzac sauta à terre aussi lestement que le lui permirent ses jambes engourdies par la fatigue du voyage. Aussitôt, il fut entouré par une douzaine de servantes ardentes à la curée et fortes en gueule, comme dit Molière; qui l'enlacèrent et le tiraillèrent; s'accrochant aux manches de son paletot; au collet de sa redingote et aux plis du bernous qu'il portait sous son bras.

— Monsieur, l'hôtel des Étrangers !

— Monsieur, l'hôtel des Postes !

— Monsieur, l'hôtel de France !

— Eh morbleu, laissez-moi tranquille ! dit en faisant une trouée au milieu de cette foule, Maxence, qui commençait à redouter le sort d'Orphée mis en lambeaux par les femmes de Thrace.

Puis avisant un commissionnaire étendu sur ses crochets comme un lazzarone napolitain, il l'appela d'un signe.

— Tu connais la ville ? lui demanda-t-il.

— Mieux que si je l'avais faite.

— Tu sais où demeure M. de Chavigny ?

— Le milord parisien ? Oh ! je le connais particulièrement ; c'est moi qui ai l'honneur de scier son bois. Un

homme superbe ! mais , là , ce qu'on peut appeler un bel homme !

— C'est bien , interrompit Maxence. Conduis-moi chez lui , et faisons vite , il y aura cinq francs pour ta peine.

On se mit en route , et l'on ne tarda pas à arriver devant une belle maison neuve , bâtie en pierres d'une blancheur éblouissante.

— C'est ici , dit le *facchino*.

— Sonne , dit Maxence.

Le bruit argentin de la sonnette retentit sous le vestibule sonore , mais la porte ne s'ouvrit point. Alors le commissionnaire sonna de nouveau sans que rien bougeât dans la maison silencieuse. Au bout de quelques instants , Maxence se suspendit à la sonnette et se mit à carillonner avec une telle ardeur , que le cordon lui resta dans la main.

— Es-tu sûr que M. de Chavigny occupe cette maison ?

— Puisque je vous dis que c'est moi qui ai l'honneur de scier son bois ! répéta le lazzarone avec orgueil.

En ce moment , un voisin attiré par le bruit parut sur le seuil de sa porte.

— Il n'y a personne , dit-il. M. de Chavigny est à la Tranchade.

— Tiens , c'est juste ! pensa le jeune homme , j'aurais dû le prévoir. C'est dimanche aujourd'hui , le jour où cet excellent Chavigny roucoule ses amabilités hebdomadaires.

Quand ils furent entrés dans la cour de l'hôtel des Postes , Maxence s'écria tout à coup :

— Et mes malles ! où sont mes malles ?

— Avez-vous dit au conducteur de les décharger ? demanda le cicérone.

— Je n'en sais rien.

— Ah bien ! vous pouvez être certain d'une chose, c'est que vos effets fileront à Bordeaux.

Tous deux coururent au bureau ; la diligence était partie depuis dix minutes, emportant les malles. Attendu sa triste qualité de voyageur-rotonde ; le conducteur ne s'était nullement inquiété de savoir si d'Arzac restait à Angoulême ou s'il allait plus loin.

— Maudit contre-temps ! pensa le jeune homme en regagnant son hôtel ; me voilà sans hardes et sans linge durant deux jours ; il est impossible que je me présente chez madame de Livernan dans cet équipage de voyage. Encore si Chavigny n'était pas absent, il m'aiderait à tuer le temps ; j'endosserais un de ses habits, nous irions à vêpres, et, ce soir, nous jouerions son bezi quelque part. D'ici à demain, je suis capable de mourir de consommation dans cette cité où je me vois aussi seul que Robinson dans son île. Mais à propos de Robinson, ajouta-t-il, je crois que moi aussi j'ai un fidèle Vendredi.

Il se retourna, et il aperçut à deux pas derrière lui le commissionnaire, qui le suivait comme son ombre, espérant toujours que l'écu de cinq francs promis par le voyageur tomberait dans sa main, mais ne l'espérant que vaguement, et comme on se laisse aller à espérer l'accomplissement d'un souhait impossible.

— Voici les cinq francs que je te dois, dit Maxence, mais j'exige un autre service.

— Parlez. parlez, ô mon prince ! ma vie est à vous ! s'écria avec volubilité le lazzarone, qui ne s'accoutumait pas à son bonheur.

— Loué-t-on des chevaux, ici ?

— Et des voitures aussi, et des soignées ! Vous trouverez chez Pigeon tout ce que vous pouvez désirer, y compris deux carrosses qui ont figuré au sacre de l'empereur.

— Je vais déjeuner ; ne t'éloigne pas.

La tenue par trop négligée de Maxence ne lui permettant pas de se présenter à la Tranchade, il résolut d'employer son temps à chercher la maisonnette voisine du château où il comptait s'installer. Personne ne le connaissant, il ne devait être remarqué de personne. Ce plan avait l'avantage d'utiliser quelques-unes de ses heures inoccupées, et il l'adopta avec enthousiasme. Malheureusement pour d'Arzac, de toutes les industries qui fleurissent à Angoulême, l'industrie des loueurs de chevaux est la moins florissante. Après avoir inutilement parcouru plusieurs écuries où il ne rencontra que des rosses aveugles, il finit par trouver une rosse borgne. Sous le rapport de la maigreur, la pauvre bête aurait rendu des os à l'immortel coursier du seigneur de la Manche,

— Sais-tu monter à cheval ? demanda-t-il à son clerc-rôle.

— Aussi bien qu'un Franconi, Excellence.

— Alors, enfourche une de ces haridelles et conduis-moi vers le château de la Tranchade.

Tout en cheminant, il s'étonna d'apercevoir un grand

nombre de personnes, les uns à cheval, les autres en voiture, qui suivaient la même route que lui. Les femmes étalaient leurs toilettes les plus élégantes; les hommes étaient gantés jaune et vernis avec soin.

— Ce chemin aboutit sans doute au bois de Bôulogne d'Angoulême, pensa-t-il en faisant des efforts surhumains pour faire trotter sa monture rebelle; mais il ne put y parvenir, et il reconnut que les passants riaient entre eux de ses vaines tentatives de haute école.

— Le fait est, dit-il, que je dois avoir une singulière tournure; je suis vêtu comme un palefrenier et monté comme un arracheur de dents. Heureusement ces braves provinciaux ne savent pas qui je suis; qui donc reconnaîtrait le futur époux de madame de Livernan sous ce travestissement ignoble? Patience, patience! messieurs les tailleurs, j'aurai ma revanche... laissez revenir mes malles égarées; j'apporte des habits d'une forme inusitée et des pantalons d'une coupe inédite qui forceront vos fronts superbes à s'humilier devant moi.

Tandis qu'il s'abandonnait à ces consolantes pensées, le bruit d'un cheval lancé à fond de train retentit sur la route et un cavalier passa rapide comme une balle.

— Georges! s'écria Maxence, qui crut reconnaître au vol la livrée de Chavigny.

— M. d'Arzac! dit le valet de chambre, qui disparut dans un nuage de poussière.

Peu à peu cependant, la route était devenue déserte; les jeunes gens à cheval et les femmes en voiture avaient disparu, laissant derrière eux le lion embourbé, dont la

rossinante continuait à s'avancer avec cette majestueuse lenteur qui caractérise les mules des Pyrénées. Après une heure et demie de cet infernal supplice, comme on était arrivé à un endroit où la route faisait un coude, Maxence s'arrêta, et, s'adressant à son groom improvisé,

— Retournons à la ville, dit-il; ces maudites bêtes sont capables de crever sous nous.

Il n'avait pas fini, qu'une brillante cavalcade déboucha sur le chemin. Maxence reconnut les jeunes gens qu'il avait vus passer une heure auparavant. Parmi eux il aperçut M. de Chavigny, le plus élégamment habillé, le plus fringant et le mieux monté de la bande. M. de Chavigny rendit la bride à *Quasifol*, qui, en deux bonds, fut aux côtés de la rossinante.

— Messieurs, dit le comte aux jeunes gens qui l'entouraient, permettez que je vous présente un de mes amis les plus chers, M. Maxence d'Arzac, le dandy le plus brillant du boulevard Italien, la fleur des pois des avant-scènes de l'Opéra.

Les jeunes gens saluèrent, tout en échangeant un regard stupéfait. Le dandy avait les cheveux en désordre; son pantalon était souillé de poussière et ses bottes mouchetées de boue. La fleur des pois leur apparaissait à califourchon sur un quadrupède d'une laideur repoussante, et suivie, en guise de jockey, d'un commissionnaire d'Angoulême, vêtu d'une blouse bleue et d'un pantalon garance, et coiffé d'un vieux bonnet de police.

— Ce cher ami! reprit M. de Chavigny en secouant la main de Maxence pétrifié; il a tout quitté, plaisirs, sou-

pers et maitresses, pour venir, à cent lieues de Paris, assister à une noce de province. Voilà un dévouement rare et antique! Pourquoi n'êtes-vous pas arrivé hier soir? vous eussiez assisté à la cérémonie religieuse, et j'avoue que j'aurais été heureux de vous savoir là, près de moi, au moment de prononcer le *oui* fatal. Mais j'oublie que vous devez être brisé de fatigue, et j'ai hâte de vous présenter à madame la comtesse de Chavigny. Alons, messieurs, un temps de galop jusqu'au château.

Ivre de colère, Maxence enfonça un si furieux coup de talon dans le ventre de son locatis, que la malheureuse bête poussa un long gémissement et se prit à galoper pour la première et dernière fois de sa vie.

— Infâme Chavigny! hurlait Maxence dans son for intérieur, tu l'emportes; mais ton triomphe ne sera pas de longue durée. Avant ce soir, je t'aurai logé une balle dans la tête ou fourré six pouces de fer dans les côtes, à ton choix!

Pendant ce temps, M. de Chavigny continuait à l'accabler des marques du plus tendre intérêt.

— C'est Georges qui m'a prévenu de votre arrivée, dit-il, et aussitôt, ces messieurs en sont témoins, j'ai tout quitté pour courir à la rencontre de notre meilleur ami! Combien ma femme sera joyeuse de vous voir! précisément, la voici qui paraît à son balcon.

On entra dans la cour du château, et comme si le sort se fût plu à cribler Maxence de ses flèches les plus meurtrières, son cheval, épuisé par le tour de force qu'il venait d'accomplir, s'abattit et roula dans la poussière,

entraînant le pauvre cavalier, qui se releva tout honteux de cette chute malencontreuse. La belle Suzanne ne put retenir un cri d'effroi; mais quand elle vit que l'accident n'avait d'autre résultat qu'une large déchirure au pantalon de Maxence, son cri de terreur s'éteignit dans un éclat de rire bien vite réprimé.

— Mon cher Chavigny, dit le jeune homme en se contenant à peine, vous devez comprendre qu'il m'est impossible d'affronter les regards de ces dames dans l'état où je suis; par grâce, mettez à ma disposition les trésors de votre garde-robe; ces guenilles me brûlent comme la robe de Nessus!

— J'allais vous le proposer; avant un quart d'heure il n'y paraîtra plus.

— Faites en sorte, je vous prie, que nous ne redoutions personne; pour votre honneur et pour le mien, je n'ai été que trop vu sous ce misérable costume.

— Je vous assure cependant qu'il ne manque pas d'un certain charme pittoresque, dit madame de Chavigny en se montrant tout à coup devant Maxence consterné.

D'Arzac salua gauchement, balbutia quelques paroles qui expirèrent sur ses lèvres et s'éloigna, précédé de Chavigny, qui lui montrait le chemin,

Suzanne les suivit du regard et les compara l'un à l'autre dans un muet parallèle : l'un élégant, gracieux, distingué, tendre, respectueux et bien vêtu; l'autre oublieux, ingrat, débauché, les habits en désordre et maculés. Dès lors, la cause de Maxence fut irrévocablement

perdue, perdue en première instance, en cour royale et en cassation. La femme eût pu oublier les torts de l'amant, mais la grande dame ne pardonnait pas à l'homme d'avoir été ridicule. S'il s'était tué en tombant de cheval, elle eût peut-être adoré sa mémoire, tandis qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire en songeant à sa piteuse figure lorsqu'il se releva tout éclopé et tout couvert de poussière, semblable à ces poissons qu'on enduit de farine avant de les jeter dans la poêle.

M. de Chavigny introduisit Maxencé dans un cabinet de toilette où le gentleman le plus méticuleux n'eût rien trouvé à blâmer.

— Voulez-vous que je vous envoie mon valet de chambre? demanda-t-il en se dirigeant vers la porte,

Mais avant qu'il y fût parvenu, d'Arzac s'élança sur la serrure; qu'il ferma à double tour, en plaçant la clef dans sa poche.

— Monsieur de Chavigny, s'écria-t-il avec un terrible accent de fureur, un moment, s'il vous plaît! J'ai encore une prière à vous adresser.

— Parlez; mon cher hôte, répondit le mari de la veuve d'une voix parfaitement tranquille; mais dépêchez, ma femme m'attend.

— Sa femme! grommela sourdement Maxence; sa femme! oh! le traître!

— Est-ce que ces parfums ne sont pas ceux dont vous usez d'habitude? Dites un mot, et Georges vous en portera d'autres.

— Laissez là vos parfums; il ne s'agit pas de cela.

— Mais enfin , vous désirez quelque chose ?

— Oui.

— Parlez, et vous serez servi à la minute. Que voulez-vous ?

— Je veux votre vie ! cria Maxence , de qui les yeux lançaient des flammes.

— Diable ! reprit M. de Chavigny sans changer de ton, vous jouez de malheur, mon cher ; vous me demandez la seule chose que je ne me sens pas disposé à vous accorder.

— Eh bien ! soit... je la prendrai !

— Ah ça ! vous ne voulez pas m'assassiner, je suppose ?

— Je veux vous tuer en duel ! voilà tout.

— Voilà tout est joli ! Je vous préviens que je me défendrai de toutes mes forces.

— Ainsi , vous acceptez ?

— Le moyen de refuser une invitation si galamment faite !

— Votre heure ?

— La vôtre.

— Tout de suite ! si cela vous plait. — Le lieu ?

— A deux pas d'ici , dans le parc , derrière le château.

— C'est entendu ?

— C'est convenu.

— Pas de témoins : chacun pour soi !

— Et Dieu pour tous ! Tiens ! voilà qui est charmant ! s'écria M. de Chavigny ; on dirait une répétition parlée du septuor des *Huguenots*.

Maxence fit un pas vers la porte.

— Vous avez des épées ? demanda-t-il au comte.

— J'ai aussi des pistolets à votre service.

— Alors rien ne saurait nous retenir ?

— Rien que je sache.

La clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, Maxence en franchit le seuil.

— Ah ! pardon dit Chavigny en lui frappant sur l'épaule, nous oublions quelque chose.

— Quoi donc ?

— Une misère. Mais encore doit-on régler ses affaires avant de s'exposer à la mort. Vous me devez une quinzaine de mille francs, je crois ?

— Je vous en dois vingt mille.

— Veuillez me les compter, et je suis à votre disposition.

Maxence s'arrêta foudroyé.

— Je n'ai pas vingt mille francs, dit-il.

— Vous n'avez pas les vingt mille francs ?

— Non.

— Et vous pensiez que je serais assez fou pour me battre avec vous ? repartit Chavigny. Vous vous êtes trompé, mon cher débiteur. Je veux bien que vous m'exterminiez, mais je n'entends pas tout perdre à la fois, ma vie et mon argent. Procurez-vous cette somme et je m'abandonne à votre fureur.

— Monsieur le comte, dit Georges en entrant dans le cabinet de toilette, madame la comtesse m'envoie vous prévenir qu'on n'attend que vous pour commencer le tirage de la loterie.

— C'est juste, dit Chavigny, ma femme a imaginé une

loterie où tout le monde doit gagner. C'est une façon de perpétuer le souvenir de cet heureux jour parmi les amis qui emplissent notre château. Venez-vous, Maxence ? je vous assure qu'il y a des lots charmants.

Lorsque Georges revint dans le cabinet de toilette, le jeune homme avait la tête appuyée dans sa main, et ses doigts crispés tordaient les boucles désordonnées de ses cheveux.

— Je vous apporte ce livre de la part de madame la comtesse, dit le valet de chambre ; c'est le lot qui vous est échu en partage.

Maxence jeta un coup d'œil sur le volume. C'étaient les fables de La Fontaine illustrées par Grandville. Un signet divisait le livre ; il l'ouvrit, et ses regards tombèrent sur la fable intitulée *le Lièvre et la Tortue*.

..... A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.

— Je comprends l'apologue, s'écria-t-il ; mais je prendrai ma revanche... dût la comtesse être plus fière et plus vertueuse que Junon !

— Non ! fit une voix qui semblait un écho.

— O Chavigny ! je ruinerai ta félicité domestique, ou je perdrai mon nom...

— Non ! non ! répéta l'écho qui accentua cette double dénégation avec une netteté énergique et absolue.

Maxence s'élança et put voir madame de Chavigny

fuyant au loin, dans les profondeurs du corridor, légère comme la *Camille* du poète.

— C'est ma jeunesse qui s'envole ! soupira d'Arzac ; à dater d'aujourd'hui, j'ai quarante ans sonnés, je le jure !

Et son serment il l'a si bien tenu que le voilà, depuis quinze mois, ministre plénipotentiaire auprès d'une cour du Nord. Qui sait même si le grave diplomate daignera se reconnaître dans les pages que vous venez de lire, en supposant que le présent volume parvienne jusque dans sa résidence, — honneur que je me souhaite, sans oser l'espérer.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE.

I

La veille du jour fixé par M. le préfet de la Seine pour l'ouverture de la chasse, c'est-à-dire le 54 du mois d'août dernier, un élégant jeune homme de vingt-trois ans et un beau vieillard de soixante se rencontrèrent dans la salle d'attente du chemin de fer de Sceaux, quelques minutes avant l'heure du départ. Ils portaient tous les deux un accoutrement complet de chasseur; leur toilette cynégétique était irréprochable de tout point; et depuis le fusil à deux coups jeté négligemment sous le bras gauche, jusqu'au carnier agrafé sur l'épaule droite, en y comprenant les guêtres de cuir et la casquette posée crânement sur l'oreille, Robin-des-Bois en personne n'eût rien trouvé à reprendre à l'ensemble de ces deux Nemrods parisiens. A peine leurs regards se furent-ils croisés, ils fendirent la

foule qui les séparait, et marchèrent l'un vers l'autre, la main tendue, la bouche souriante.

— Bonjour, Boisgibert, bonjour, cher ami, dit le vieillard en serrant avec effusion la main du jeune homme.

— Enchanté de vous voir, monsieur Préthibaut, répondit Boisgibert qui restitua au vieillard sa poignée de main avec une cordialité empressée.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer,

comme l'a si bien dit..., allons, voilà son nom qui m'échappe, reprit M. Préthibaut, qui eut l'air de gourmander sa mémoire infidèle.

— Parbleu, comme l'a si bien dit M. de Lamartine, interrompit Boisgibert.

Et puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle !

continua le vieillard en fixant son petit œil gris sur le jeune homme.

Mais celui-ci avec assurance :

— Oui, oui, je sais, dit-il ; les œuvres poétiques d'Alfred de Musset me sont familières.

— Toujours aussi ignorant que par le passé ! murmura le vieillard.

— Toujours aussi pédant que de coutume ! pensa le jeune homme.

— Est-ce que Vaugiron vous aurait convié à ouvrir la chasse dans sa belle propriété de Verrières ? demanda Préthibaut après un moment de silence.

— Il m'a fait cet honneur; et vous, seriez-vous donc des nôtres ?

— Il ferait beau voir que je manquasse à la fête ! ce serait la première fois depuis dix ans.

— Décidément, voilà un heureux hasard, dit le jeune homme.

— Un hasard spirituel, que je remercie de tout mon cœur, repartit le vieillard.

— Pour ma part, croyez-le, j'en suis fort aise.

— Et moi donc, j'en suis ravi !

— Ce cher M. Préthibaut !

— Cet excellent Boisgibert !

Et les poignées de main recommencèrent avec un redoublement de cordialité et d'effusion, à ce point qu'on eût été en droit de penser que le vieillard et le jeune homme étaient liés d'une intime amitié et qu'ils s'aimaient d'amour tendre, comme les deux pigeons de La Fontaine. En réalité, ces dehors affables voilaient une antipathie robuste; et tandis que leurs lèvres menteuses entonnaient ces cavatines d'allégresse, voici les récitatifs sombres que leurs cœurs psalmodiaient en sourdine :

— Comment diable Vaugiron a-t-il commis la faute d'inviter ce godelureau à venir chasser sur ses terres ? se demandait Préthibaut. On n'est pas imprudent, on n'est pas mari à ce degré-là ! Ah ! Vaugiron, tu fais la folie d'unir tes cinquante-deux automnes un peu fanés aux dix neuf printemps tout frais éclos d'une femme charmante, et tu vas exposer, de gaité de cœur, cette fille d'Eve aux ceillades assassines, aux propos doucereux, aux insinua-

tions provocantes de ce Don Juan aussi nul que joli garçon ? Ah ça ! mon vieux camarade, le bandeau conjugal est-il donc si épais, est-il si bien tamponné, si proprement ajusté sur tes yeux, que tu n'aies rien entrevu de ce qui m'est apparu à moi, aussi perceptible, aussi palpable que la colonne de Juillet sur la place de la Bastille ? Tu ne soupçonnes donc pas ce qui se passe, à savoir que le jeune Maurice Boisgibert qui est là, à mes côtés, frisant les quatre poils de sa moustache et faisant la bouche en cœur, est amoureux de ta femme ! Tu ne sais donc pas qu'aux bals, cet hiver, il s'est constitué le polkeur et le valseur assermenté de ta belle moitié ; qu'il l'accompagne au piano lorsqu'elle soupire ces langoureuses romances dans lesquelles les maris jouent depuis un temps immémorial un si bête de rôle ; qu'au théâtre il est invariablement assis au balcon, les soirs où madame Vaugiron trône dans une avant-scène !... Et tu l'invites à loger sous ton toit stupidement hospitalier : tu introduis le loup dans la bergerie !..... Ah ! morbleu ! si tu es aveugle, j'y verrai clair pour deux.

De son côté, Maurice Boisgibert se livrait au monologue suivant :

—Jusques à quand me poursuivras-tu, fatalité maudite ? et pourquoi ce vieux bonhomme que je hais, se dresse-t-il incessamment devant moi comme une vivante barricade ? Depuis un an, le fait est certain, il épie mes démarches, il surveille mes actions. Son œil fauve a pénétré dans ma poitrine et fouillé mon cœur dans ses replis les plus profonds et les plus ténébreux. Ai-je à faire à un

rival? la supposition n'est guère admissible. Madame Vaugiron est-elle sa fille, sa sœur, sa nièce ou sa pupille? Il n'existe entre eux aucun lien de parenté, si mince qu'il soit. Pourquoi donc se livre-t-il à cet odieux espionnage? Pourquoi semble-t-il éprouver un diabolique plaisir à déjouer toutes les combinaisons de ma stratégie amoureuse? O fatalité! à force de marches, de démarches et de contremarches, à force de génie, on peut le dire, je parviens à me faire inviter par le soupçonneux Vaugiron, et voici que ce Préthibaut m'apparaît soudain avec ses sourires frelatés et ses accolades mauvais teint! Je le croyais en Suisse, et je le retrouve à la barrière d'Enfer... Que le diable l'emporte!

Abîmé dans ses pensées, Boisgibert n'entendit point le signal du départ; Préthibaut lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien! mon jeune ami, dit-il, où donc s'égaravotre esprit? est-ce que nous travaillerions en secret à des tragédies mystérieuses? — Mauvaise affaire par le temps qui court!

— Hein? qu'y a-t-il? demanda Maurice d'une voix effarée.

— On part, et c'est tout juste s'il nous reste le temps de sauter dans un wagon.

Les deux chasseurs prirent place dans le même compartiment; le mécanicien déchira l'air de son sifflet strident; et la locomotive de ce petit chemin en spirale commença le cours de ses tournolements, de ses circuits et de ses zigs-zags, semblable à un buveur qui descend, un dimanche soir, *titubante gradu*, la pente rapide de la rue

du Faubourg-du-Temple, tantôt battant la chaussée, tantôt heurtant les murailles.

Lorsqu'ils furent installés, Maurice tira de sa poche un petit peigne en écaille et le passa amoureusement dans ses cheveux bouclés; à coup sûr, le beau Narcisse ne devait point se peigner d'une autre façon. Quant à son compagnon de route, il fouilla dans son carnier, où il prit deux volumes soigneusement reliés en maroquin rouge.

— Vous emportez des livres à la campagne? demanda Boisgibert.

— C'est une vieille habitude et je n'y manque jamais.

— La précaution n'est pas aimable.

— En quoi vous choque-t-elle?

— N'est-ce point dire aux gens que le charme de leur société ne constitue pas une distraction suffisante?

— Vous oubliez, mon cher Maurice, que j'ignorais totalement que vous seriez des nôtres.

— D'accord, répondit le jeune homme avec cette fine fleur de modestie qui caractérise ceux de son âge, mais convenez que la chose n'est rien moins que flatteuse pour vos hôtes.

— L'amitié ne m'abuse point; Vaugiron n'est pas amusant tous les jours. Il est doué d'une amabilité intermittente.

— Qui, mais sa femme...

— Oh! sa femme, interrompit le malin vieillard, sa femme est une petite personne passablement insignifiante.

— Insignifiante! s'écria Boisgibert, insignifi!... C'est un piège, pensa-t-il trop tard, et il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Touché! murmura M. Préthibaut, de qui le visage ne sourcilla point.

— Quels sont donc ces précieux volumes? demanda Maurice, qui avait hâte de donner un autre cours à cette conversation embarrassante; cet élixir souverain contre l'ennui, de quel nom s'appelle-t-il?

— Il se nomme *Gerfaut*.

— *Gerfaut*? répéta Boisgibert, à qui ces deux syllabes parurent de l'hébreu, du syriaque ou du grec.

— Oui, *Gerfaut*. On dirait que ce roman très-remarquable vous est inconnu?

— A moi? je l'ai lu deux ou trois fois au moins.

— Êtes-vous bien sûr de l'avoir lu une seule fois?

— Parbleu! Balzac est mon auteur favori.

— Balzac est assez riche de son propre bien; il est inutile de lui prêter des richesses qui ne sont point siennes.

— C'est Alexandre Dumas que je voulais dire, reprit Maurice de qui les deux joues se teignirent d'une vive rougeur.

— Vous jouez de malheur, mon cher; M. Dumas n'est pas moins étranger que son illustre confrère à la paternité de ce beau livre.

— C'est juste, balbutia Boisgibert qui devint écarlate; je me souviens à présent : M. Paul de Kock est l'auteur de *Gerfaut*.

— Décidément, mon cher Maurice, vous êtes ignorant

comme une carpe et hâbleur comme un gascon, s'écria le vieillard, et ses rires sponores ébranlèrent les glaces du wagon; *Gerfaut* est l'œuvre d'un écrivain distingué, M. Charles de Bernard. Décidément, vous ne connaissez pas mon livre.

— Eh! Monsieur! interrompit Boisgibert devenu cramproisi, de ce qu'on a oublié le nom du romancier, s'ensuit-il qu'on n'ait pas lu le roman? En vérité, vos raisonnements ne brillent guère par la logique. Je vous parie quinze louis qu'en moins de cinq minutes, je ferai l'analyse fidèle, complète, minutieuse, de cet ouvrage.

— Gardez vos cent écus pour votre marchand de parfums, reprit M. Préthibaut; vous avez sans doute chez lui un compte formidable, car, Dieu me pardonne, vous sentez bon comme un coiffeur... En tout cas, vous n'auriez pas le temps de faire votre analyse; nous sommes arrivés.

Effectivement, comme il parlait encore, on entra dans le parc de Sceaux; deux tours de roque conduisirent les voyageurs devant l'embarcadère. Le cocher de M. Vaugiron attendait les deux chasseurs; M. Préthibaut s'installa dans la berline confortable de son vieil ami.

— Eh bien! Maurice, vous ne montez pas? demanda le vieillard.

— Je ferai la route à côté du cocher, répliqua le jeune homme. Je pourrai fumer tout à mon aise, et je sais que vous détestez l'odeur du tabac.

— Vous rêvez, mon garçon, voilà trente-cinq ans que

je fume comme un poêle, dit M. Préthibaut en allumant un cigare de choix.

Boisgibert, enchanté d'échapper au tête-à-tête, fit comme s'il n'avait pas entendu; il arracha le fouet des mains du cocher et toucha les chevaux, qui enfilèrent au grand trot la route de Verrières.

— Ah! je te prends en flagrant délit de mensonge, et tu pousses l'audace jusqu'à persister dans tes hableries impertinentes, se dit M. Préthibaut en se frottant les mains, il t'en cuira, mon garçon; sur mon honneur, il t'en cuira! mon plan est fait; relisons un peu le dénouement de *Gerfaut* et apprête-toi à recevoir une botte de longueur.

II

Il achevait sa lecture, lorsqu'on entra dans la cour de M. Vaugiron.

— Comment! s'écria le jeune homme, qui sauta lestement à terre, vous lisez quand vous êtes seul?

— Oui.

— Vous vous ennuyez donc avec vous-même?

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu continuer à m'amuser?

— Me prenez-vous pour un bouffon? demanda Maurice, qui se dressa sur ses ergots comme un coq de combat.

— Le ciel m'en préserve! Je vous tiens pour un galant homme de qui la conversation est aussi instructive qu'intéressante.

— C'est à cause de ce méchant roman que vous parlez ce langage railleur; mais je le sais par cœur, votre *Gerfaut*!

— Nous verrons, dit M. Préthibaut; mais silence, voici Vaugiron.

Le maître de la maison, un gros homme, haut en couleur, le favori grisonnant, s'approcha des nouveaux venus, salua assez froidement Boisgibert, et secoua la main de Préthibaut à lui désarticuler l'épaule.

— Enchanté de vous voir, Messieurs, dit-il à ses hôtes. Monsieur Boisgibert, avez-vous faim? avez-vous soif? Une collation vous attend. Voulez-vous jouer au billard? Préférez-vous faire un whist? Vous trouverez à qui parler au salon. Je vous demande la permission de causer un instant avec Préthibaut. Vous voyez que je vous traite sans cérémonie; mais, à la campagne, entre amis, l'étiquette et les grandes façons seraient complètement déplacées. Au revoir donc, et à bientôt.

Parlant ainsi, il passa son bras sous le bras du vieillard, le remorqua du côté du jardin, et tous deux disparurent bientôt derrière un massif de charmilles.

— Mon cher Préthibaut, dit M. Vaugiron lorsqu'ils furent seuls, assis sur un banc, loin de toute oreille indiscreète, je t'attendais comme le Messie. Tu es homme de bon conseil; donne-moi un avis.

— Le suivras-tu?

— Puisque je te le demande.

— Ce n'est pas une raison. La vie s'écoule à demander des conseils qu'on n'a garde de suivre. L'an passé, à pa-

reille époque, et justement à cette même place, tu as réclamé mon opinion touchant tes projets de mariage. Je t'ai conseillé de mourir célibataire; et, moins de trois mois après, je signais au contrat... De quoi s'agit-il?

Vaugiron baissa les yeux et se gratta le nez.

— Il s'agit de ma femme, dit-il après un silence.

— Hein? fit Préthibaut; déjà?

— Ne vas pas te fourrer de sottes idées en tête, interrompit Vaugiron; Hortense m'aime toujours comme aux premiers temps de notre union.

— Tu le crois?

— J'en suis sûr!

— Cela étant, d'où vient que tu ressembles à Thésée au moment où il raconte à Théràmène ses chagrins domestiques?

— Moi? je ressemble à Thésée?

— Parfaitement. Tu as quelque chose, c'est clair; quand tu m'as abordé tout à l'heure, cela m'a sauté aux yeux.

— Je ne saurais, sans injustice, adresser le moindre reproche à ma femme, je te le répète; pourtant je suis jaloux.

— De ton ombre?

— Non, par Dieu, d'un homme...

— Jeune?

— Hélas! oui; et il s'appelle...

— Maurice Boisgibert?

— Comment le sais-tu? interrompit Vaugiron.

— Je le sais, parce que je l'ai vu.

— Qu'as-tu vu ? Qu'est-ce que tu as vu ? demanda le mari qui bondit sur le banc.

— Ne vas pas te fourrer de sottes idées en tête, te dirai-je à mon tour. Je n'ai vu rien que de très-innocent ; mais, dans ces sortes d'affaires, de l'innocence à la faute, il n'y a qu'un baiser. Et depuis quand soupçonnes-tu l'aventure ?

— Depuis ce matin. Ce gamin a osé écrire à ma femme une lettre en vers !

— Que chantent ces vers ?

— Est-ce que je sais, moi ? La lune, les flots, les étoiles, le soleil, les fleurs, l'âme, la sympathie, la brise, les anges, les sylphes, les parfums, le gondoles, un tas de bêtises !

— Le mot est juste.

— Mais les vers sont suivis d'un post-scriptum... en simple prose.

— Ah ! ah ! fit Préthibaut, que dit le post-scriptum ?

— Ce Monsieur espère, grâce à l'invitation que je lui ai adressée, dire de vive voix à son Hortense : — son Hortense, le drôle !!! à quel point il l'adore. Ce sera la première fois qu'un si doux aveu s'échappera de sa bouche tremblante, et il se flatte qu'on ne le punira pas trop sévèrement de sa témérité. — Un gredin qui sort à peine du collège ! ajouta Vaugiron, en broyant le sable sous son pied.

— Laisse-moi donc tranquille ! repartit Préthibaut ; il a fini ses humanités depuis cinq ans... Et d'ailleurs, Chérubin, à l'époque où se passe le *Mariage de Figaro*,

Chérubin était encore en seconde , en rhétorique tout au plus , ce qui ne l'empêche point de faire la cour à la comtesse , à Suzanne , à Fanchette , et même aussi un peu à la vieille Marceline.

— Mais la jeunesse est donc démoralisée , perdue ? Il faut donc croire à tout ce que l'on rapporte de terrifiant sur *le ver rongeur des sociétés modernes* et sur ses conséquences fatales ? L'Université est donc un nid de serpents ? exclama le châtelain de Verrières en ponctuant sa philippique des plus bruyants soupirs.

Préthibaut haussa les épaules.

— Et cette épître mi-partie vers , mi-partie prose , comme les *Lettres de Demoustiers à Émilie* , par quel hasard est-elle tombée entre tes mains ?

— Tout naturellement.

— Tu l'as décachetée ?

— Fi donc ! une lettre adressée à ma femme !...

— Tu l'as trouvée ?

— Non , c'est Hortense qui me l'a portée.

— De son propre mouvement ?

— Sans doute.

— Sans y être contrainte ?

— Aucunement.

— Eh bien ! mon cher , tu as de la chance ; et qu'a dit ta femme ?

— Elle a été indignée d'une telle insolence ; c'est avec des larmes dans les yeux qu'elle m'a remis ce chiffon de papier.

— Présentement , que comptes-tu faire ?

— Voilà où tes conseils me devienrent indispensables. Si je flanquais tout simplement le sieur Boisgibert à la porte ? que penses-tu de cette solution ?

— Je pense qu'elle ne vaut rien. Il rentrerait par la fenêtre.

— Supposes-tu donc que je le garderai chez moi pendant une semaine ?

— Tu le voudrais, que je m'y opposerais de toutes mes forces.

— Que faire alors ?

Préthibaut se leva, et d'une voix solennelle :

— As-tu confiance en moi ? dit-il.

— Oui.

— Une confiance absolue ?

— Illimitée.

— Es-tu homme à exécuter mes instructions de point en point ?

— Aveuglément.

— Tu ne me contrediras pas ?

— Je te le promets.

— Quoi que je dise ou que je fasse, tu ne me démentiras point ?

— Je le jure.

— Eh bien ! mon vieux camarade, vis en paix ! je te certifie que Maurice n'ouvrira pas la chasse avec nous.

— Voudrais-tu le séquestrer ?

— Il retournera à Paris, de lui-même, de son plein gré, et j'ajoute que d'ici à longtemps tu ne le rencontreras plus sur le chemin de ta femme.

— Comment arriveras-tu à un si beau résultat ?

— C'est mon secret. La seule chose que je te demande... Écoute-moi bien...

— Je suis tout oreilles.

— A table, ce soir, lorsque tu me verras ouvrir ma tabatière et respirer bruyamment une prise de tabac, tu frapperas un grand coup de poing sur la nappe, et d'une voix caverneuse tu diras ces trois mots magiques : « J'en ferais autant ! »

— D'une voix caverneuse ? demanda Vaugiron.

— D'une voix caverneuse, répéta Préthibaut.

— Avec un grand coup de poing sur la nappe ?

— C'est indispensable.

— Préthibaut, tu seras obéi.

— Maintenant, rentrons au plus vite ; il ne faut pas qu'on nous voie comploter ensemble, et puis, je te confesse que j'ai soif, à moi seul, comme une caravane tout entière.

III

Dix heures viennent de sonner, huit personnes sont assises autour de la table fastueusement servie de Vaugiron. Si l'on en juge par le nombre des verres placés devant chaque convive et par la quantité de bouteilles vides couchées sur les dressoirs ; si l'on se fonde sur le diapason des voix élevé à sa plus formidable puissance, on est en droit de conclure que ces huit personnes ont bu comme vingt-quatre. Six chaises inoccupées prouvent que la maîtresse de la maison, suivie de cinq autres da-

mes, a levé la séance, selon l'usage anglais, afin de laisser le champ libre aux divagations masculines. Vaugiron, placé en face de son ami, roule de gros yeux blancs et ne le perd pas de vue, épiant le moment où celui-ci rehifflera le signal convenu. Plusieurs fois, depuis une heure, Maurice Boissigibert a tenté de s'étader; mais Préthibaut, assis à côté du jeune homme, l'a retenu par les basques de son habit et l'a interpellé avec un : « Seriez-vous indisposé, mon bel ami ? » qui a forcé le pauvre amoureux à retomber tout penaud sur son siège. On cause de la chasse du lendemain, des chasses de l'an passé et c'est à qui enchérira sur les hauts faits de son voisin, à qui dépassera de cent coudées les victoires et conquêtes du dernier orateur. M. Préthibaut est le seul de cette bande joyeuse qui ne souffle mot; loin de pétiller, son œil est morne et son front chargé de nuages sombres.

— Qu'est-ce donc qui vous prend, Préthibaut ? lui demanda un des convives ; vous, le boute-en-train de nos fêtes, je ne vous reconnais plus, mon ami. Ce soir, et par extraordinaire, vous avez le vin triste comme un enterrement de quatrième classe.

— Pardonnez-moi, Messieurs, s'empressa de répondre le vieillard qui semblait attendre, avec une vive impatience, cette interrogation ou toute autre question de la même nature ; mais, dans l'existence d'un homme parvenu à mon âge, il est certaines dates funèbres, certains anniversaires lugubres dont le retour périodique ravive ; au fond de l'âme, de bien douloureuses blessures. Cette journée de demain que vous saluerez de vos fanfares les

plus joyeuses, ce 1^{er} septembre, dont quelques heures nous séparent à peine, figurent parmi ces anniversaires lamentables. Je fais allusion à une tragédie domestique dont j'ai eu le malheur d'être le héros. Vous plaît-il que je vous la raconte ?

— Parlez ! parlez ! s'écrièrent les convives.

— Toi, Préthibaut, tu aurais eu le malheur d'être le héros d'une tragédie domestique ! exclama M. Vaugiron, au comble de la surprise.

Pour unique réponse, le vieillard allongea à son ami un vigoureux coup de pied par-dessous la table ; puis il tira sa tabatière de sa poche, et la posa devant lui, à la portée de sa main.

— Messieurs, reprit-il, je ne vous parle pas d'hier ; j'ai soixante ans accomplis ; il y a trente-cinq ans (j'en avais donc vingt-cinq à cette époque), ma vie s'écoulait douce et facile entre une femme que j'adorais et une petite fille que j'idolâtrais.

— Toi ? interrompit Vaugiron.

— Moi-même, répliqua-t-il en détachant un nouveau coup de pied à l'interrupteur. En ce temps-là, j'habitais dans les Ardennes une propriété qui me venait de ma femme ; et Dieu sait la guerre acharnée que je faisais aux sangliers du pays, de rudes compères qui ne badinent que tout juste, je vous prie de le croire. J'avais pour voisin de campagne un jeune homme un peu moins âgé que moi, à peu près du même âge que Maurice Boisgibert. Nous nous rencontrions souvent à la chasse ; nos goûts sympathisaient ; nous ne tardâmes point à nous lier étroi-

tement. Ce misérable !... excusez-moi, messieurs, mais , à ces souvenirs , mon vieux sang bouillonne encore... ce misérable, au mépris des lois saintes de l'amitié, sut faire partager à ma criminelle épouse son criminel amour. Une lettre , une odieuse lettre en vers , oui, Messieurs, en vers !!! me révéla ma honte et ma douleur.

« Madame, dis-je à la malheureuse qui portait mon nom, je pourrais vous tuer, je pourrais plaider en séparation, je ne le ferai pas. J'entends que les fautes de la mère ne rejaillissent pas sur la tête de ma fille. Quant à votre complice, je le tuerais ou il me tuera, non dans un duel qui donnerait l'éveil aux soupçons, aux médisances, à la calomnie, mais à l'ouverture de la chasse, le 1^{er} septembre prochain. Voici le projet que j'ai conçu et auquel M. de... (souffrez que je taise son nom) a consenti. Ce jour-là, à cinq heures du matin, nous partirons pour la chasse; nos carabines seront chargées de quatre balles machées; nous nous placerons à quarante pas l'un de l'autre, dans une clairière, et nous attendrons qu'un sanglier s'élance entre nous. Au moment où l'animal passera à la hauteur de notre point visuel, nous abattrons nos armes et nous ferons feu. Si je ne suis pas rentré quand tombera la nuit, envoyez vos gens avec un brancard du côté de la Gorge-aux-Loups. Peut-être ramasseront-ils deux cadavres; mais ils en relèveront un à coup sûr; si c'est le mien, vous pourrez épouser M. de...; la loi ne s'y oppose pas.

» Ceci, Messieurs, avait lieu le 15 août. Donc pendant quinze jours, nous n'apportâmes pas la moindre modifi-

cation à nos relations habituelles. Le 4^{er} septembre, M. de... et moi nous nous trouvâmes au rendez-vous ; ses deux coups traversèrent mon chapeau ; sur mes quatre balles, je lui en logeai une dans la tête et deux dans la poitrine. Je me rendis aussitôt à Mézières, où je me constituai prisonnier. Poursuivi comme coupable d'homicide par imprudence, — qui donc eût osé m'accuser d'avoir assassiné mon ami le plus tendre, le plus intime ? — je fus condamné à deux mois de prison et = mille francs d'amende. Ma femme est morte folle, et j'ai eu le malheur de perdre ma fille, tandis que je subissais ma peine dans la prison départementale. Voilà, Messieurs, voilà pourquoi j'ai le vin triste aujourd'hui. Je compte que vous voudrez bien excuser la sotte figure que je fais parmi vous. »

Son récit terminé, M. Préhibaut s'empara de sa tabatière et huma fortement une pincée de tabac.

— J'en ferais autant ! s'écria M. Vaugiron, qui asséna sur la table un coup de poing si violent que les cristaux trébuchèrent sur leur base et se choquèrent avec toutes sortes de tintements argentins.

IV

Le lendemain, un peu avant de se mettre en chasse, les chasseurs se comptèrent et l'on signala l'absence de Maurice.

— Est-ce que M. Boisgibert n'est pas prêt ? demanda M. Vaugiron.

— M. Boisgibert est parti dès l'aube pour Paris, où le

rappelle une affaire importante et qui ne souffre aucun retard , répondit un domestique. Il prie Monsieur d'agréer ses regrets et ses excuses.

— Merci, Préthibaut ! murmura l'époux d'Hortense à l'oreille de son compère, je te dois un fière chandelle !

— Eh ! parbleu ! pensa le rusé vieillard , j'étais bien certain, moi, qu'il n'avait pas lu *Gerfaut* !

LE

PORTRAIT DE FEU DUHAMEL.

I

Parmi les habitués les plus assidus des galeries de l'Opéra et du boulevard Italien, on remarquait, — je me trompe, on ne remarquait pas, — il y a quelques années, un homme de trente-cinq ans environ.

On ne le remarquait pas, ai-je dit, parce qu'en effet il ressemblait à tout le monde. Il s'habillait comme tout le monde ; il se coiffait comme tout le monde ; il portait sa barbe comme tout le monde. En quoi seulement il différait des autres humains ses semblables, c'est qu'il vivait littéralement sur l'asphalte du boulevard : déjeunant chez Tortoni, dinant chez Riche, se promenant comme un péripatéticien entre ses repas, et demeurant à l'angle de

la rue Laffitte, dans cette maison qu'on s'obstine à nommer la maison Dorée, bien qu'elle soit dédorée depuis longtemps, à ce qu'il me semble.

Louis Nérac, — ainsi s'appelait-il, — occupant trois chaises à lui seul et tournant le dos au café de Paris, fumait paisiblement son cigare un jour d'avril où le soleil, rallumé depuis quelques semaines, roulait son globe de feu dans un ciel sans nuages. Devant lui, de beaux enfants jouaient au cerceau et sautaient à la corde avec cette vivacité joyeuse et cette abondance de sève que les premiers baisers du printemps font circuler dans le corps de l'homme, dans le tronc des arbres et dans la tige des fleurs. A ses côtés, de plantureuses nourrices, fraîches, rebondies, luxuriantes, crevant de santé, allaitaient leurs nourrissons, délicatement enfouis dans des flots de baptiste, de fourrures et de dentelles; car c'est la coquetterie, le luxe, l'orgueil suprême des jeunes mères de parer leurs nouveau-nés de la même façon que les Italiennes habillent leurs madones.

Ce spectacle, qui, d'abord, avait réjoui les yeux de Louis Nérac, bientôt après remplit son cœur de mélancolie et d'amertume. Il songea qu'il n'était point marié, et qu'il avait dépensé ses plus belles années à vagabonder dans le pays de Tendre, sans récolter autre chose que des ennuis, des chagrins et des remords; il se démontra à lui-même que des fils d'argent couraient çà et là dans sa barbe, que ses tempes se ridaient et que des indices menaçants de calvitie se manifestaient sur le sommet de sa tête. Il se vit, dans un avenir prochain, réduit à

la condition des vieux garçons, élevant avec amour des serins, des perroquets et des écureuils. — Que vous dirai-je ? l'aspect de ces jolis enfants qui couraient dans ses jambes fit vibrer au fond de son âme une corde restée muette jusqu'alors. La fibre paternelle tressaillit dans son cœur.

— Il faut que je me marie, se dit-il ; mais qui donc épouserai-je ?

Successivement sa pensée visita toutes les maisons de sa connaissance où florissaient des demoiselles à marier. Les unes n'étaient âgées que de seize à vingt ans, et il se trouva trop vieux pour elles ; les autres approchaient de la trentaine, et il les jugea trop âgées pour lui. Le résultat de ses méditations conjugales fut, en définitive, qu'une veuve de vingt-cinq ans ferait on ne peut mieux son affaire. Mais où rencontrer cette douce compagne ? Il se rappela avoir dansé, peu de mois auparavant, avec une veuve assez agréable et suffisamment spirituelle. Malheureusement, il se souvint aussi qu'elle était, ce soir-là, coiffée d'un turban ponceau ; et il sentit à ses instinctives répugnances qu'il lui serait impossible d'unir ses destinées à celles d'une personne adonnée au culte du turban.

II

On sait quelle influence bizarre le soleil d'avril exerce sur le crâne humain. C'est à croire qu'une flamme intérieure échauffe les parois ramollies du cerveau, et qu'un farfadet vous chatouille les narines avec les barbes recro

quevillées d'une plume de colibri. Le soleil d'avril a engendré le rhume de cerveau, un supplice, lequel engendre lui-même l'éternûment, une torture ! Louis Nérac ne devait point échapper à la loi commune. Deux heures de station sur son boulevard favori lui procurèrent un des plus beaux coryzas dont les pharmaciens aient gardé la souvenance, y compris ce coryza célèbre, qui égale l'immortelle comédie des *Saltimbanques*. Il fut pris d'une quinte d'éternûment si violente et si tenace, que les enfants, suspendant leurs jeux, s'arrêtèrent immobiles à le contempler, et que les nourrissons jetèrent des cris d'effroi.

— Bien ! très bien ! pensa Louis Nérac, m'en voilà pour un mois, la chose est certaine ; un mois de maladie et de solitude, livré aux soins de mon valet, un Mascarrille de bas étage, lequel profitera de l'occurrence pour me voler des deux mains. O la misérable condition que la mienne ! ô fardeau du célibat, que ton poids est lourd à supporter ! Trente jours d'éternûments forcés, et pas une voix tendre pour me dire : « Dieu te bénisse ! »

Au même instant, une crise nouvelle se déclara, et le fracas sonore de ses éternûments recommença avec un retentissement de fanfares guerrières.

— Dieu vous bénisse, Monsieur, murmura doucement une jeune femme qui passa devant lui rapide comme une vision.

Nérac se leva avec un empressement juvénil et s'élança sur les pas de la jeune femme, qui s'éloignait dans la direction de la Madeleine, tantôt suivie, tantôt précé-

dée par une petite levrette qui exécutait mille gambades folles autour de sa maîtresse. Tout en marchant, la dame relevait le bas de sa robe et montrait une jambe ronde et fine, emprisonnée dans un bas de fil d'Écosse brodé à jour.

— Voilà une jambe que j'épouserai bien volontiers ! se dit Louis Nérac ; mais cette jambe est-elle veuve ? cette jambe est-elle mariée ? Parbleu ! fallût-il la suivre jusqu'à la place de la Concorde, je saurai comment cette jambe s'appelle, et j'éclaircirai ce mystère !

Il est, de par le monde, des hommes qui font profession de suivre les femmes jeunes et jolies qu'ils rencontrent dans les rues. Ceux-là vont et viennent autour de la personne suivie, voltigent, bourdonnent, se rapprochent et s'éloignent, semblables à des papillons de nuit auprès d'une lampe Carcel. Ils pressent le pas ou ils le ralentissent avec une habileté perfide et ingénieuse ; ils ont des retraites savantes, des courbes admirables, des diagonales irrésistibles, des stratégies triomphantes. Ils se montrent et ils disparaissent ; ils vont de gauche à droite et de droite à gauche ; ils sourient, ils s'inclinent, ils saluent, ils causent, ils offrent leur bras, ils offrent leur fortune, ils offrent leur cœur. — Ce sont les Machiavels du trottoir.

Nérac, — je le proclame à sa louange, — n'était point de ces gens-là. Il suivit la dame inconnue tout naturellement, tout bêtement, à dix pas derrière elle, s'arrêtant lorsqu'elle s'arrêtait, et n'osant pas, quel que fût son désir, la dépasser d'une semelle afin de la contempler en face.

— Elle est peut-être laide ! pensait-il. Et moitié par timidité naturelle, moitié par crainte que son beau rêve ne se brisât au choc de la réalité, il réglait sa marche sur la sienne, conservant toujours une distance respectueuse.

Une fois, la dame s'arrêta, cherchant du regard sa levrette vagabonde, et Nérac entrevit son profil.

— Oh ! s'écria-t-il en lui-même, je la suivrai jusqu'à la barrière de l'Étoile !

L'instant d'après, elle se retourna tout à fait, et son charmant visage apparut dans toute sa grâce, dans toute son harmonie et dans toute sa sereine majesté.

— Elle est adorable ! se dit Nérac ; je la suivrai jusqu'au pont de Neuilly !

Pour cet indigène du boulevard de Gand, le pont de Neuilly, c'était un peu plus loin que le bout du monde.

Heureusement, la dame ne demeurait pas si loin ; parvenue devant une jolie maison de la rue de la Ville-l'Évêque, elle heurta à la porte cochère, appela son chien : « Follette ! » et disparut.

III

En s'orientant, Nérac avisa un commissionnaire, assis sur ses crochets, cinq ou six portes plus bas. Le sourire sur les lèvres, un écu de cinq francs dans la main droite, il aborda ce renseignement habillé de velours.

— Vous avez vu cette dame qui vient d'entrer au numéro 48 ? dit-il au commissionnaire.

— Oui, Monsieur.

— Vous la connaissez ?

— Oui, Monsieur.

— Elle se nomme?

— Madame Duhamel.

— Elle est mariée? dit-il avec un tremblement dans la voix.

— Elle est veuve.

Cette réponse fit bondir le cœur de Nérac; il oublia son rhume de cerveau; ses éternuements s'arrêtèrent comme par enchantement; des mélodies célestes et inconnues caressèrent doucement les parois frémissantes de son tympan charmé.

— Vous dites que madame Duhamel est veuve?

— Oui, Monsieur.

— Depuis longtemps?

— Deux ans à peu près.

— Elle vit seule?

— Avec une vieille dame, sa tante, je crois.

— Elle sort souvent?

— Lorsqu'il fait beau, elle va se promener aux Tuileries ou aux Champs-Élysées, suivie de sa petite levrette.

— A quel étage son appartement est-il situé?

— Au deuxième, la porte qui fait face à l'escalier.

Muni de ces renseignements précieux, Louis Nérac franchit le seuil de la maison habitée par la jolie veuve, et lorsqu'il sonna à sa porte, il était pâle et tremblant comme un lycéen à son premier rendez-vous d'amour.

— Puis-je avoir l'honneur de parler à votre maîtresse? demanda-t-il à la femme de chambre, qui vint lui ouvrir l'entrée de ce nouveau jardin des Hespérides.

— Quel nom faut-il annoncer ?

— M. Louis Nérac, dit l'amoureux en bégayant.

Deux minutes s'écoulèrent qui lui parurent deux siècles; enfin Nérac fut introduit dans la chambre à coucher de madame Duhamel. Tout aussitôt ses regards se portèrent sur un cadre couvert d'un crêpe noir, le portrait du défunt, à coup sûr.

Madame Duhamel était assise au coin de son feu; d'un geste gracieusement arrondi, elle invita le visiteur à prendre un fauteuil; puis elle attendit qu'il lui expliquât le motif de sa visite.

— Madame, dit Nérac après un assez long silence, vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, Monsieur.

— Pas du tout ?

— En aucune façon.

— Cependant, il y a une heure, vous êtes bien passée sur le boulevard Italien ?

— Oui, Monsieur.

— Et vous ne me reconnaissez point, dites-vous ?

— Pas davantage.

— Vous souvient-il d'avoir dit : « Dieu vous bénisse ! »

— C'est possible.

— Eh bien ! Madame, c'est à moi que s'adressait ce souhait pieux et charitable.

Madame Duhamel considéra son interlocuteur avec de grands yeux où se peignait la surprise la plus profonde.

— Qu'est-ce que cela prouve ? demanda-t-elle.

— Ce que cela prouve ? répéta Nérac.

— Sans doute ; vous êtes enrhumé ; je passe ; vous éternuez ; je vous dis : « Dieu vous bénisse ! » Quoi de plus naturel ? je vous le demande.

— Ainsi donc , Madame , à vous en croire , vous m'auriez dit ces douces paroles comme vous auriez jeté un sou dans la sébille d'un aveugle ?

— Précisément , Monsieur.

— Ah ! Madame ! quelle déception cruelle ! soupira le pauvre amoureux.

— Une déception ? reprit la jeune veuve d'une voix sévère ; je ne vous comprends pas , Monsieur ; expliquez-vous.

— Je disais , balbutia-t-il , je voulais dire.... il me semblait... je pensais... j'avais osé croire.

Madame Duhamel se leva.

— Veuillez m'excuser , Monsieur , interrompit-elle ; il m'est impossible de vous écouter plus longtemps.

— Ne me permettez-vous pas du moins de venir , de loin en loin , m'informer des nouvelles de votre précieuse santé ?

— Ma santé est excellente , Dieu merci ! et ne vaut point qu'on se dérange à son intention.

— Ainsi vous me fermez votre porte ?

— Je ne l'ouvre qu'à mes amis.

— Je suis digne d'un si beau titre , Madame , s'écria Nérac avec un accent chevaleresque ; et , pour le conquérir , je braverai mille fois la mort !

Madame Duhamel ne répondit pas ; elle fit une grande révérence à son visiteur et sonna sa femme de chambre :

— Mariette , dit-elle , reconduisez Monsieur.

IV

Dans les trois semaines qui suivirent, Louis Nérac se présenta douze fois chez la belle veuve, et déposa douze cartes sans avoir eu la satisfaction d'être reçu. Madame Duhamel n'était jamais visible, ou bien elle était toujours sortie. Le jour où il remit sa douzième carte, si bien élevé qu'il fût, il marmotta un gros juron dans sa moustache, tout en descendant les marches de l'escalier.

— C'est un parti pris, se dit-il, une résolution arrêtée ; on ne veut pas me recevoir... Eh bien ! je jure Dieu que je pénétrerai dans la place, dussé-je recourir à des travestissements de comédie. J'aime madame Duhamel comme un fou ; elle est nécessaire, indispensable au bonheur de ma vie... elle sera ma femme, ou je me vengerai cruellement sur Follette, ses uniques amours.

À peine avait-il prononcé ces paroles canicides, il se frappa le front, et, frottant joyeusement ses mains l'une contre l'autre :

— J'ai mon affaire ! s'écria-t-il ; je tiens mon plan ; la victoire est à moi... et je ne tremperai point mes mains dans le sang de l'innocente Follette.

Il s'embusqua derrière les blocs de pierre d'une maison en construction et guetta la sortie de madame Duhamel. Une demi-heure écoulée, la jolie veuve se montra, suivie comme toujours de sa levrette fidèle. Elle se dirigea vers les Tuileries et prit place dans la grande allée, adossée contre la caisse d'un oranger dont les fleurs faisaient pleuvoir sur sa tête une rosée de parfums.

Il n'est point hors de propos de dire que dans le trajet de la rue de la Ville-l'Évêque aux Tuileries, Nérac était entré chez un épicier et qu'il avait fait l'acquisition d'un gros morceau de sucre et d'une pelote de ficelle. Caché derrière la caisse de l'oranger, invisible aux yeux de madame Duhamel, absorbée, d'ailleurs, par un élégant travail à l'aiguille, il déroule sa cordelette, à l'extrémité de laquelle il attache solidement le sucre tentateur. Hameçon fatal ! à peine Follette a-t-elle aperçu cette proie inespérée, elle s'élance comme une flèche ; mais, plus prompt encore, Nérac tire la corde, et le morceau de sucre saute à quinze pas. Habilement renouvelée, cette manœuvre la conduit en trois bonds sur la terrasse des Feuillans. La grille est à deux pas ; une voiture de place stationne à la porte, et, lorsque l'imprudente levrette aboie en signe de détresse, il n'est plus temps... Le bruit des roues sur le pavé de la rue Castiglione éteint ses gémissements, étouffe ses sanglots!!!

Que si mon lecteur blâme Follette au lieu de la plaindre : « Tout beau, Monsieur ! lui dirai-je ; n'est-ce donc pas là, en somme, votre histoire, la mienne et celle du voisin ? N'avons-nous pas tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, depuis le plus riche jusqu'au plus gueux, depuis le plus spirituel jusqu'au plus bête, notre morceau de sucre au bout d'une ficelle ? L'existence de l'homme ne s'écoule-t-elle pas tout entière à poursuivre des ombres qui le fuient, à courir sur la trace d'insaisissables chimères ?

V

La disparition de Follette causa à madame Duhamel une véritable affliction. Ceux qui n'ont jamais eu de chiens ne sauraient imaginer à quel point l'on s'attache à ces animaux bons, intelligents, dévoués, affectueux, et qui seraient parfaits, on peut le dire, s'ils n'étaient sujets à la rage. Mais qui est-ce qui peut se vanter d'être parfait sur cette terre? — Insertions dans les journaux, affiches sur les murs, avec promesses de récompense honnête, rien ne fut négligé. Quinze jours s'écoulèrent sans nouvelles; on était au désespoir rue de la Ville-l'Évêque.

Un matin, et rempli de hardiesse cette fois, Louis Nérac se présenta chez madame Duhamel. Il tenait Follette en laisse, Follette qui gambadait et frétillait de la queue à mesure qu'elle reconnaissait les lieux où elle avait vécu, les lieux où elle était née.

— Follette! voici Follette! s'écria la femme de chambre.

Madame Duhamel accourut, et lorsqu'elle aperçut Nérac, elle fut prise d'un tressaillement qui n'échappa point à la perspicacité de son adorateur.

— Vous ici, Monsieur? dit-elle, c'est vous qui me ramenez ma chère levrette?

— Moi-même, Madame, moi, qui viens de faire deux cents lieues à sa poursuite, dit l'amoureux, qui ne recula point devant l'énormité de ce mensonge.

— Deux cents lieues? répéta la veuve avec étonnement.

— Deux cent dix, si je compte bien, reprit Nérac, attendu que le livre de poste assure que Poitiers est situé à cent cinq lieues de Paris.

— Quoi ! c'est à Poitiers?...

— Oui, Madame. Séduit par la rare finesse et par l'extrême pureté de ses formes, un conducteur de diligence s'empara de Follette, l'emmena et la perdit dans cette ville, où j'ai été assez heureux pour la découvrir.

— Mais, Monsieur, balbutia la jeune femme, vous avez dépensé beaucoup d'argent ?

— Une misère ; à peine cinq cents francs, dit Nérac, se raffermissant de plus en plus dans ses mensonges.

— J'ai promis une récompense honnête, j'en conviens ; mais il s'en faut qu'elle atteigne à ce chiffre.

— Croyez, Madame, que mon métier n'est point de retrouver les chiens perdus, et que la question de récompense ne m'a aucunement préoccupé dans cette affaire.

— Pourtant, Monsieur...

— A mon tour, Madame, je vous répéterai les paroles que vous m'avez dites le mois passé : « Il m'est impossible d'en entendre davantage. » Je serai trop payé si vous voulez bien souffrir que je vienne, de temps en temps, vous présenter mes hommages respectueux.

— A propos, demanda la jeune femme, et votre rhume, comment va-t-il ?

— Dieu a exaucé le souhait que vous avez fait en ma faveur, Madame ; il m'a béni : voilà bien quinze jours que je n'ai éternué.

A dater de ce moment, et sans figurer encore parmi les intimes de la maison, Louis Nérac fut admis chez la jeune veuve. Ce qu'il déploya d'amabilité et de gants paille, de sourires et de vêtements neufs, de bouquets et de tendres soins, on le devine, on ne le raconte pas. Un jour, il observa que le portrait du défunt n'était plus accroché à la place accoutumée. De la chambre à coucher on l'avait transporté, avec son crêpe, dans le salon. Ce simple détail ravit *mon héros*, dirais-je volontiers, si ce majestueux substantif n'était un peu bien solennel pour cette histoire sans visées académiques.

Cependant ses affaires ne marchaient pas vite. Or, en amour, avancer lentement, c'est comme si l'on marchait en arrière. *Veni, vidi, vici*, voilà la vraie devise des conquérants et des amoureux. On touchait à la fin du mois de juin ; déjà la tante de madame Duhamel était partie pour la campagne, précédant sa nièce de quelques jours seulement ; et Nérac, qu'on n'avait point invité, Nérac, menacé de vivre plusieurs mois loin de la jolie veuve, endurait mille tortures.

— Elle ne partira pas ! se disait-il ; elle ne doit pas partir ! Mais comment la retenir à Paris ?

VI

La veille du jour fixé pour le voyage, Follette disparut de nouveau. Les insertions et les affiches recommencèrent, mais sans résultats cette fois. Madame Duhamel pleura sa levrette avec des larmes sincères, comme elle

eût pleuré la mort d'une amie. Nérac, qui était censé courir la ville comme un basque, venait chaque soir raconter ses tentatives infructueuses de la journée. O puissance de l'amour ! le scélérat versa quelques pleurs hypocrites qui émurent beaucoup la belle affligée. Sur ces entrefaites, le portrait de feu Duhamel passa du salon dans la salle à manger, et Mariette le dépouilla de son crêpe funèbre.

Lorsqu'elle fut persuadée que Follette lui était ravie à jamais, madame Duhamel recommença ses préparatifs de départ.

— Attendez encore, lui dit Nérac.

— Pourquoi attendre ? demanda-t-elle ; pauvre Follette ! elle est morte, ou, si elle vit, je ne la reverrai plus.

— Qui sait ?

— Que signifie ce ton mystérieux ? Auriez-vous de ses nouvelles ?

— Hélas ! non.

— Monsieur Nérac, vous me cachez quelque chose. Au nom de l'amitié qui nous unit, parlez, je vous en conjure !

— Eh bien ! dit-il, s'il m'est impossible de vous la rendre vivante, je ne désespère point de vous l'offrir...

— Empaillée ?

— Non ; peinte.

— Par qui ?

— Par moi.

— Vous savez donc peindre ?

— Oh ! très peu !

— Et vous aurez fini ?

— Dans... dans deux mois.

— C'est bien long.

— Observez, madame, que je ne suis pas des plus habiles et que je travaille sans modèle. Mon temps se passe à gratter ce que j'ai déjà fait et à ébaucher de nouveau pour effacer encore.

Le jour où l'astucieux Nérac apporta à la jolie veuve l'image de sa levrette, — une jolie étude de Jadin, encadrée par Deforges, — le portrait de feu Duhamel passa de la salle à manger dans l'antichambre.

Le dénouement, on le devine : au lieu de rejoindre sa tante à la campagne, madame Duhamel lui écrivit de revenir à Paris. Le mariage fut célébré peu de temps après, et je suis bien certain que Louis Nérac est le seul amoureux qui ait jamais songé à fourrer un petit chien dans la corbeille de noces. Je parle de Follette, qui revint chez sa maîtresse, roulée dans un cachemire de l'Inde brodé d'or.

VII

Lorsque vous passerez sur le quai Conti, arrêtez vous devant l'étalage d'un marchand de briç-à-brac, le deuxième à main gauche. Cette toile sans cadre, mouchetée par la crotte du macadam, écaillée par le soleil, — hélas ! — c'est le portrait de feu Duhamel.

LES TROIS SÉPARATIONS.

Paris se souvient encore du bal donné cet hiver par madame la comtesse de F....., et pourtant Paris est, à l'heure présente, plus vieux de cinq grands mois!

Constater un si rare excès de mémoire de la part d'une ville qui peut être, à bon droit, considérée comme la capitale de l'Oubli, c'est en dire plus long en deux lignes qu'en dix pages, et me voilà dispensé, j'imagine, d'énumérer les prodiges et les splendeurs de cette fête, — le rêve d'un poète enivré de haschich et d'opium! Laissez donc courir, en toute liberté, la folle du logis dans les champs d'azur du monde idéal et impossible; je vous préviens seulement que votre imagination, si jeune qu'elle soit, si riche que je la suppose, n'atteindra jamais aux merveilles délicates et charmantes de la réalité.

Le hasard réunit à ce bal trois femmes, trois amies de pension, qu'un versificateur, au temps où les Muses avaient un Almanach, eût certainement comparées aux trois Grâces. La plus âgée n'avait pas vingt-quatre ans; elles ne s'étaient pas vues depuis le jour où, chargées de couronnes, elles quittèrent une de ces aristocratiques institutions de demoiselles qui florissent dans la partie haute des Champs-Élysées, à l'ombre de l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Leur dernier adieu, leur dernier baiser, elles l'avaient échangé dans la cour des messageries Laffitte et Caillard.

— Tu ne m'oublieras pas, ma bonne Estelle ?

— Tu m'aimeras toujours, ma chère Pauline ?

— Tu penseras à moi souvent, n'est-ce pas, Louise ?

Cependant les diligences s'ébranlèrent de toutes parts. Pauline s'en allait à Grenoble, Estelle partait pour Bordeaux, Louise retournait à Strasbourg. Aussi longtemps que les voitures cheminèrent de compagnie dans la rue Saint-Honoré, les jeunes voyageuses penchèrent leurs jolies têtes à la portière, agitèrent leurs mouchoirs et se sourirent doucement au travers des larmes qui noyaient leurs yeux.

Pendant les premières années qui suivirent cette dure séparation, une correspondance active fut échangée entre les jeunes filles. On s'aimait de loin comme on s'était aimé de près, et Dieu sait si l'on se promettait de s'aimer toujours ! Puis les trois amies se marièrent à quelques mois d'intervalle, et, dès lors, les lettres devinrent de plus en plus rares, jusqu'au jour où elles cessèrent tout à fait.

Ce fut une grande fête pour ces cœurs désunis que cette rencontre fortuite au bal de madame de F...; les jeunes femmes s'empressèrent de quitter les salons dans lesquels on dansait, et se réfugièrent dans un petit boudoir écarté, un nid de satin et de brocatelle.

A peine eurent-elles pris place sur un divan circulaire, leurs mains se serrèrent dans de vives étreintes : elles se considérèrent longtemps sans parler. La première, Pauline, rompit le silence.

— O chère Estelle ! ô chère Louise ! est-ce que vous n'êtes pas heureuses ? demanda-t-elle à voix basse.

Les deux jeunes femmes étouffèrent un soupir.

— Et toi, Pauline, es-tu heureuse ? demandèrent-elles d'une commune voix.

A son tour, Pauline soupira et ne répondit pas,

Les trois amies, se tenant toujours par la main, continuèrent à s'observer tristement ; — spectacle charmant et douloureux tout ensemble, ces jeunes visages, déjà pâlis par la douleur, ces beaux fronts couronnés de fleurs et que l'infortune avait plissés avant l'âge.

Instinctivement, elles se prirent à songer à cet heureux temps, si vite écoulé, où elles s'étaient connues dans l'institution de madame Labarre. Leur jeunesse si calme, si joyeuse, apparut soudain à leurs regards attendris, comme si elle se fût reflétée dans un miroir magique. Voici le grand jardin, théâtre de leurs courses folles aux heures trop courtes de la récréation ; voici le banc de pierre, adossé au tronc rugueux d'un vieil acacia sur lequel, le soir, elles se racontaient leurs rêves d'avenir ;

tandis que les oiseaux babillaient dans les feuilles. Elles revirent le dortoir et ses couchettes blanches, qui semblaient autant de petites chapelles, avec leurs rideaux blancs auxquels la main pieuse des jeunes filles avait suspendu le bénitier en faïence bleue, l'image de la sainte, leur patronne, et le buis béni du dimanche des Rameaux. Et quels doux sommeils l'ange gardien envoyait la nuit, à toutes ces jeunes imaginations qui s'endormaient dans la prière et se réveillaient dans un sourire ! Ainsi, durant quelques minutes, emportées sur l'aile rapide des souvenirs, elles oublièrent le temps présent et vécurent de leur vie passée.

Mais le rêve fut de courte durée ; les bruits de la fête, l'éclat des lustres et des girandoles, les accords de l'orchestre les rappelèrent bientôt au sentiment de la réalité. Elles s'étaient séparées jeunes filles ; elles se retrouvaient jeunes femmes ; et chacune d'elles présentait en son cœur, et par sa propre expérience, que ses deux autres compagnes avaient dû se déchirer douloureusement aux ronces du chemin.

— Mes amies, mes sœurs, dit celle qui s'appelait Louise, avez-vous conclu de mon silence que je ne vous aimais plus et que je vous avais oubliées ?

— Non, dit Pauline.

— Non, répéta Estelle.

— Et vous avez eu raison, reprit Louise ; Dieu m'est témoin que je n'ai point, moi, songé à vous accuser d'ingratitude le jour où je n'ai plus reçu de vos chères nouvelles. Hélas ! elles ne sont pas heureuses et elles répugnent

à m'attrister de leur tristesse, ai-je pensé tout d'abord. A présent que je vous ai vues, et alors même que nous n'échangerions aucune intime confidence, je resterais persuadée que mes pressentiments ne sont que trop justifiés. Cette clairvoyance, ai-je besoin de le dire, c'est en moi-même que je l'ai puisée. Je vous connais trop bien l'une et l'autre, j'ai lu trop souvent et trop avant dans vos cœurs, pour qu'il me soit permis d'en ignorer les exquis délicatesses. Si elles continuent de m'écrire, pensais-je, Dieu a béni leur foyer domestique, et le récit de leurs joies allégera mes peines; si elles imitent mon silence, elles souffrent comme je souffre. Tôt ou tard, nous nous retrouverons, et nous pleurerons ensemble.

Tandis qu'elle disait ces tristes paroles, les musiciens de Strauss exécutaient leurs mélodies les plus vives et les plus folles, comme dans l'opéra de Mozart où don Juan chante sous le balcon de sa maîtresse une chanson empreinte de langueur et de mélancolie, alors que les accompagnements de l'orchestre pétillent d'entrain, de gaité et de bonne humeur.

— Ainsi donc, reprit Estelle, ce beau voyage de la vie, entrepris par nous avec tant d'illusions et de naïfs enchantements, nous a conduites au même but : la douleur ! J'ai vingt-deux ans à peine ; et, dans quelques mois sans doute, je plaiderai avec mon mari en séparation de corps et de biens.

Louise et Pauline tressaillirent à ces paroles.

— Ne fais pas cela ! interrompit Louise.

— N'exécute pas un tel projet ! s'écria Pauline.

— Le mariage vous a donc bien réussi à toutes deux , que vous me donniez ce conseil ? demanda la jeune femme avec une nuance d'amertume.

— Juge toi-même, dit Pauline ; il y a plus d'un an que mon mari et moi nous vivons séparés de biens.

— Et toi , Louise ? dit Estelle

Louise garda le silence.

— Tu ne réponds pas ?

— Hélas ! dit-elle enfin d'une voix brisée, un jugement rendu par le tribunal civil de Strasbourg a prononcé la séparation de corps entre M. de... et moi.

— Eh bien ! dit Estelle , ma destinée sera semblable à la vôtre , mes amies. Pourquoi ne suivrais-je pas votre exemple ? pourquoi ne ferais-je pas ce que vous avez fait ?

— Pourquoi ? interrompit Louise , mais parce qu'il n'est pas de condition pire que la mienne ; parce que je suis veuve et mariée à la fois ; parce que c'est là un remède effroyable qui ne guérit rien et dont on souffre plus encore que de sa blessure. Ah ! pauvre chère ! Dieu te garde de passer par cette épreuve cruelle de l'audience et du procès. Si pure que tu sois , si irréprochable qu'ait été ta conduite , il y aura toujours un avocat qui essaiera de te salir et qui forcera ton front rougissant à se courber sous le poids de ses insinuations calomnieuses.

— Sois patiente et résignée jusqu'à l'héroïsme , jusqu'au martyre , s'il le faut , dit Pauline , plutôt que de recourir à une si dure extrémité. La société nous a tracé une ligne droite , malheur à celle de nous qui s'en écarte !

L'opinion publique ne se préoccupera pas de savoir si le bon droit est de ton côté : elle te condamnera d'un arrêt sans appel.

— Mais je suis à bout de patience et de forces ! s'écria Estelle : mais vous ne savez pas combien l'on m'outrage chaque jour ! mais vous ne sentez pas, vous, à quel point mon cœur est torturé, et comme il saigne par toutes les plaies qu'on lui a prodiguées ! Et vous me parlez de résignation ! La résignation est la vertu des faibles et des lâches !

— Tu te trompes, chère enfant, c'est la vertu des forts, dit Louise d'une voix grave. Ah ! tu ne sais pas, nul ne peut savoir par quels repentirs incessants, par quels remords continuels j'expie l'audace de ma lutte et les témérités de ma révolte. Crois-tu donc que mon cœur n'ait pas été torturé et brisé tout autant que le tien ? Et cependant, je n'hésite pas à le dire : en présence de la situation que j'ai provoquée et que la loi m'a faite, j'en suis venue à regretter mes misères passées.

— C'est que tu n'as pas souffert ce que je souffre ! s'écria Estelle. Vois mes yeux, ils sont brûlés par l'insomnie et par les larmes. Te souviens-tu de ces belles tresses blondes dont j'étais si orgueilleuse à la pension ? Encore un peu, et la fièvre m'en aura dépouillée.

— Regarde mon front, dit Pauline ; est-ce que la douleur n'y a pas imprimé sa griffe de fer ?

— Et moi, demanda Louise, trouves-tu que les chagrins m'aient respectée davantage ? Écoute nos conseils, chère sœur ; crois à notre expérience, et que la faute par

nous commise te soit un exemple et une leçon. Désespérer de l'avenir, cela équivaut à un blasphème. Autant désespérer de la bonté divine ! Pourquoi renoncerais-tu à l'espoir de reconquérir le bonheur, à force de vertu, de douceur et de patience ? Or, sois-en convaincue : le jour où tu provoqueras un éclat judiciaire, ce jour-là, entre le bonheur et toi, il se dressera une barrière infranchissable ; et le reste de ta vie, tu le passeras à déplorer cette détermination fatale, arrêtée dans une heure de découragement et de colère. Hélas ! je la connais, cette heure d'accablement, de défaillance ! La séparation de corps m'apparaissait alors comme une vengeance... Oh ! malheureuse ! c'est sur moi-même que je me suis vengée !

Parlant ainsi, et d'un geste rapide, la jeune femme essuya, avec son mouchoir garni de dentelles, les larmes qui roulaient sur ses joues amaigries.

— Ah ! pour tenir ce langage, il faut que vous ayez souffert moins que moi, reprit Estelle après un moment de silence.

Un pâle sourire effleura les lèvres de Pauline et de Louise.

— Moi, dit Pauline, j'ai lié ma destinée à celle d'un joueur. Ce mot seul explique mon martyre et résume mes supplices.

— Moi, dit Louise, j'ai épousé un homme jaloux ; et cette jalousie, aveugle, injuste, brutale, m'a fait répandre plus de pleurs amers que tu ne compterais d'étoiles dans une nuit de printemps.

— Et vous osez vous plaindre devant moi ! s'écria Es-

telie. Eh ! que mon mari dilapide sa fortune et la mienne ; qu'il la perde sur une carte , si bon lui semble , qu'il pousse la brutalité et l'aveuglement de ses jalousies jusqu'à me frapper... Que m'importe, si j'ai son amour ! Le jour où il sera ruiné , le joueur me reviendra tout entier. Le jaloux ne me prouve-t-il pas , par l'excès même de sa tyrannie , l'excès de sa tendresse ? Ah ! je comprends à présent pourquoi vous déplorez le parti extrême que vous avez pris l'une et l'autre ! Votre ciel , du moins , n'était pas incessamment chargé de tempêtes et de nuages sombres , vous aviez vos heures d'éclaircie et de soleil : toi , Pauline , lorsque ton mari ne jouait pas ; toi , Louise , lorsque la jalousie du tien sommeillait , vous étiez , vous deviez être heureuses ! Mais moi , trahie , outragée le lendemain de mon mariage , le cœur de mon mari ne m'a jamais appartenu : une autre possède son affection , sa confiance , ses tendresses. Notre union n'a été , de sa part , qu'une affaire de convenances sociales , un marché avantageux... Et je l'aime !... Oh ! lâche et misérable femme que je suis ! entendez-vous ? je l'aime !

Estelle cacha sa tête dans ses mains et de grosses larmes filtrèrent au travers de ses doigts.

— Pauvre chère ! dit Pauline , l'âme d'un joueur est dominée par une seule passion , le jeu ! Femme , enfants , famille , tous les nobles sentiments , tous les purs instincts s'engloutissent dans cet abîme sinistre et sans fond : l'âme d'un joueur ! Aux heures où il ne joue pas , il songe au jeu de la veille et au jeu du lendemain. A-t-il perdu , l'enfer est dans la maison. A-t-il gagné , ce qui est rare , il est

en proie à un délire plus effrayant encore que ses colères. Cet or si ardemment souhaité, si durement poursuivi, s'écoule entre ses mains prodigues sans utilité, sans profit. O passion dévorante et fatale ! Tu te lamentes parce que le cœur de ton mari n'est pas à toi tout entier. Que dirai-je donc, moi, qui n'ai rien de lui, sinon le spectacle de ses désordres et de ses fureurs ?

En ce moment, madame la comtesse de F... parut sur le seuil du boudoir ; et, tout aussitôt, — les femmes seules sont capables de ces miracles de force et de volonté, — les trois amies se composèrent un visage souriant. Cette transformation fut si rapide, si habile, qu'elle échappa à la clairvoyance féminine de madame de F... Élevée dans l'institution de madame Labarre, la comtesse connaissait l'intime amitié qui unissait Pauline, Estelle et Louise.

— Je vous cherchais, dit-elle ; et j'étais certaine de vous trouver ensemble. Vous êtes donc toujours les belles inséparables, comme au temps de la pension ?

— Toujours, répondit Pauline. •

— Croyez-moi, si je n'étais absorbée, ce soir, par mon ennuyeux personnage, je viendrais me réjouir et me réchauffer avec vous à tous nos bons souvenirs d'autrefois. De qui causiez-vous ? de M. Pivert, notre professeur de dessin, ou de M. Ribadeau, notre maître de solfège ?

— Nous parlions de vous, chère Eugénie, répondit Louise.

— En vérité !

— Vous en doutez ?

— Dieu m'en garde !... Et que disiez-vous ?

— Que vous semblez bienheureuse.

— Heureuse entre toutes les femmes ! s'écria madame de F..., dont les grands yeux noirs brillèrent comme des soleils.

— Une sur quatre ! pensa Estelle ; serait-ce donc là, mon Dieu ! la proportion sociale ?

— Mais, continua la comtesse, j'oublie que je suis furieuse contre vous. Comment ! vilaines égoïstes, vous vous réfugiez dans un boudoir écarté, *où de causer en paix on ait la liberté*, sans songer que vous enlevez à ma fête un de ses attraits les plus charman'ts ! Si votre absence se prolongeait un quart d'heure, une véritable émeute éclaterait dans mes salons. Donc, si dans dix minutes, montre en main, vous n'avez pas fini, j'abuse de mon autorité, je vous enlève et vous contrains à reparaitre triomphantes là où tous les cœurs vous attendent, là où tous les yeux vous désirent.

Madame de F... s'éloigna en leur faisant un petit geste de menace, le plus joli du monde.

— Bonne Eugénie, dit Louise, Dieu merci elle ne soupçonne pas la nature de notre entretien ! Elle ignore que, si je suis venue seule à son bal, c'est que je n'ai plus de mari !

— Elle est heureuse... heureuse entre toutes les femmes... soupira Estelle ; il y a donc des femmes heureuses ? C'est horrible à confesser, mais je la voudrais malheureuse comme nous... Je suis jalouse de son bonheur !

— Ah ! chère Estelle, pauvre délaissée, défie-toi de ta jalousie. C'est la jalousie d'un autre qui m'a réduite à

l'état douloureux où tu me vois. Pendant quatre années, les moindres de mes actions, de mes paroles, de mes gestes même, on me les a imputés à crime. Est-il un sacrifice que je n'aie pas fait à cette tyrannie sans cesse en éveil ? Plus j'étais humble et soumise, plus on se montrait défiant et soupçonneux. Lorsque je ne pouvais retenir mes larmes, je pleurais l'absence d'un amant. Étais-je plus joyeuse ? je me réjouissais du retour de cet amant imaginaire. Demandais-je la permission de sortir ? je courais à quelque rendez-vous. Parlais-je de rester chez moi ? j'attendais une visite chère à mon cœur. On surveillait mes démarches, on décachetait ma correspondance, on on épiait mon sommeil. Que de fois j'ai envié ton sort, ô Desdémone ! J'aurais béni la main qui m'eût percé le cœur d'un coup de poignard ; je maudissais la main qui me tuait lentement à coups d'épingle.

— S'il en est ainsi, dit Estelle, pourquoi regrettez-vous de vous être soustraites à ces existences misérables ?

— En continuant à accepter mon martyre, j'aurais pu amener mon mari à se repentir et à implorer son pardon.

— Mais toi, Pauline, pourquoi déplorer la résolution que tu as prise ? Qui pourrait te blâmer d'avoir sauvegardé tes intérêts ? Devais-tu assister, indifférente et muette, au spectacle de ta misère et de ta ruine ?

— Dieu ne m'a pas donné d'enfant, répondit Pauline, et mon travail m'eût toujours assuré de quoi vivre. Ah ! tu ne soupçonnes pas les conséquences de ces affreux procès. Tu ne songes pas que l'arrêt du tribunal a flétri mon mari, et que, ce nom flétri, c'est celui que je porte.

Crois-tu que le joueur a cessé de jouer parce que nous sommés séparés de biens? Non, certes! il joue encore, il jouera toujours; et me voilà réduite à craindre qu'après avoir perdu loyalement, il n'en vienne un jour à gagner déloyalement. Oh! je vendrais jusqu'à mon dernier bijou pour être délivrée de cette pensée horrible!

— C'est Dieu qui nous a réunies ce soir, reprit Louise, Dieu qui veut que tu sois éclairée par des bouches dévouées et sincères, au moment où tu vas t'engager dans une voie pleine de ténèbres et de périls. Estelle, chère Estelle, renonce à tes projets.

— Non! dit la jeune femme avec une sombre énergie.

— Tu restes sourde à nos prières?

— Oui.

— Tu repousses nos supplications?

— Je les repousse. Eh! je suis lasse, à la fin, du rôle qu'on m'impose. Tandis que nous pleurons ensemble, s'est-il inquiété de mon absence? Que lui fait que je parte ou que je demeure? Il est là, dans un salon de cet hôtel, auprès de cette femme qui a quitté Bordeaux le même jour que nous et pour laquelle il a demandé une invitation au mari d'Eugénie; oh! je me vengerai de cette femme et de lui!

— Te venger! s'écrièrent Louise et Pauline.

— Oui, je me vengerai, et ma vengeance sera, comme ma haine, sinistre et terrible : je les perdrai tous les deux!

— Oh! tais-toi! tais-toi! dit Pauline.

— Tenez! dit la jeune femme, en glissant la main

dans le corsage de sa robe, voici leurs lettres que je me suis procurées. Elles ne me quittent jamais.

— Malheureuse... qu'as-tu fait ! interrompit Louise.

— J'ai assuré ma vengeance.

— Il faut brûler ces lettres ou nous jurer que tu n'en feras aucun usage.

— Je ne les brûlerai point, ni ne ferai un tel serment.

— Quels sont donc tes projets ?

— Avant huit jours, le mari de cette femme les recevra par la poste.

— Tu feras cela ?

— Sur mon âme, je le ferai !

Louise se leva, elle ferma la porte du boudoir, et revint auprès de son amie.

— As-tu des enfants ? lui demanda-t-elle.

— J'ai une fille.

— Ton père vit-il encore ?

— Oui.

— Et ta mère ?

— Sans doute.

— Ils doivent être bien vieux à présent ?

— Pourquoi me fais-tu ces questions ? dit la jeune femme, de qui la voix s'altéra légèrement.

— Tu n'as donc pas songé à la douleur que tu prépares à ces deux vieillards ? A leur âge, un tel procès, un si grand scandale, c'est à en mourir !

— Laisse-moi... laisse-moi... murmura Estelle.

— Et ta fille, que lui répondras-tu lorsqu'elle te demandera son père ?

— Oh ! dit la jeune femme , n'évoque pas ces chers souvenirs !

Mais Louise continua :

— Moi aussi je possédais une fille , du même âge que la tienne , un petit ange ; le bon Dieu m'avait conservé mon père et ma mère... Eh bien ! sais-tu ce qui est arrivé ?

— Ne me le dis pas ! cria Estelle ; je ne veux pas le savoir.

— Ma mère est morte de chagrin pendant le procès.

— Assez ! cruelle , assez !

— Et comme si je n'étais pas suffisamment punie , Dieu m'a repris ma fille. Estelle , mon amie , ma sœur , donne-moi ces lettres !

Quel combat terrible , quelle lutte désespérée se passa-t-il alors dans l'âme de la jeune femme ?

Vous l'eussiez vue pâlir et rougir coup sur coup , tantôt plus colorée que la fraise des bois , tantôt plus blanche que les premières neiges.

Louise et Pauline se tenaient à genoux devant elle , le regard suppliant , les mains jointes.

Après quelques minutes , durant lesquelles on entendit les battements de ces trois cœurs dans ces poitrines oppressées , Estelle se leva , s'approcha lentement d'un candélabre , étendit la main vers la flamme des bougies , et le paquet de lettres ne fut bientôt plus qu'une pincée de cendres grises.

Alors la porte du boudoir s'ouvrit et la comtesse se montra de nouveau.

— Les dix minutes sont écoulées, dit-elle joycusement ; de gré ou de force il faut me suivre, mes belles recluses.

Les trois compagnes rentrèrent dans le bal, mornes et silencieuses.

— Hélas ! pensa Estelle, Pauline est séparée de biens, Louise est séparée de corps, et moi... moi je suis séparée de cœur, ajouta la jeune femme en renfonçant ses larmes prêtes à déborder.

LA

FAMILLE VERDOLIN.

I

La rue Godot-de-Mauroy, une des rues calmes et silencieuses de Paris, acquiert le dimanche, en été surtout, des proportions de silence et de solitude qui rappellent certaines villes de province dénuées de commerce et privées de garnison. Les villes dont je parle figurent dans les dictionnaires géographiques avec cette indication illusoire : « population, neuf mille âmes. » Neuf mille âmes, soit ; mais les neuf mille corps où donc se cachent-ils ?

Si vous aviez traversé la rue Godot-de-Mauroy un dimanche du mois de septembre 1847, vers six heures du soir, à coup sûr vous vous seriez cru transporté dans Pompeï ou dans Herculaneum. Aucun des bruits inces-

sants de la grande ville ne pénétrait dans cette Thébaïde profondément endormie. L'atmosphère chargée d'électricité était lourde, accablante, et de fréquents éclairs déchiraient les nuages sombres qui couraient sur les maisons et s'y livraient bataille. Déjà de larges gouttes de pluie commençaient de tacher les dalles du trottoir et s'évaporaient aussitôt en grésillant comme si elles fussent tombées sur des plaques de tôle rougies à la flamme d'un brasier. Peu de minutes après, les fracas de la tempête roulèrent majestueusement dans le ciel; les nuées amoncelées crevèrent de toutes parts, et les Parisiens assistèrent à une deuxième représentation du déluge. Au même instant, deux jeunes gens débouchèrent en courant de la rue Neuve-des-Mathurins, s'élancèrent dans la rue Godot-de-Mauroy et se réfugièrent sous l'abri hospitalier de deux portes cochères situées vis-à-vis l'une de l'autre et séparées par la largeur de la chaussée.

— Averse maudite! murmura l'un des jeunes gens, tout en essuyant son chapeau; mon pantalon blanc est souillé; mes bottes vernies sont crottées., et pas de voiture! soupira-t-il en allongeant timidement le cou et en plongeant un regard désespéré vers les profondeurs de la rue.

— Fatalité! pensa l'autre jeune homme; voilà une pluie qui menace de se prolonger pendant quarante nuits et pendant quarante jours, comme aux temps de la Genèse. Si, du moins, l'on signalait le moindre fiacre à l'horizon! Et que parlé-je de fiacre? ajouta-t-il en maugréant; un bateau ferait parbleu mieux mon affaire!

Effectivement, les ruisscaux, gonflés outre mesure, débordaient sur les pavés et se précipitaient vers l'orifice béant des égouts avec la tumultueuse ardeur des torrents bas-alpins quand vient la fonte des neiges.

Les deux jeunes gens consultèrent leurs montres, chacun de son côté.

— Six heures dix minutes ! s'écria l'un.

— Six heures et demie ! s'écria l'autre.

— Sept heures précises ! n'aurait pas manqué de s'écrier le troisième (s'il y avait eu un troisième), attendu qu'il en est des montres comme de ceux qui les portent, et qu'au double point de vue de l'entente cordiale et de la conformité des opinions, l'horlogerie est tout juste au niveau de l'humanité. Les uns avancent toujours, les autres retardent sans cesse ; — je parle des cadrans aussi bien que des hommes.

Cinq minutes s'écoulèrent ; cinq minutes qui parurent cinq éternités aux deux jeunes gens retenus captifs par l'orage. La pluie continuait avec une furie croissante ; et de s'aventurer par les rues aussi longtemps que durerait cette inondation, il n'y fallait point songer. De ces deux jeunes gens, j'ai négligé de le dire, l'un était brun, l'autre était blond. Le blond fouilla dans sa poche, prit une lettre, la parcourut rapidement, leva les yeux vers la voûte de la porte-cochère et poussa un gros soupir. Le jeune homme brun se livra à une pantomime de tout point semblable à celle de son voisin ; mais sa lecture terminée, il frappa du pied avec impatience et lâcha un *troun de Diou !* empreint de l'accent provençal le plus pur.

— Je payerais six francs une course de cabriolet tarifée vingt-cinq sous par les règlements de police ! pensa le jeune homme brun, qui connaissait le prix de l'argent.

— Une citadine ! mon royaume pour une citadine ! pensa le jeune homme blond, qui connaissait Shakespeare.

A peine conçu, ce double vœu fut exaucé ; on entendit le pas d'un cheval, on aperçut une voiture.

— Pstt ! pstt ! fit-on à droite.

— Cocher ! hé ! cocher, fit-on à gauche.

Mais l'automédon poursuivit son chemin avec ce dédain suprême du piéton qui est l'apanage des cochers *chargés*, pour employer une locution usuelle du dictionnaire de ces messieurs. Cependant la Providence veillait sur les deux infortunés ; elle ne tarda pas à se manifester sous la forme d'un fiacre vide. Le cocher, qui n'était pas *chargé*, obéit avec l'empressement le plus servile aux interpellations qui se croisèrent à la fois des deux côtés de la rue. Il s'arrêta court au milieu de la chaussée. Aussitôt les prisonniers se précipitèrent hors de leur cachette ; chacun ouvrit la portière qui lui faisait face, et ils se trouvèrent assis sur les coussins du fiacre, ne s'étant pas encore aperçus de leur présence réciproque.

— Tiens ! fit le jeune homme blond, lorsqu'il reconnut qu'il n'était pas seul ; nous sommes deux !

— Ah bah ! fit le jeune homme brun quand il envisagea son compétiteur ; j'ai un rival !

— Pardon, Monsieur ; mais j'attends cette voiture depuis une heure.

— Et moi, Monsieur, je la guette depuis ce matin, riposta le Provençal sans sourciller.

— Si je vous suppliais de me la céder ?

— Supplication inutile, mon cher Monsieur ; il me la faut absolument ; trouvez bon que je la garde.

— Vous me permettrez de douter que cette voiture vous soit aussi nécessaire qu'elle m'est indispensable. Je suis convié à dîner à l'autre bout de Paris ; j'arriverai au rôti et à la salade.

— Cela vaut encore mieux que d'arriver au dessert, ce qui serait mon lot si j'accédais à votre proposition.

— On vous attend donc à dîner, vous aussi ?

— Parfaitement.

— C'est sans doute dans le voisinage, à deux pas d'ici ?

— Non, Monsieur ; c'est au diable.

— Eh bien ! reprit le jeune homme blond, il me vient une idée. J'entends conserver cette voiture, et vous ne voulez point me la céder ; ceci est acquis aux débats, n'est-il pas vrai ?

Le Provençal fit un signe de tête affirmatif.

— Je vous propose de nous en rapporter au hasard. Jouons à pair ou non. Le gagnant se fera conduire immédiatement à sa destination.

— Et le perdant ?

— Le perdant conservera la voiture et filera aussitôt après vers la salle à manger où son couvert est mis.

— J'accepte, dit le jeune homme brun, parce que je suis certain de gagner.

Il prit dans sa poche une poignée de monnaie.

— A vous, dit-il, et tâchez de deviner juste.

— Pair ! s'écria le jeune homme blond.

— Vous avez perdu, reprit le Provençal, j'en étais sûr. Cocher, rue de Vaugirard ; et dépêchons, je paye doubles guides !

— Rue de Vaugirard ? répéta le perdant.

— Oui ; et vous jugez si je crains d'être en retard.

— Mais c'est dans cette même rue que j'ai affaire.

— Eh bien ! vous pouvez vous vanter d'avoir une étoile ! Mais la rue de Vaugirard est longue d'une lieue ; décidément, c'est vous qui arriverez au dessert.

— Nous allons rue de Vaugirard, mon bourgeois ? demanda le cocher ; quel numéro ?

— Quatre-vingt-huit.

Le jeune homme blond fit un bond sur la banquette.

— Qu'est-ce qui vous prend ? dit l'autre, on croirait que vous êtes assis sur une pile de Volta.

— J'admire le hasard ; nous sommes attendus dans la même rue et dans la même maison.

— Eh bien ! en route, cocher, et brûlons le pavé, métaphore stupide, attendu que le pavé disparaît sous deux pieds d'eau.

Le cocher ferma les portières, remonta sur son siège, rassembla ses guides, fouetta ses bêtes, et l'on partit avec cette célérité honnête et modérée qui caractérise les fiacres parisiens.

— Vous habitez la capitale, Monsieur ? demanda le Provençal à son compagnon de voyage.

— Non, Monsieur; je suis arrivé hier soir d'Aurillac.
Et vous?

— Moi, j'arrive de Grasse, ce matin.

— Votre séjour à Paris se prolongera-t-il longtemps?

— Je ne saurais le dire. Et le vôtre?

— Je n'oserais l'affirmer.

— Quoi qu'il en soit, j'espère que nous nous reverrons; notre connaissance s'est faite sous des auspices trop particuliers pour qu'il ne me soit pas agréable de la cultiver.

— Monsieur, voici ma carte.

— Monsieur, voici la mienne.

— Marius Randal, hôtel Laffitte! s'écria le jeune homme blond.

— Savinien Lambert, hôtel de Bade! s'écria le jeune homme brun.

— Mais nous sommes parents, je crois?

— Parbleu! nous sommes cousins!

— Et d'où diable sortiez-vous lorsque vous m'êtes apparu dans ce fiacre?

— Je revenais de Saint-Cloud, où je suis allé voir jouer les grandes eaux. Et vous?

— Moi, je suis allé voir jouer les grandes eaux à Versailles, et nous les voyons jouer ensemble à Paris, ajouta Marius Randal en montrant le ciel qui persistait dans son système de cataractes acharnées.

— Je ne m'étonne plus, dit Savinien Lambert, si nous dînons tous deux dans la même maison. On vous attend chez notre oncle Verdolin, je suppose?

— C'est lui qui m'a invité.

— L'invitation que j'ai reçue est signée de ma tante.

— Et vous avez fait cent cinquante lieues pour manger son dîner !

— Vous en avez bien fait deux cents pour boire son vin !

Les deux cousins se regardèrent d'un oeil soupçonneux.

— Écoutez, mon cher Savinien : jouons cartes sur table.

— Je ne demande pas mieux, mon cher Marius.

— Vous n'êtes pas venu exclusivement à Paris pour étudier la cuisine de l'oncle Verdolin ?

— Vous ne vous êtes pas dérangé uniquement pour analyser les trésors de sa cave ?

— Ma foi ! s'écria Randal, je vais tout vous dire.

— Bravo ! répliqua Lambert ; de mon côté je ne vous cacherai rien.

— C'est entendu ?

— C'est convenu.

— A vous, dit Marius.

— A vous, répondit Savinien.

— Soit, reprit le Provençal, je commence. J'ai vingt-neuf ans ; je suis né à Grasse ; je m'appelle Marius, parce que, dans nos pays, sur dix enfants mâles, sept ou huit portent ce nom sonore. Je ne suis jamais venu à Paris, et Dieu sait si je pensais à faire ce voyage, me trouvant fort heureux dans ma chère Provence, un paradis terrestre revu, corrigé et augmenté, lorsque, la semaine dernière, mon père reçut une lettre et me la communiqua. Cette lettre porte le timbre de Paris, elle est signée de mon oncle Verdolin ; la voici :

« Mon cher Randal, j'ai une fille unique âgée de vingt
» ans; sa mère songe à la marier. Fernande, — ma fille
» se nomme Fernande, — est une merveille de grâces,
» d'esprit et de beauté. Pardonne-moi cette vanité d'au-
» teur. Elle a reçu l'éducation la plus soignée, ainsi qu'il
» appert des comptes divers que j'ai soldés depuis dix ans.
» Elle peint à la sépia et à l'aquarelle; elle monte à che-
» val; elle est de première force sur l'histoire et la géo-
» graphie; elle brode comme une fée; elle chante l'italien;
» danse à ravir et déchiffre au piano les partitions des
» plus grands maîtres. Total: trente-huit mille cinq cent
» soixante-dix-neuf francs quarante-cinq centimes. Voilà,
» mon cher ami, ce que coûte, à Paris, l'éducation d'une
» demoiselle un peu bien située dans le monde.

» Outre ses grâces naturelles et ses grâces acquises,
» ma fille apportera en dot à son mari deux cent soixante
» mille francs en inscriptions de rentes cinq pour cent et
» en valeurs de choix. Mais, avant de m'enquérir sérieu-
» sement de ce gendre futur, je désire voir ton fils que je
» ne connais pas. Si ma fille lui plaît, et surtout s'il con-
» vient à ma fille, un projet d'union entre eux me souri-
» rait fort, je te le dis tout net. Expédie-moi donc ton
» héritier sans retard; je tremble que ma femme n'im-
» provise un époux pour Fernande. Je n'ai pas besoin
» d'ajouter que cette chère enfant acceptera, les yeux
» fermés et le cœur ouvert, le mari que nous lui désigne-
» rons, à la condition, toutefois, qu'il ne sera ni borgne,
» ni bossu, ni boiteux. Ton fils ayant satisfait à la loi du
» recrutement et provoqué l'admiration de MM. les mem-

» bres du conseil de révision (tu me l'as écrit dans les
» temps), j'en augure qu'il n'est atteint d'aucun vice
» rédhibitoire, comme disent les marchands de chevaux.
» J'entre dans ces détails parce que, sans exiger que mon
» gendre rappelle l'Apollon du Belvédère pour la pureté
» des lignes, je ne veux à aucun prix d'un monstre ni
» d'un magot dans ma famille. Je comprends les Chinois
» noyant dans le fleuve Jaune les enfants mal réussis; et
» s'il me venait des petits-fils informes ou difformes, je
» les foudroierais impitoyablement dans l'esprit de vin.
» Voilà mon caractère.

» Dimanche prochain, quinze du courant, je réunis
» quelques amis. A sept heures précises on se met à table.
» Je serais ravi de te compter au nombre de mes convi-
» ves, toi que j'ai toujours aimé comme si nous n'étions
» point parents. Si tu ne viens pas, envoie-moi ton Ma-
» rius. Vous autres, à Grasse, vous devez abuser des
» parfums. Dis au jeune homme de s'en priver absolu-
» ment; Fernande déteste les odeurs. — A propos, je de-
» meure à présent rue de Vaugirard, 88, dans un petit
» hôtel que j'ai fait bâtir. Ton vieux camarade,

» VERDOLIN. »

— A mon tour, reprit Savinien Lambert; je suis plus
jeune que vous de quelques mois; j'habite Aurillac, où je
suis né; j'ai mon diplôme d'avocat dans un tiroir, et je
plaide quelquefois en cour d'assises pour de pauvres dia-
bles auxquels je réussis à faire appliquer le maximum.

Un jour de l'autre semaine, le facteur déposa à l'adresse

de ma mère une lettre écrite par ma tante Verdolin. Je vais vous en donner connaissance et vous verrez jusqu'où s'étend le parallélisme incroyable de nos situations.

« Vous êtes mère, ma chère Félicie, et vous comprendrez les angoisses, les terreurs de toute nature qui assiègent mon cœur maternel. Quoique Fernande soit bien jeune encore (elle a eu vingt ans aux derniers lilas), M. Verdolin parle déjà de l'établir; et selon son habitude, à force de répéter que cette idée c'est moi qui l'ai conçue la première, il a fini par se le persuader à lui-même. Son choix ne s'est encore fixé sur personne, et Dieu l'éclaire dans une détermination de cette importance! Certes, M. Verdolin aime beaucoup sa fille; mais il l'aime à sa façon, qui n'est peut-être pas la meilleure. Tel vous l'avez connu, tel il est toujours, infiniment plus jeune que son âge ne le comporte, montant à cheval, courant les spectacles, adorant le monde et vivant à son club la majeure partie de son temps; aujourd'hui sévère à l'excès vis-à-vis de Fernande, et demain d'une faiblesse qui dépasse toutes les bornes; tantôt impitoyable pour ses caprices les plus innocents, tantôt l'esclave de ses plus impossibles fantaisies, — un véritable père de comédie, pareil à ceux que Ferville représente si bien dans le répertoire charmant de M. Scribe.

« Si je possédais une santé robuste, si je n'étais forcément clouée dans ma chambre par mes vapeurs, mes migraines et mes pauvres nerfs, d'une impressionnabilité excessive, je ferais obstacle aux volontés de M. Ver-

» dolin, et ce mariage qui m'effraie tant, je le retarderais
» de plusieurs années. Vainement je me suis adressée à
» l'allopathie, à l'homéopathie, à la sudothérapie, au
» camphre, à l'hydrothérapie, au magnétisme et à toutes
» les médecines diverses récemment inventées, mon état
» va de mal en pis. C'est pourquoi je me résigne à ma-
» rier Fernande. Ne dois-je pas assurer son avenir ?

» Dans vos lettres trop rares, ma chère Félicie, vous
» me parlez de votre Savinien, de votre fils, et tout le
» bien que vous dites de lui a fait naître dans ma pensée
» un projet qui vous sourira, je l'espère, comme il me
» sourit à moi-même. Qu'il vienne donc à Paris, ce cher
» enfant; notre maison sera la sienne; il verra sa cou-
» sine, et s'il naît dans leurs cœurs de mutuelles sympa-
» thies, nous aviserons à resserrer les liens qui unissent
» nos familles.

» Nous inaugurons dans quelques jours notre petit
» hôtel de la rue de Vaugirard. A cette occasion, M. Ver-
» dolin traite quelques amis. Que Savinien soit des nô-
» tres; transmettez-lui mon invitation; et, si vous le
» jugez convenable, initiez-le aux rêves que je forme
» pour son avenir. Si Fernande était une illustre prin-
» cesse, si son cousin était un fils de roi, j'aurais com-
» mandé à M. Ingres le portrait de ma fille et je vous
» l'enverrais. Je me borne à vous adresser un modeste
» daguerréotype, vous prévenant, toute fausse modes-
» tie mise à part, que l'original est mille fois au-dessus
» de la copie. — Adieu, ma chère Félicie; notre réunion
» est fixée au 15 septembre. Je compte sur Savinien; je

» ne le connais pas encore et je l'aime déjà de tout mon cœur. »

— Vous possédez le portrait de notre cousine ? s'écria Randal. Est-elle aussi jolie que ses parents se l'imaginent ?

— Jugez vous-même, dit Lambert.

Randal s'empara du petit cadre que lui tendait son cousin. Il le considéra de face et de profil, à droite et à gauche, en bas et en haut, en long et en large, sans réussir à découvrir autre chose que sa propre image reflétée par la lumière qui miroitait sur la plaque. Ce daguerréotype ressemblait à tous les daguerréotypes. « Il faut les voir *dans leur jour*, » vous disent les daguerréotypeurs. Le malheur est que ce jour ne lui jamais.

— Je ne vois rien, observa Marius.

— Moi qui ai étudié ce portrait avec une attention minutieuse, répliqua Savinien, j'ai fini par distinguer un col en guipure et des manchettes brodées.

— Ces détails ne suffisent pas pour acquérir une conviction, dit le Provençal ; mais admettons que la beauté de mademoiselle Verdolin réalise toutes les promesses du programme, quels sont vos projets, cousin ? Nous nous sommes engagés à jouer cartes sur table ; l'engagement tient-il toujours ?

— Plus que jamais ; et voici la mesure de ma franchise. Je n'ai aucune envie de vous disputer l'amour de mademoiselle Fernande les armes à la main ; je ne vous provoquerai point en champ clos ; je n'invoquerai point le jugement de Dieu ; je suis avocat à Aurillac et point du

tout un preux ou un paladin. Mais, tenez-vous pour averti : j'essaierai de lui plaire ; et, pour arriver à un résultat si glorieux, aucun effort ne me coûtera. On accorde que je ne danse pas mal et que je chante la romance avec une voix de ténor assez agréable ; je chanterai et danserai du mieux qu'il me sera possible. Je tourne le sonnet fort galamment. Si je succombe, du moins j'aurai tout mis en œuvre pour réussir.

— Très-bien ! reprit Marius. Je vous suivrai sur ce terrain pacifique, et comptez que vous aurez affaire à un concurrent qui n'est point à dédaigner. Si je n'entends rien à la poésie, je monte à cheval comme M. Baucher ; la valse et la polka m'ont valu quelques succès dans le Var ; je soupire la romance avec une voix de baryton qui n'est pas sans charme. Vous le voyez, nous sommes à deux de jeu.

— Il est bien entendu que vous ne tenterez pas de me nuire dans l'esprit de notre belle cousine ?

— Fi donc ! je chanterai vos louanges.

— Moi, j'entonnerai des panégyriques en votre honneur.

Comme ils parlaient de la sorte, luttant de procédés nobles et généreux, le fiacre s'arrêta devant la porte d'un petit hôtel bâti avec cette élégance de bon goût qui distingue les constructions modernes. On était arrivé. Ils entrèrent dans une cour sablée, ombragée par de grands marronniers à la cime touffe. Un domestique en livrée noisette vint à leur rencontre.

— Nous sommes-nous fait attendre ? demanda Marius.

— S'est-on mis à table? demanda Savinien.

Le domestique les considéra d'un air ahuri.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il tout à coup, est-ce que ces messieurs n'ont pas reçu leur lettre?

— La preuve que nous l'avons reçue, interrompit Randal, c'est que nous voilà.

— Décidément, reprit le domestique noisette, ces messieurs viennent pour dîner?

— Sans doute.

— C'est que le dîner n'a pas lieu. M. Verdolin a décommandé ses invitations. J'ai porté les lettres hier matin.

— Cependant je vous affirme que je n'ai pas été prévenu, objecta Lambert.

— Ni moi non plus, objecta Randal.

— Il est vrai que je demeure à Aurillac (Cantal).

— Et moi à Grasse (Var). Conduisez-nous auprès de vos maîtres.

— C'est malheureusement impossible; madame est indisposée; on a manqué de la saigner cette après-midi.

— M. Verdolin n'est pas visible?

— Monsieur dine à son club.

— Et mademoiselle Fernande?

— Mademoiselle est occupée à dîner avec madame Michaud, sa parente.

Les jeunes gens se consultèrent.

— Introduisez-nous, dit le Provençal.

— Mais, Monsieur...

— Rassurez-vous, nous sommes de la famille. Annoncez à mademoiselle Verdolin MM. Savinien Lambert et

Marius Randal, ses deux cousins. On attend notre visite.

Dominé par le ton vainqueur de Marius, le domestique noisette ne se permit aucune objection. Il traversa la cour et monta le perron de l'hôtel, suivi du jeune homme blond et précédé par le jeune homme brun.

II

C'est ici que l'auteur s'embarrasse et qu'il lui faut solliciter l'indulgence du lecteur. Il s'agit de peindre une jeune fille, ce qui n'est pas facile; mais si cette jeune fille est Parisienne, aussitôt la tâche du romancier se complique d'une impossibilité à peu près absolue. Lorsqu'on explore les catacombes, on se munit d'une lanterne allumée, et malheur à celui dont la lumière s'éteint. Il erre dans le vide, il se débat au milieu des ombres, il se perd dans le noir. Là où il supposait un précipice, il marche sur un terrain uni; là où il ne devine pas d'obstacle, il tombe dans un gouffre. Voilà le sort réservé aux téméraires qui tentent l'analyse psychologique d'un cœur féminin et parisien de vingt ans. C'est un livre écrit dans une langue inconnue, imprimé en hiéroglyphes et dont le sens réel vous échappe au moment même où vous pensiez le saisir.

Mademoiselle Verdolin était donc occupée à dîner en tête-à-tête avec madame Michaud, sa parente. A vrai dire, elle ne mangeait pas. En revanche, madame Michaud fonctionnait pour deux, avec un appétit convaincu,

sérieux, qui faisait honneur à la solidité de ses dents et à l'excellence de son estomac. Cette parente, peu fortunée, et quelque peu sourde, remplissait auprès de Fernade les fonctions de dame de compagnie et de garde du corps, l'accompagnant aux offices religieux de Saint-Thomas-d'Aquin, sans cesse attachée à sa personne les jours nombreux où sa mère gardait la chambre pour cause de vapeurs et de migraine, et ceux non moins fréquents où son père désertait la maison. Elle s'habillait d'étoffes sombres, rougissait quand on lui adressait la parole, répondait d'une voix hésitante, en baissant les yeux. Rien qu'à la voir, humble, timide, embarrassée, on devinait qu'elle appartenait à la grande famille des *parents pauvres*. Ses consolations, elle les puisait dans une piété sincère et dans une gourmandise de dévote, c'est-à-dire une gourmandise raffinée. Aussi Dieu sait comme elle se consolait deux fois par jour, matin et soir, — la table de M. Verdolin jouissant d'un renom justement mérité dans le monde gastronomique de Paris.

— Vous ne faites pas honneur au dîner, ma chère belle, et vous avez tort, dit la vieille dame à sa jeune parente. Ce potage à la bisque est un chef-d'œuvre.

— Je n'ai pas faim, ma tante.

— Quel est donc ce jeune homme qui, tantôt, nous a offert l'eau bénite d'une façon si courtoise, comme nous sortions de l'église ?

— C'est mon ancien maître de piano, répondit Fernande au hasard.

— Je nè l'ai pas reconnu.

— Il a laissé croître sa barbe, ce qui le rend méconnaissable.

— Habite-t-il notre quartier?

— Je le crois, ma tante.

— Alors je m'explique comment il se fait qu'il nous ait suivies et pourquoi nous le rencontrons fréquemment lorsque nous sortons. Il m'a paru fort bien, ce jeune homme.

Fernande ne répondit pas.

— Prendrez-vous un peu de ce turbot à la sauce aux huîtres? dit-elle après un court silence.

— Volontiers; c'est mon poisson favori, et c'est la sauce que je préfère.

Madame Michaud s'absorba dans son assiette, et mademoiselle Verdolin tomba dans une rêverie profonde. A quoi rêvait-elle ainsi? Demandez à M. Alfred de Musset à *quoi rêvent les jeunes filles*, et Ninon vous répondra :

Ses éperons d'argent brillent dans la rosée,
Une chaîne à glands d'or retient son manteau noir ;
Il relève en marchant sa moustache frisée...
Quel est ce personnage? et comment le savoir ?

Quel est ce personnage? et comment le savoir? Deux points d'interrogation qui ont produit de fiers ravages depuis que le monde est créé! Deux questions qui ont troublé plus de cervelles qu'on ne compterait de grains de sable sur les lords de la mer! Quant au personnage dont se préoccupait mademoiselle Verdolin, il lui était apparu, pour la première fois, le mois précédent, et à

chaque instant elle le retrouvait sur son chemin. Le jour même, à l'église, en s'asseyant à sa place accoutumée, elle avait aperçu un papier à demi caché dans la paille de sa chaise et elle l'avait glissé prestement dans son gant. Il était si mince ! si artistement roulé ! et d'un laconisme ! trois mots, rien que trois mots, mais quels mots : « Je vous aime ! » et pas de signature. Ce mystère ne déplaisait point à l'esprit romanesque de Fernande ; d'ailleurs toutes ces ténèbres ne tarderaient pas à être éclaircies ; l'inconnu se ferait présenter à M. Verdolin ; il solliciterait dans les formes la main de sa fille et la sauverait ainsi du Charybde et du Scylla conjugal qui menaçaient de l'engloutir.

Un matin, M. Verdolin avait pris Fernande à part, et d'une voix solennelle :

— Ma fille, lui dit-il, le devoir des grands parents est d'assurer le bonheur de leurs enfants sur la terre. Ce bonheur, on le rencontre surtout dans un mariage bien assorti. Je crois avoir trouvé pour toi le modèle des époux, et quoique je ne connaisse pas celui que je te destine, je suis persuadé qu'il te rendra heureuse. Il est ton cousin ; il s'appelle Marius Randal, un joli nom ; il habite Grasse, une jolie ville, et il ne tardera pas à venir te présenter ses hommages. Médite mes paroles, ma fille, et excuse-moi si je n'entre pas dans quelques détails plus circonstanciés : j'ai rendez-vous à mon club pour un whist à cinq francs la fiche.

Peu de jours après, madame Verdolin manda Fernande dans son appartement.

— Ma chère enfant, dit-elle avec une gravité inaccoutumée, ne t'étonne ni ne t'effraie des choses que je vais t'apprendre. D'ici à deux mois, je l'espère, tu seras mariée. Celui que j'ai choisi pour ton époux est notre parent. Il se nomme Savinien Lambert ; il habite Aurillac. Il m'est inconnu, et cependant je suis certaine qu'il assurera ton bonheur. Il doit venir prochainement à Paris. Tu passeras chez Palmyre et chez Laure, et tu prendras les robes et les chapeaux qui te plairont. Je te donne carte blanche. Adieu, ma fille, retourne auprès de la bonne Michaud. Ma tête est brisée, et le docteur m'a recommandé le plus grand repos et le silence le plus absolu.

Cette double communication amena un résultat immédiat et fatal : Fernande prit en aversion ses deux cousins, et les enveloppa dans une commune antipathie. — O vieux duc Laërte, combien tu te montrais mieux avisé, quand tu disais au jeune Silvio, ton gendre futur :

Recevoir un mari de la main de son père
Pour une jeune fille est un pauvre régal.
C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal!

.....

C'est dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
Une épée à la main, un manteau sur les yeux
Qu'un enfant de seize ans rêve ses amoureux.
Avant de se montrer il faut leur apparaître.
Le père ouvre la porte au matériel époux ;
Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre (1).

(1) *A quoi rêvent les jeunes filles*, acte 1^{er}, scène IV.

— Un mari de Grasse ou un mari d'Aurillac, pensait mademoiselle Verdolin; un auvergnat ou un parfumeur ! L'alternative est aimable. Dieu et ma volonté aidant, je n'épouserai ni l'un ni l'autre.

Alors elle songeait à son mystérieux inconnu, se complaisant à lui prêter des perfections surhumaines et s'imaginant de très-bonne foi qu'elle serait la plus malheureuse femme du monde si son père et sa mère lui refusaient le mari de son choix.

Madame Michaud venait d'attaquer résolument l'aile d'une poularde à l'estragon, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants, et, d'une voix retentissante, le domestique noisette annonça Lambert et Randal.

— Daignez nous excuser, mademoiselle, dit Savinien; nous ignorions que le dîner de notre oncle eût été remis, et nous arrivons assez mal à propos, j'en ai peur.

— Vous êtes les bienvenus dans la maison de mon père, répondit Fernande. Vous n'avez pas diné, je suppose? Firmin, deux couverts, et servez ces messieurs sans aucun retard.

Ces paroles furent détaillées avec cet aplomb merveilleux, cette sûreté dans l'intonation, cette aisance dans le geste qui sont le triomphe de la Parisienne et le désespoir des autres femmes de l'Europe. Quant à la pauvre Michaud, elle rougissait et pâlisait tour à tour, elle se confondait en révérences, elle balbutiait des commencements de phrases qui restaient inachevées et jetait sur son aile de volaille des regards de convoitise ardente et désespé-

rée. Les jeunes gens, qui mouraient de faim, s'installèrent sans se faire prier autrement, et ils donnèrent aux deux dames le spectacle d'un appétit robuste, infatigable, qui étonna madame Michaud elle-même.

— Vous venez rarement à Paris ? demanda Fernande à son cousin Marius.

— J'y suis entré ce matin pour la première fois.

— On vit donc en province ?

— Vous semblé-je avoir l'apparence d'un moribond ?

— Pas tout à fait ; mais vous me comprenez. Je ne parle point de la vie physique, très-persuadée qu'on dort, qu'on boit et qu'on mange en province tout autant qu'à Paris, sinon davantage.

— J'ai trop fêté son pâté de Strasbourg, pensa Lambert.

— J'ai trop célébré son vin de Volnay, pensa Randal.

— Mais si je vous accorde l'existence matérielle, reprit Fernande, je vous dénie absolument la vie morale.

— Absolument ? s'écrièrent les jeunes gens.

— Absolument. Possédez-vous un Opéra italien, une Académie de musique, une Comédie-Française, un Musée, toutes ces fêtes charmantes de l'esprit et du cœur ?

— Mademoiselle, dit Savinien un peu piqué, nous avons un théâtre à Aurillac.

— Il nous vient quelquefois des acteurs de Draguignan, riposta Marius.

La Parisienne n'essaya pas de réprimer un sourire.

— En vérité, dit-elle, vous jouissez d'un théâtre à Aurillac, et les acteurs de Draguignan ne dédaignent point de vous initier aux chefs-d'œuvre des maîtres ! Je ne vous

soupçonnais pas ces bonheurs. J'ai ouï dire que, dans certaines localités, lorsqu'on joue l'opéra, on remplace la musique par un dialogue vif et animé; avez-vous été témoins de ces mutilations ingénieuses?

— Cette plaisanterie est fort spirituelle, assurément, observa Randal, mais elle ne date pas d'hier, ma cousine.

— Ah ! elle est arrivée jusqu'à vous ?

— Vous nous croyez donc relégués au bout du monde ?

— Au bout du monde, non ; au bout de la France, oui.

— Tenez pour certain que je ne pousse point l'amour du clocher natal jusqu'à argumenter plus longtemps avec vous sur un pareil chapitre, reprit Marius. Paris est une merveille incomparable, j'en conviens très-volontiers, quoiqu'il y pleuve un peu beaucoup. On assure, et je n'en doute pas, que les décorations de vos théâtres sont d'une vérité surprenante; on prétend même qu'on imite le soleil avec plusieurs quinquets, et qu'étant donnés dix compar-ses et trente aunes de toile barbouillée, on représente la mer de façon à tromper l'œil d'un marin... Eh bien ! voyez jusqu'où vont mon entêtement et mon goût déplorable; à ces prodiges, à ces féeries, je préfère notre ciel éternellement bleu, notre soleil toujours pur et la Méditerranée, que j'admire en fumant sous les oliviers de mon jardin.

— Prenez que je n'ai rien dit : Grasse est un Eden, Aurillac une terre promise, et n'en parlons plus.

— Nous sera-t-il permis de présenter nos respects à madame votre mère ? demanda Savinien.

— Je ne le crois pas ; ma mère garde la chambre.

— Quelle est donc sa maladie ?

— Une maladie inconnue et inconnue.

— Et que pense le médecin ?

— Le médecin pense qu'il est fort commode et fort agréable de gagner dix francs tous les deux jours, pour une visite de trois minutes. Il entre, il salue, il s'assoit, il tousse, il se lève, il resalue et il sort. Voilà tout.

— Mon oncle Verdolin rentrera-t-il assez tôt pour que nous puissions l'embrasser ?

— Je ne vous conseille point d'attendre son retour ; mon père rentre fort tard, quand il rentre.

— Notre oncle découche ? demanda l'avocat scandalisé.

— Lorsqu'il monte la garde ? insinua Randal.

— Non ; quand il met la main sur des whisteurs de sa force et de son tempérament, autant dire deux fois par semaine.

On touchait à la fin du repas. Fernande se leva ; les jeunes gens suivirent son exemple.

— Messieurs et chers parents, dit-elle, s'il vous plaît de savourer un cigare, vous trouverez au bout du jardin un petit kiosque retiré qui est la fumologie de mon père. Défilez-vous des londrès ; ils ne sont pas secs. Quant aux panatellas, je vous les recommande particulièrement.

Les deux cousins descendirent au jardin. La pluie avait cessé, le ciel se pailletait d'étoiles, et la lune argentait de ses rayons les massifs de verdure. Ils se promènèrent côte à côte pendant quelques instants sans échanger un mot.

— Eh bien ! dit enfin Lambert, que vous semble de tout ceci ?

— Mais il me semble que notre cousine est une fort jolie personne, pleine de grâce et de distinction ; les yeux et les cheveux sont très-beaux, les mains très-distinguées ; la taille est très-fine et la bouche tout à fait charmante.

— Voilà pour le physique, interrompit Marius, qui subissait ce long panégyrique avec des signes non équivoques d'impatience. Et le moral ?

— Mon avis est qu'en nous permettant de décider sur ce point, nous risquerions de formuler un jugement téméraire. Avant de se prononcer sur le sort d'un accusé, encore faut-il instruire son procès.

— Au diable soient vos métaphores judiciaires ! s'écria le Provençal ; mon opinion est faite, et je n'en démordrai pas. Est-ce l'usage dans votre Cantal que les filles de vingt ans traitent leurs parents avec une pareille légèreté de langage ? Quant à cette sottise prétention de Parisienne, qui consiste à croire que toute l'imagination de la France est circonscrite dans le mur d'enceinte de Paris, je ne la relèverai pas. A mon sens, elle est encore plus ridicule qu'inconvenante.

— Vous êtes sévère, cousin.

— Je suis juste. Votre mansuétude exagérée me prouve qu'on vous a tourné la tête. A votre aise, cher ami. Dansez, chantez et rimez vos sonnets en toute liberté d'esprit. Je vous laisse le champ libre. Lorsque je suis engagé dans un steeple-chase, si l'on me signale un péril mortel, j'aime mieux payer forfait et retirer mon cheval que de

m'exposer à lui briser les jambes et à me rompre le cou.

— Je ne vais pas aussi vite en besogne amoureuse que vous le supposez, riposta Savinien. Si je reste sur la brèche alors que vous désertez la bataille, je ne prétends point faire parade d'une bravoure supérieure à la vôtre. Le véritable caractère de cette jeune fille nous échappe encore. Or, cette étude m'intéresse vivement, et il me plaît de la poursuivre, ayant à cœur de savoir si je me trompe ou si vous avez tort.

— C'est votre droit; mais défilez-vous des études de cette nature; elles sont fécondes en périls sérieux, elles provoquent d'amers désenchantements. Dans le mécanisme féminin, mécanisme d'ailleurs fort compliqué, figure un certain rouage connu sous le nom de coquetterie. Gardez-vous de ce petit rouage diabolique. S'il vous mord par un coin, vous y passerez tout entier et vous en sortirez le cœur déchiré, broyé, saignant.

— Silence, interrompit Savinien; notre belle cousine vient d'ouvrir son piano.

On entendait, en effet, de véritables fusées de notes pétiller et crépiter dans le silence de la nuit, semblables au bouquet d'un feu d'artifice. Après avoir préludé pendant quelques mesures avec une agileté, une vigueur surprenantes, mademoiselle Verdolin chanta l'air *Casta diva* d'une voix de contr'alto fière, énergique, vibrante, et en même temps pleine de tendresse, de langueur et d'amour.

— Quel magnifique talent ! s'écria Lambert; qu'en dites-vous, Marius ?

— Je dis qu'on ne saurait se trop défier des jeunes filles

qui possèdent des voix de contr'alto : ce sont des garçons manqués.

Les deux jeunes gens s'étaient rapprochés de la maison ; les fenêtres du salon étaient ouvertes. Assise à son piano, mademoiselle Verdolin leur tournait le dos, et ils admirèrent l'élégance et l'harmonieuse pureté des lignes de ce beau corps ; on l'eût cru emprunté au piédestal d'une statue grecque. Pelotonnée dans une bergère, l'excellente madame Michaud marquait la mesure à contre-temps et faisait d'héroïques efforts pour lutter contre le sommeil. Le salon n'était qu'à demi éclairé par une lampe. Fasciné par le vif éclat de la lumière, un papillon battait incessamment le globe incandescent de son aile légère, au risque de se rôtir tout vif.

— Voilà un spectacle philosophique et tout rempli de profonds enseignements ! murmura le Provençal, qui poussa le coude de son voisin.

— Soyez sans inquiétude, dit Savinien, je suis assuré contre l'incendie.

— Comme si les compagnies d'assurance empêchaient les maisons de brûler ! répliqua Randal ; mais sois calme, ajouta-t-il tout bas, les sapeurs-pompiers ont l'œil sur toi et ils ne te perdront pas de vue.

Ils rentrèrent dans le salon, et Lambert félicita sa cousine avec une certaine vivacité d'expressions et une remarquable chaleur dans l'accent.

— Je vous remercie d'autant plus, lui dit-il, que je place la partition de *Norma* fort au-dessus d'un grand nombre de musiques plus vantées.

— Ah ! dit Fernande sans prendre la peine de cacher son étonnement, vous avez donc reconnu que cet air appartient à la *Norma* ?

— Vous pensiez sans doute que nous l'aurions cru extrait du *Postillon de Longjumeau* ? grommela Randal, de qui la mauvaise humeur croissait à chaque instant.

Le reste de la soirée se passa sans épisodes qui soient dignes d'être enregistrés. Vers dix heures, les provinciaux prirent congé de leur cousine. Madame Michaud, profondément endormie, s'éveilla en sursaut.

— Il est fort bien, ce jeune homme, dit-elle quand la porte se fut refermée.

— Lequel, ma tante ? demanda Fernande.

— Tous les deux, ma nièce, se hâta de répondre la bonne dame.

— Et de trois ! s'écria mademoiselle Verdolin en riant. Vous m'avez dit les mêmes paroles, il n'y a guère plus de quatre heures.

— De qui parlais-je, mon enfant ?

— Du jeune homme de Saint-Thomas-d'Aquin ; vous savez, celui qui nous a offert l'eau bénite.

— C'est juste ; il est également fort bien ; et s'il me fallait choisir entre eux, j'avoue que je serais fort embarrassée. Et vous, ma nièce ?

— Moi, ma tante ? mon choix est fait.

— Hein ! comment ? dit la bonne dame, un peu dure d'oreille.

Mais Fernande ne répondit pas ; elle se remit au piano

et joua *la Danse des fées* de Prudent, avec une délicatesse et un sentiment exquis.

Les deux cousins regagnèrent le boulevard Italien, où l'on se sépara en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

Pendant le trajet, Marius essaya d'exécuter de nouvelles charges à l'encontre de mademoiselle Verdolin ; mais Savinien resta sourd à ces provocations. Il se cantonna sur le terrain des banalités politiques et littéraires, fit les demandes et les réponses et parla sans rien dire, faculté précieuse qui distingue les avocats et véritablement les élève au-dessus du reste de l'humanité.

Cette habile stratégie n'échappa point au Provençal.

— Ça sent le brûlé par ici, se dit-il ; ah ! mon gaillard, tu te prétends assuré et tu incendies ta maison... Eh bien ! je surveillerai tes moindres actions comme si je m'appelais *la Salamandre, le Phénix, ou la Compagnie royale !*

III

Contrairement à ses habitudes, M. Verdolin rentra d'assez bonne heure. Il était d'une humeur massacrant, ayant perdu quatre-vingts fiches par la faute de ses partenaires et subi la honte d'un *schlem*, toujours par la faute des mêmes partenaires. Sa colère gronda sourdement quand il apprit qu'il avait manqué la visite de son neveu Randal ; mais elle éclata comme une trombe lorsqu'il sut que son neveu Lambert s'était présenté chez lui, qu'on l'avait reçu et qu'il s'était assis à sa table.

— C'est ma femme qui m'a joué ce tour, pensa-t-il, c'est elle qui l'a invité; elle sait pourtant que je suis brouillé avec cette famille depuis des éternités. Songerait-elle à marier ma fille avec cet Auvergnat? Parbleu! il faut que j'en aie le cœur net, à l'instant même, sur-le-champ!

La chambre de madame Verdolin ressemblait à une pharmacie en désarroi. La cheminée, les meubles, les étagères étaient encombrés d'un tas de petites fioles diversement étiquetées; l'atmosphère de cette pièce, d'ailleurs fort élégante, était saturée d'éther. Madame Verdolin, une des jolies femmes de son temps, avait quarante-quatre ans, et ne pouvait se consoler de les avoir. Telle était sa maladie; — la plus cruelle des maladies, hélas! la seule que la science soit impuissante à guérir.

Si M. Verdolin avait hâte de s'expliquer avec sa femme, de son côté madame Verdolin désirait ardemment de procéder à une explication immédiate avec son mari; et l'on sait, — si peu marié que l'on soit, — le sens réel du substantif *explication* dans le dictionnaire conjugal. Elle détestait les Randal de la même façon que son mari haïssait les Lambert, et lorsque madame Michaud lui rendit compte des événements divers qui agitèrent cette soirée, le nom de Marius, sonnant inopinément à son oreille, agaça son système nerveux au même degré que le nom de Savinien avait irrité les nerfs de M. Verdolin. A peine furent-ils en présence l'un de l'autre, que, dans l'impatience où ils étaient d'exposer leurs griefs réciproques, les deux époux se mirent à parler à la fois. Pour donner

au lecteur une idée exacte de ce duo marital, il nous faut recourir à l'artifice typographique ci-dessous :

M. VERDOLIN.

— « Que viens-je d'apprendre, Ernestine ?

» Vous ouvrez ma maison à M. Lambert sans me consulter !

» Vous n'ignorez pas combien je déteste la mère de ce garçon ?

» Est-ce le gendre que vous souhaitez ?

» J'aimerais mieux què Fernande coiffât sainte Catherine, je vous le dis.

» Je refuse mon consentement.

» Si elle entre dans vos vues, je la déshérite.

» Marier votre fille à un homme que vous ne connaissez pas !

» Voilà bien un acte de folie que seule vous êtes capable de commettre !

» Rassure-toi, Fernande, je veille à ton bonheur.

MADAME VERDOLIN.

— « Que m'a-t-on révélé, Frédéric ?

» Vous introduisez chez moi votre M. Randal, à mon insu ?

» Vous connaissez mon antipathie pour le père de ce jeune homme ?

» Est-ce le beau-fils que vous rêvez ?

» Je préférerais que Fernande ne se mariât point, je vous en avertis.

» On m'adressera plutôt des sommations.

» Si elle vous seconde, je la maudis.

» Enchaîner votre enfant à un homme qui vous est inconnu !

» Vous seul au monde pouviez concevoir une pensée à ce point déraisonnable

» Ne crains rien, ma fille ta mère te protégera. »

Ayant acquis cette conviction douloureuse que son mari ne lui laisserait pas dire le dernier mot, madame Verdolin simula une syncope.

— Ah ! je suis bien malheureuse ! soupira-t-elle ; n'ai-je donc pas assez de mes souffrances physiques ! et ne pourriez-vous m'épargner les douleurs de l'âme ?

— Laissez-moi donc tranquille avec vos souffrances physiques ! s'écria M. Verdolin poussé à bout ; je n'y crois pas.

— Malheureusement pour moi, le docteur y croit, lui !

— Parbleu ! il est payé pour y croire !

— Aujourd'hui même, savez-vous ce que j'ai subi, le savez-vous ?

— Quelque opération terrible ? ricana l'incrédule Frédéric ; on vous a amputée d'une jambe ou d'un bras peut-être ! J'en frémis d'avance !

— Non, monsieur : on a manqué de me saigner ! murmura l'impressionnable Ernestine frissonnante de terreur.

M. Verdolin haussa les épaules et s'éloigna en se disant : — « Plutôt que de donner ma fille à ce Lambert, je lui ferais, je crois, épouser Val-Fleury ! » Et pendant ce temps, madame Verdolin se disait à elle-même avec un dédain superbe : — « Fernande s'allier à un Randal ! J'aimerais encore mieux que M. Val-Fleury devint mon gendre ! »

Ce pauvre Val-Fleury, traité si cavalièrement des deux côtés, figurait parmi les parasites les plus assidus de

l'hôtel Verdolin, où son couvert était mis six fois par semaine. Faute de pouvoir se rendre utile à ses amis, il s'ingéniait à leur paraître agréable. C'était, au demeurant, un assez bon diable de cinquante ans, parfaitement ruiné de santé et de bourse, les cheveux teints, les sourcils peints, les dents en ivoire, portant un corset et se faisant un revenu de quatre à cinq mille francs au whist, où il était de seconde force. Au jeu de whist, on le sait, personne n'est de première force.

En sortant de la chambre de sa femme, M. Verdolin consulta sa montre : elle marquait onze heures, et il pensa qu'avant de se coucher il avait le temps de visiter son neveu et de retourner à son club, où il se vengerait cruellement du *schlem* qu'il avait eu la honte de subir. Lorsqu'il entra dans l'appartement de Marius, le Provençal fumait un cigare sur son balcon. Marius, qui détestait les situations fausses, provoqua, dès l'abord, une explication catégorique avec le père de Fernande.

— Eh bien ! mon cher ami, demanda M. Verdolin, tu connais ma fille à présent ; raconte-moi tes impressions.

— Ma cousine défie toutes les critiques comme elle mérite tous les éloges, répondit galamment le Provençal ; on n'est ni plus spirituelle, ni plus jolie.

— Ainsi tu acceptes les propositions que j'ai faites à ton père ?

— Permettez, mon oncle...

— Que veux-tu dire ?

— Si flatteuses qu'elles soient pour mon humble personne, je repousse vos ouvertures.

— Comment, drôle !

— Je n'épouserai ni ma cousine ni aucune autre femme. Je nourris depuis longtemps les idées les plus arrêtées sur ce chapitre ; je ne veux point me marier.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui, mon oncle.

— Ton père connaît cette résolution ?

— Il la connaît et l'approuve.

— Eh bien ! mon cher ami, s'écria M. Verdolin, qui se souvenait trop des névralgies de son Ernestine, je vous proclame, ton père et toi, deux hommes de sens et de raison. As-tu pris quelquefois des billets de loterie ?

— Souvent, mon oncle.

— As-tu gagné ?

— Jamais.

— Tes amis ont-ils gagné ?

— Pas davantage.

— Voilà le mariage, mon cher garçon ; la définition n'est pas neuve, mais c'est encore la plus juste qu'on ait faite. Et les poètes viendront nous chanter : ô hymen ! par ci, ô hyménée ! par là... ça fait pitié ! A propos, qu'est-ce qu'un sieur Savinien Lambert qui nous est tombé des nues ? Quel homme est-ce que cet Auvergnat ?

— Un très-excellent et très-digne garçon, mon oncle. Vous l'aimerez aussitôt que vous le connaîtrez.

— Ah ! parbleu ! j'en doute...

— Et moi j'en suis certain.

IV

Huit jours écoulés, voici quelle était la situation de nos divers personnages :

M. Verdolin continuait de jouer au whist et de perdre des fiches nombreuses, grâce à l'insuffisance notoire de ses partenaires. Il prisait très-haut les mérites de son neveu Marius et tenait en une estime médiocre la personne de son neveu Savinien.

Madame Verdolin, toujours à la veille d'être saignée, persistait à garder la chambre et faisait une effroyable consommation d'éther, de camphre et de sels anglais. Elle raffolait du neveu Savinien, alors qu'elle immolait incessamment sur l'autel de l'épigramme parisienne le neveu Marius, — un provincial, un butor, un balourd !

Madame Michaud, lorsqu'elle ne priait pas, ne mangeait pas où ne sommeillait pas, se demandait souvent à elle-même : « Randal est-il mieux que Lambert ? Lambert est-il mieux que Randal ? » sans parvenir à formuler nettement la solution de ce problème.

Fernande, plus occupée que jamais de son mystérieux adorateur, avait commis la faute grave de recevoir de nouvelles lettres ; elle avait répondu, faute plus grave encore !

Savinien, épris sincèrement de sa cousine, sentait battre son cœur avec une rapidité inusitée ; le jour, il songeait à Fernande, il rêvait d'elle la nuit. Il eût volontiers cherché querelle à Marius, lorsque ce Mentor provençal

s'avisait de lui prodiguer ses remontrances et ses conseils.

Enfin, Randal menait joyeuse vie, et son personnage de Mentor ne l'absorbait pas tellement, qu'il ne passât, chaque jour, une bonne partie de son temps dans la grotte d'une certaine nymphe Calypso, appelée madame de Fraine. Cette grotte, meublée en palissandre et tapissée en damas-jonquille, — ce qui est bien suffisant pour une grotte, — était située au troisième étage, dans une petite maison de la rue Saint-Georges, et la maîtresse du logis initiait le provincial aux joies parisiennes en femme qui connaît sur le bout du doigt les douze arrondissements de la ville, — le treizième compris.

Une après-midi, comme il entrait chez madame de Fraine, Marius se croisa avec une jeune femme qui lui parut jolie.

— Vous connaissez cette belle dame? demanda-t-il à madame de Fraine.

— Sans doute : c'est madame Laure Legrain, une de mes amies; elle sort de chez moi.

— Que fait-elle?

— Elle pleure.

— Ce n'est pas un état. Et pleure-t-elle depuis longtemps?

— Depuis cinq semaines.

— Diable ! elle doit avoir les yeux noyés. A-t-elle perdu à la Bourse?

— Elle a perdu l'amour de quelqu'un.

— C'est moins grave ; et je me félicite presque de son infortune.

— Pourquoi ?

— Qui sait ! son malheur fera peut-être le bonheur d'un de mes amis. Pourrai-je la revoir ?

— Précisément, elle dîne avec nous aujourd'hui ; je m'efforce de la distraire de son chagrin.

— Bravo ! s'écria Marius ; j'amènerai Savinien. Ce brave garçon a besoin de consolation, lui aussi.

Le jeune avocat accepta l'invitation de son cousin, non sans s'être fait prier un peu.

— Je vous propose une occasion merveilleuse, et, Dieu me pardonne ! je crois que vous hésitez ? lui dit le Provençal. Est-ce que vous épousez notre cousine la semaine prochaine ?

— Ni dans huit jours, ni jamais ! soupira Lambert. Fernande ne m'aime point.

— Cette fille-là n'aimera personne.

— Vous vous trompez, mon cher ami ; je soupçonne mademoiselle Verdolin de s'être embarquée dans une intrigue qui peut être fatale à sa réputation, à son honneur. Il se passe des mystères rue de Vaugirard. J'ai cru remarquer un jeune homme...

— Un jeune homme brun, visage pâle, barbe noire ? interrompit Randal.

— Vous l'avez remarqué ?

— Parbleu ! il est toujours planté devant la porte, et du plus loin qu'il m'aperçoit, il se réfugie dans un café situé vis-à-vis de l'hôtel de notre oncle.

— C'est bien cela, soupira Lambert.

Le soir venu, madame de Fraine présenta les deux jeunes gens à son amie. Madame Legrain était douée d'une beauté fine et distinguée, blonde, avec de grands yeux bleus, humides, ce qui est bien naturel quand on pleure depuis cinq semaines. Une expression de mélancolie sincère, profonde, voilait son joli visage. S'il n'est point fait mention, dans cette véridique histoire, de M. Legrain, non plus que de M. de Fraine, la cause en tient à l'excessive conscience de l'auteur; n'ayant pas connu personnellement ces deux honorables particuliers, l'auteur n'ose prendre sur lui d'affirmer leur existence. Mais nous nous en passerons. Ces dames s'en sont bien passées! — Durant le dîner, Randal fit des efforts prodigieux sans parvenir à dérider madame Legrain, la comparant à la veuve de Mausole, à la veuve du Malabar, à la veuve du capitaine Franklin et à toutes les veuves célèbres.

— Vous vous moquez de moi et vous avez raison, dit la belle inconsolable; je ne me dissimule pas que je suis fort sotte et fort ennuyeuse. Ça n'est pas ma faute; il m'est impossible d'oublier Saint-Eugène.

— Mais, ma chère enfant, s'écria Marius, on ne s'appelle pas Saint-Eugène; personne ne s'appelle Saint-Eugène! Ce n'est pas un nom propre.

— C'est un nom de guerre.

— Il est officier?

— Il est comédien.

— Oh! comédien! interrompit madame de Fraine;

c'est-à-dire qu'il joue les troisièmes amoureux au théâtre du Montparnasse.

— Et ce drôle s'avise de vous faire de la peine?

— Il me brise le cœur.

— Vous l'aimez donc beaucoup?

— J'en suis folle, — surtout depuis qu'il ne m'aime plus, ajouta naïvement la jeune femme.

— Et pour quelle Elvire ce don Juan de banlieue vous a-t-il délaissée?

— Ma rivale est une demoiselle de la société.

— De la société Mabille?

— Non, Monsieur, du faubourg Saint-Germain.

— Mais, ma chère, ces choses-là ne se voient que dans les romans. Où se seraient-ils connus? Au théâtre du Montparnasse? C'est bien invraisemblable!

— Elle ignore son nom et sa profession. Saint-Eugène est joli garçon, il s'habille avec goût; on se rencontre à l'église, à la promenade, dans la rue. Elle croit avoir affaire à un homme de son rang et de son monde; lui, de son côté, s'imagine qu'il l'épousera, et cette folle pensée le rend impitoyable à mes larmes.

Lambert et Randal échangèrent un regard où se peignait l'inquiétude la plus vive.

— Et vous ignorez le nom de votre rivale? demanda Savinien.

— Oh! si je le savais! s'écria la jeune femme, qui s'empara de son couteau et le brandit d'une façon menaçante.

Les deux cousins se sentirent effrayés du geste, de

l'attitude et de l'accent de madame Legrain. La colère, la jalousie, venaient de la transfigurer en un clin d'œil. Ce petit être frêle et blond avait acquis les proportions d'une Némésis.

Quand on se sépara, Marius et Savinien prirent rendez-vous pour le lendemain matin à huit heures. Le moment venu, ils se dirigèrent vers la rue de Vaugirard, l'esprit troublé de pressentiments sinistres. Tapis dans le fond d'une voiture, qu'ils firent stationner non loin de l'hôtel Verdolin, ils ne tardèrent pas d'apercevoir, collé aux carreaux du café, le visage pâle et barbu qu'ils avaient déjà remarqué.

Presque aussitôt Fernande et madame Michaud sortirent de l'hôtel, escortées par un domestique porteur de missels où brillaient des croix en argent et des fermoirs en vermeil. Le comédien s'élança sur leurs traces et les suivit à une courte distance, réglant son pas sur leur allure. Alors les jeunes gens entrèrent dans le café et se dirigèrent vers le comptoir.

— Saint-Eugène est-il ici? demanda Marius à une grosse femme qui trônait derrière quatre planches d'acajou, entre un bocal de prunes et un bocal de cerises, les doigts criblés de bagues en chrysocale et les tempes couvertes d'accroche-cœurs.

— M. Saint-Eugène vient de sortir, dit la dame en mi-naudant; mais vous le trouverez dans la journée; il ne bouge pas de chez nous, ajouta-t-elle en caressant sa tempe gauche, comme si l'artiste y avait accroché son cœur avant de s'éloigner.

Lambert et Randal dévorèrent l'espace qui les séparait de Saint-Thomas-d'Aquin. L'église était déserte ; ils se fauflèrent parmi les chaises et découvrirent le prie-dieu de leur cousine, grâce à une plaque en cuivre clouée sur le dossier. En se baissant, ils aperçurent un petit billet enfoui dans les pailles de la chaise, s'en emparèrent et disparurent par une porte latérale au moment où mademoiselle Verdolin entrait dans l'église.

« Mon bel ange, écrivait l'audacieux jeune premier à l'imprudente jeune fille, l'arrivée de vos parents a mis l'enfer dans mon cœur. Puisque vous m'aimez, prenez pitié de mon martyre. Ce soir, à neuf heures, je vous attendrai à l'angle de la rue de Bagneux ; une heure après, nous serons à Versailles. Demain nous écrirons à votre père, qui ne pourra s'opposer à notre union. Ayez foi dans ma loyauté et dans ma respectueuse tendresse. Sur mon honneur de gentilhomme, vous trouverez en moi le plus dévoué, le plus soumis des frères, jusqu'au jour où les lois divines et humaines me permettront de devenir le plus tendre des époux.

» Vicomte ARTHUR DE BLANCHE-PELISSE. »

— *Troun de Diou!* s'écria le Provençal, il était temps !

— Pauvre folle ! soupira Savinien. Qu'allons-nous faire ?

— Mon oncle sait déjà que je ne serai point son gendre ; prévenez notre tante qu'il ne vous est pas possible d'aspirer à la main de sa fille. Dites-lui que vous avez laissé

cinq enfants naturels à Aurillac, et que leur mère vous menace de venir faire un esclandre à Paris le jour de vos noces. Aurillac est voisin de Limoges; madame Verdolin pensera que c'est la coutume du pays depuis l'histoire de M. Pourceaugnac!

Le soir même, une lettre sans signature fut remise en grand mystère à mademoiselle Verdolin par le domestique noisette. Cette lettre informait Fernande des dangers qu'elle avait courus; on dévoilait les plans machiavéliques du pseudo-vicomte Arthur de Blanche-Pelisse, plus connu des habitués du Montparnasse sous le nom de Saint-Eugène, troisième amoureux de son métier. « Si je vous tirais de la rivière, lui disait son correspondant anonyme, j'aurais droit à une gratification; si je vous rapportais votre bourse, vous m'accorderiez une récompense honnête. Je vous tire d'un bourbier, je vous rapporte votre honneur. En échange de ces deux services, je ne vous demande qu'une chose : épousez sans aucun retard un honnête homme qui veille sur vous, qui vous protège, qui vous défende. Madame Michaud aime trop à dormir; votre père aime trop à jouer au whist, et votre excellente mère se préoccupe trop de la saignée qu'on a manqué de lui pratiquer la veille. »

Cette lettre, est-il besoin de le dire, était l'œuvre des deux cousins. A ce dernier trait, on aura reconnu Marius. Le mois suivant, Fernande épousa Val-Fleury, cinquanteaire aux cheveux teints, aux sourcils peints, aux dents

d'ivoire, — sans métaphore. Lambert et Randal assistèrent au mariage. Madame Val-Fleury est-elle heureuse ? Non ; elle aime Savinien. Hélas ! elle l'a aimé trop tard.

Trop tard ! deux mots qui dénouent bien des choses ici-bas, les plus petits romans aussi bien que les plus grandes monarchies.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Comment on épouse un million.....	1
Le Journal d'une Jeune Femme.....	35
Le Treizième Juré.....	83
Histoire de deux Bassons de l'Opéra.....	113
La Part du Feu.....	145
Le Lièvre et la Tortue.....	207
L'Ouverture de la Chasse.....	271
Le Portrait de feu Duhamel.....	291
Les Trois Séparations.....	307
La Famille Verdolin.....	325

Paris. — Impr. L. Grimaux et comp., rue du Croissant, 16.

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

FEB 12 1984
775141
FEB 28 1984
ILL

